Loin de Douala

Max LOBE

VISIT...



Max Lobe

Loin de Douala



ZOE

LOIN DE DOUALA

DU MÊME AUTEUR
AUX EDITIONS ZOE

39 rue de Berne, 2013
Lauréat du Roman des Romands 2014
Prix de la Fondation Minkof
Zoé poche, 2017

La Trinité bantoue, 2014
Prix de l'académie romande 2015

Confidences, 2016
Prix Ahmadou Kourouma

MAX LOBE

LOIN DE DOUALA

ZOE

L'auteur remercie la fondation UBS pour la culture, la fondation Engelberts, la bourse culturelle de la ville de Genève et la fondation Jan Michalski pour leur soutien à l'écriture de ce livre.

© Editions Zoé, 11 rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève, 2018
www.editionszoe.ch
Maquette de couverture : Silvia Francia
Illustration : El Moro, 2014. Série Diaspora © Omar Victor Diop, Courtesy Galerie MAGNIN-A, Paris
ISBN 978-2-88927-528-1
EPUB ISBN: 978-2-88927-540-3
PDFWEB ISBN: 978-2-88927-542-7

Les Editions Zoé bénéficient du soutien de la République et Canton de Genève, et de l'Office fédéral de la culture.

À ma mère Chandèze

I

C’est un soir de février 2014 et la grande saison sèche est bien installée. Même les mouches, essoufflées, n’ont plus la force de vrombir. Elles voltigent quelques secondes puis s’arrêtent.

Il est bientôt minuit à Bonamoussadi, quartier résidentiel au nord de la ville de Douala. Vers la boulangerie Bijou, à quelques blocs de notre maison, des bars ferment dans un bruit métallique de chaînes et de cadenas. Des soûlards béguètent. Ils exigent une dernière bière : « Sinon on cas-casse tout ici-là ! » Les tenancières à la voix fluette rigolent et les envoient paître : « Allez, dégagez ! Bande d’ivrognes ! » L’écho de leurs rires retentit comme une stridente sirène de police. À une centaine de mètres, rue centrale, le très fréquenté bar Empereur Bokassa répand les hits cadencés de la saison. On entend, au loin, un concert de coassements et le miaulement des chats errants.

De mon côté, vissé à mon bureau, je prépare mes premiers examens universitaires. Les murs de la chambre sont couverts d’affiches de champions de football : les idoles de mon frère Roger. Je ne reconnais que la photo de notre équipe nationale et celle du célèbre Roger Milla. Quelques trophées en aluminium, des médailles de pacotille et de nombreux maillots que mon frère ne prend pas la peine de ranger. Ses godasses empestent.

Notre lit à étage est face au bureau. Ce lit devient de plus en plus étroit pour nos corps qui grandissent. Roger dort sous le plafond. Ses entraînements clandestins l’ont épuisé. De temps en temps, distrait de mes devoirs, je pose un œil tendre sur son visage anguleux. Il ressemble beaucoup à papa. Ils ont le même front haut, les joues creuses et le menton fin. Il ronfle, je vois ses rêves de star du ballon rond choir dans la bave qui coule de sa bouche entrouverte. Je ressens de la compassion pour lui et regrette que papa et maman le forcent à continuer sur une voie qui n’est pas la sienne. Il est né pour le foot, lui. Le regard scintillant et sur un ton enjoué, il me dit souvent : « Tu verras, mon petit ! Je

serai une grande star ! Mes transferts coûteront des millions. On m'appellera pour les publicités de chaussures. Adidas, frérot ! Adidas ! Je finirai par faire la une de *Paris Match*. Tu verras, mon petit ! Tu verras ! »

Soudain, la voix hystérique de maman dans la chambre d'à côté : « Claude ! Non Claude, tu ne peux pas me faire ça ! Non ! Lève-toi maintenant ! Lève-toi et marche, au nom puissant de Jésus ! »

Roger devant moi ouvre brusquement les yeux : « Tu as entendu ça ? »

Comme un seul homme, nous nous précipitons. Là, nous voyons papa étendu. Il respire très faiblement. Difficile même de savoir s'il sent encore ses membres. Il bouge à peine. Une partie de son visage est paralysée. Son œil gauche est beaucoup plus petit, fermé, et l'autre, globuleux. Sa bouche tordue ne s'ouvre plus qu'à droite.

Papa est méconnaissable.

Tout en murmurant une chaîne de prières, maman est en train de le masser avec de l'huile d'olive Puget. Eh Dieu ! Pourquoi ne pas le conduire tout simplement à l'hôpital ? Non, non. Maman croit en la toute-puissance de Yésu Cristo ! En dépit de l'aversion de papa pour cette onction qu'elle fait chèrement bénir par le pasteur Njoh Solo de l'église du Vrai Évangile, voici qu'elle lui en verse de longues et de longues coulées sur les joues, les épaules, partout. Sur tout le corps. Elle essaye même de lui en faire boire. En vain. Tout ce qui entre dans sa bouche ressort presque immédiatement. Maman s'agite. Son Dieu l'aurait-il abandonnée ? Impossible ! Ce n'est pas dans Ses habitudes. Peut-être que le vieux n'arrive pas à avaler, se dit-elle, juste parce qu'il s'agit d'huile d'olive. Alors elle court remplir un verre d'eau. Cette eau que papa rapporte en quantité de la Société nationale des brasseries du Cameroun, la SNBC, où il travaille. Maman en fait bénir quelques litres par le pasteur. Persuadée que des sorcières en veulent à son mariage, elle dit que c'est pour chasser les esprits maléfiques. Or papa ne boit pas de cette eau non plus.

Aussi, Roger va chercher de la bière, s'approche de papa, relève légèrement son buste. L'œil globuleux de notre père pétille à la première goutte. On dirait qu'il sourit. Il ressemble à un enfant auquel sa mère apporte un sirop anti-toux au goût de mandarine ou de mangue. Cependant là encore, comme l'huile d'olive, comme l'eau, rien ; ça ne marche pas. À peine entrée dans sa bouche, la mousseuse ressort. Reste plus que la Bible, dit maman : « Dieu tout-puissant, Toi

qui donnes la vie, délivre mon mari de la mort au nom de Jésus ! » Mais plus elle invoque Yésu Cristo, plus papa se défigure.

Elle panique et se met à crier : « Eh Bon Dieu ! Qu'est-ce que j'ai fait de mal pour mériter ça ? Pourquoi frappes-tu ta pauvre servante comme ça ? » Roger s'agenouille près de papa pendant que je calme notre mère. Cet instant ouvre un océan entre mon frère et moi.

Roger sort précipitamment en claquant la porte. Maman hurle : « Tu vas où comme ça, toi ? »

Ce qui me semble une éternité plus tard, il réapparaît avec notre frère-ami Simon Moudjonguè. En me voyant toujours assis aux côtés de maman, Roger serre la mâchoire et fait signe à Simon d'approcher. Ce dernier me salue en hochant la tête. Sa salutation discrète est une interrogation : « Qu'est-ce qui se passe *encore* ici ? » Roger saisit papa par l'épaule droite. Simon l'aide. Il a les yeux vifs de courage. Seules ses mains tremblent. Tous deux transportent papa dehors, vers le taxi qui attend.

Nous sommes tous en suspens. Est-ce que papa vit encore ?

Maman continue de crier : « Où est-ce que tu emmènes mon mari, eh, Roger ? » Elle ajoute aussitôt : « Ah, Simon ! Simon, réponds-moi ! »

Quelques silhouettes se pressent sous la faible lumière du lampadaire. Ce sont des voisines. Aussi curieuses qu'inquiètes. D'un pas bancal, deux soûlards se joignent à elles. Ils beuglent : « Hey vous là-bas ! Vous… vous n'avez pas une petite Cas-Castel bien fraîche par ici ? »

La poitrine de Roger se soulève, s'affaisse, se soulève dans un rythme effréné. Il transpire, s'essuie le front. Une fois monté dans le taxi, il pose la tête de papa sur ses cuisses. Devant, Simon me lance : « À l'Hôpital Général ! » Le véhicule, en s'éloignant, laisse derrière lui un grand nuage de poussière. Maman s'effondre. Les voisines viennent m'aider à la soutenir. Un des ivrognes toussote puis fredonne : « Tu bois, tu meurs ! Tu ne bois pas, tu mourras ! » Sa voix éraillée se mêle aux coassements et miaulements.

C'est comme ça que papa est mort.

II

Quelques mois auparavant, contre toute attente, mon frère avait passé son brevet. Il lui avait certes fallu quatre tentatives. Moi, j'avais réussi mon baccalauréat, à la même période, à dix-sept ans ; suivant la voie du succès ouverte par Simon qui, lui, étudiait déjà à l'université.

Pour fêter le brevet de Roger et mon bachot, nos parents avaient donné une grande réception où ils avaient convié famille et voisins. Notre frère-ami Simon était venu de Ngodi-Akwa (un autre quartier de la ville) nous prêter main-forte. Nous avions rangé dans la cuisine les caisses de bière que papa avait rapportées de la SNBC. Papa sautillait de joie comme un cabri : enfin, son fils avait passé son brevet !

Nous avions nettoyé de fond en comble le salon, disposé des chaises contre les murs, de manière à libérer un grand espace au centre de la pièce. Pour danser. Seul se distinguait le fauteuil de papa, reconnaissable tant par sa taille imposante que par le charme un peu désuet de ses ornements sculpturaux.

Notre chef de quartier, Pâ Bomono, et sa femme étaient aux premières loges. Pour rien au monde ils n'auraient raté cette réception. Fallait les voir ! Ils portaient leurs plus beaux vêtements traditionnels. Lui, une chemise blanche sur laquelle il avait noué, au niveau des hanches, un pagne noir soyeux. Elle, une robe très ample, longue jusqu'aux chevilles et aux manches larges : le *kaba ngondo*. Lorsque papa leur avait fait une remarque bienveillante sur leur tenue, Pâ Bomono, béat, avait répondu : « Ah mon frère Moussima ! C'est pas tous les jours qu'on voit des bacheliers d'à peine dixsept ans dans ce quartier, eh ! » Papa avait eu un sourire jaune tandis que maman complimentait Mâ Bomono sur son *kaba ngondo*. « Merci. Merci beaucoup, ma sœur. C'est pour le bac de notre fils Jean », avait répliqué Mâ Bomono, en découvrant ses dents du bonheur.

Tout le monde était là, même les femmes que ma mère qualifiait matin-midi-soir de sorcières jalouses de son mariage. Les plus jeunes d'entre elles, les

panthères, étaient très peu vêtues. Mâ Bomono s'en était étonnée : « C'est quelle façon de s'habiller comme ça, eh ? On dirait que le tissu est fini au marché ! »

La tenancière du bar Empereur Bokassa avait momentanément fermé son commerce. Elle avait tiré dans son sillage quelques soûlards, avides de la moindre goutte d'alcool gratuite. Ils s'étaient installés à la véranda, près des copains de Roger. Ces derniers, d'un œil gourmand, regardaient le décolleté plongeant des *panthères*. Ils ne parlaient ni du brevet de leur pote, encore moins de mon bac, mais de leurs exploits et des prochains défis des Nyanga Guys de Bonamoussadi, leur équipe de foot.

La mère de Simon, Sita Bwanga, était arrivée un peu plus tard. Elle avait parqué sa RAV-4 bleue devant notre portail en fer puis s'était mise à klaxonner comme on le fait dans les cortèges de mariages. Eh Dieu ! C'était comme si le Cameroun venait de gagner la Coupe d'Afrique des Nations. Avec d'autres femmes, maman était sortie l'accueillir. Fallait les voir danser, taper des mains et chanter : « *O wassé* ! *O wassé* ! On descend ! On descend ! » Sita Bwanga avait tiré quelques cartons de champagnes de sa voiture. Du Moët. « C'est pour fêter le bac de notre fils ! » elle avait lancé pendant que les femmes continuaient de pousser des youyous comme on le fait lors des cérémonies de remise de dot.

Et maman de crier : « Mais, où est donc passé ce feignant de Roger ? Qu'il vienne vite ici porter ces cartons ! »

Mes parents avaient offert à manger : des beignets de banane, des bananes plantains frites, une délicieuse sauce de haricots rouges à l'huile de palme et quelques ailes de poulet rôties à la tomate. En portant une cuillerée de sauce à sa bouche, Pâ Bomono avait taché sa chemise blanche. « C'est ta gourmandise qui va te tuer un jour ! », avait dit Mâ Bomono, le regard sévère. Il y avait eu un long éclat de rire dans l'assistance. Maman s'était adressée à Roger : « Tu ne vois pas qu'il faut une étoffe pour essuyer ça ? » Je le sais, papa aurait voulu intervenir pour prendre la défense de Roger. Après tout, c'était *son* Roger à lui. Mais comment aurait-il pu ? Maman l'aurait tué !

Papa avait sorti toutes nos réserves de bières. Simon, Roger et moi étions chargés du service. Nous faisions des va-et-vient à n'en plus finir entre la cuisine, le salon et la véranda. Notre appareil hi-fi déversait des vieux tubes de makossa : les préférés des parents. Quelques voisines de leur génération, elles aussi vêtues de *kaba ngondo*, s'étaient mises à se trémousser dans l'espace vide

au centre de la pièce. Elles donnaient l'impression de crâner : on peut pas danser le makossa sans crâner. À la véranda, en revanche, les *panthères* et les footeux s'étaient rapprochés dans un coller-coller trop suggestif. Heureusement qu'ils le faisaient loin des yeux des plus âgés, sinon Mâ Bomono les aurait sermonnés.

Les rires fusaient, tantôt stridents, tantôt graves. Des verres, des assiettes se renversaient, se brisaient. Avec Roger et Simon, nous nous précipitions pour nettoyer, ramasser les tessons, les restes de nourritures. À nos passages, les convives nous hélaient en dépit du brouhaha : « Hey, mon ami ! *C'est comment ?* Ça fait un moment que j'attends ma bière ! Ça vient ou pas, eh ? »

Notre maison s'était transformée en bar géant.

Au salon, Sita Bwanga avait pris place à côté de maman. Elles s'étaient chuchoté des choses à l'oreille comme des adolescentes, puis avaient éclaté d'un rire gras en se tapant dans les mains. Tis ! Tos ! Malgré le bourdonnement ambiant, j'avais entendu Sita Bwanga confier à ma mère : « Ce sont nos fils Jean et Simon qui vont nous *mettre en haut* dans ce pays-ci. » Elles s'étaient esclaffées de nouveau.

Au mépris de son état d'ébriété avancé, papa avait dit à Roger : « Mon fils, mélange-moi ma… ma bière avec le vin de palme qu'a rapporté Pâ Bo-Bomono. » Il avait bu une bonne gorgée de cette mixture avant de roter. « Ah, mon fils ! Du Moët à côté de ça, je te jure que c'est du… du pipi de chat ! » Et les voilà, Pâ Bomono, Roger et lui en train de se tordre de rire. Qu'y avait-il de drôle ?

Du revers de la main, papa s'était essuyé la bouche. Puis soudain, il avait tapé dans les mains pour demander l'attention de l'assistance. Eh Dieu ! Que pouvait-il bien faire comme discours, tout soûl qu'il était ? Progressivement, le silence s'était installé. Papa s'était alors bruyamment raclé la gorge, avait bombé sa poitrine et formulé une tirade entrecoupée de hoquets et d'ovations : « Mes a-amis, merci beaucoup d'être venus com-comme ça en nombre pour fêter le bac de mon digne fils Jean Moussima Bobé. » Des applaudissements avaient étouffé ma surprise. Est-ce bien moi que papa qualifiait de *digne fils* ? « Vraiment, je vous dis mer-merci aussi pour Roger ! » Encore des applaudissements et un soupir de maman.

« Je suis trop con-content de mon fils Jean. Est-ce que vous voyez donc ce qu'une goutte de mon liquide peut pro-produire ? Un génie ! Un NEinstein ! Un

Socrate ! Et même un Barack Obama ! » Des éclats de rire et des youyous à n'en plus finir.

Maman avait adressé à papa un regard moqueur et grincheux. Voulait-il lui ravir la vedette que j'étais, moi ? D'ailleurs, n'est-ce pas qu'elle avait raconté dans tout Bonamoussadi et bien au-delà que moi, son Choupinours, j'étais surdoué ? Sa grande intelligence, n'avaitelle pas dit qu'elle l'avait transmise à son Choupi ? En constatant que ma mère tirait un peu la gueule, sa sœur-amie Sita Bwanga lui avait tapoté la cuisse : « Hey ma sœur ! Faut pas te fâcher pour ça. Eh ? Tu sais, les hommes sont tous pareils : quand c'est bon, ils disent que c'est leur liquide-là qui a tout fabriqué, tout seul. Et quand c'est mauvais, c'est toujours de notre faute. Laisse-le taper sa bouche bèp-bèp-bèp comme il veut. Allez, buvons notre champagne ! »

Les invités, pourtant déjà ivres, décapsulaient encore et encore des bouteilles de bière. À la dent. Ils faisaient des tchin ! tchin !, buvaient au goulot puis rotaient haut et fort. À un moment donné, certaines convives s'étaient mises à nous prédire, seulement à Simon et à moi, un avenir doré. « Toi Jean tu seras ministre de quêcke chose de très important dans ce pays ! » avait articulé difficilement une voisine à la tête entièrement rasée. « Non, non, avait contesté la propriétaire du bar Empereur Bokassa depuis la terrasse où elle se trouvait. Comme Simon, je suis sûre que Jean sera un grand banquier aux États-Unis d'Amérique ou en Suisse ! » « *Johnny for President* ! » avait aboyé un ivrogne. Pâ Bomono, avait été secoué de hoquets au point de faillir tomber de sa chaise. Puis il s'était ressaisi et avait respiré un grand coup. Pour lui, nul doute : je serai Nobel ! Si papa n'avait pas pipé mot, maman et Sita Bwanga en revanche, émues et les yeux tournés vers le ciel, répétaient : « Que le Bon Dieu vous entende ! Amen oh ! »

Et Roger s'était retiré dans la salle à manger. Le visage fermé, il tripotait son téléphone lorsque Simon et moi l'avions rejoint. « Mais mon fre-frère Claude, disait en rigolant Pâ Bomono à mon père. Ton liquide-là, eh ? Tu dis que ça produit… euh… que ça fabrique des génies… eh ? Mais ça, c'est toi qui le penses. Parce que des gé-génies de la bière et du ballon, y en a pas mal sur le trottoir de la ville. » Avec quelques voisines, maman avait éclaté de rire.

Papa avait baissé la tête. La honte pesait si lourd sur ses épaules qu'il s'était

effondré dans son fauteuil. Là, ça en était trop ! Il fallait répondre. Il fallait recadrer les choses. Merde !

Les jeunes du Nyanga Guys de Bonamoussadi n'avaient pas non plus apprécié le commentaire de Pâ Bomono et l'avaient fait savoir par des éclats de voix. Des promesses de bastonnade et de malédictions entre eux et les vieux. Des index pointés droits comme des flèches. Une pluie d'injures. Du coup, papa s'était levé, avait coupé la musique et commandé aux convives de foutre le camp. « Ah Claude Moussima ! Nous n'avons même pas… pas encore commencé de fêter le succès de Jean que toi tu nous fiches à la porte ? *C'est comment ?*

— Vous irez cuver vos bières chez vous !

— On ne peut même plus rigoler ichi, s'était indigné Pâ Bomono en zigzaguant vers la sortie, suivi de près par son épouse.

— Tout le monde dehors ! »

Certains voisins m'avaient quand même une dernière fois félicité : « Bravo, Jean ! Continue comme ça, fiston ! » La dame au crâne rasé s'était adressée à mon frère : « Ah Roger ! Ton tour aussi va arriver. Faut juste demander à Jean et à Simon de t'aider, c'est tout. Eh ? »

Roger ne répondait rien. Il n'avait même pas vraiment regardé ceux qui lui parlaient. Il avait couru droit dans notre chambre à coucher et Simon l'avait suivi. Mais il avait déjà fermé la porte. « Ouvre ! lui avait demandé Simon. Ouvre, Roger ! » Rien. Il avait besoin d'être seul. Seul avec ses rois du ballon et ses rêves de champion.

III

Les rayons de soleil qui traversent les persiennes me brûlent les yeux. Et comme je me réveille en sursaut, j'entends le gazouillis des oiseaux tisserins et vois aussitôt mon frère Roger là, assis dans un coin. Comme un escargot qu'on vient d'attaquer, il s'est totalement recroquevillé. On dirait une boule. Un gros ballon. Sur le mur derrière lui, l'affiche de Roger Milla, la vraie star du football camerounais des années quatre-vingt-dix. Roger, en me voyant, décroise les bras, relève un tout petit peu la tête. Ses joues creuses sont humides, elles brillent sous la lumière. Mon frère pleure. Il pleure au point d'en claquer des dents.

Maman m'a téléphoné la veille, quelque temps après son départ pour l'Hôpital Général. Tout en larmes, elle m'a annoncé la nouvelle. Quand je lui ai demandé si je pouvais les rejoindre, Roger et elle, elle m'a dit : « Oh non, mon Choupi ! Tu ne dois pas voir ça. Reste prier à la maison. Prie pour ta mère. Eh, Choupi ? » Quoique secoué, je ne suis pas parvenu à verser une larme. Même pas une larme ! Je suis resté longtemps allongé dans mon lit, les yeux ouverts, incrédule. Je ne sais même pas comment j'ai fini par m'endormir.

Là, je m'approche de Roger mais pas trop non plus car le regard qu'il me lance, eh Dieu !, un regard teinté d'une rage sourde, et puis l'aspect de son corps voûté qui semble couver quelque chose d'explosif, m'empêchent de l'étreindre. Je m'assois juste à ses côtés. Calmement, j'articule : « Tu vas bien ? » Aucune réponse, évidemment. Un long silence interrompu à brefs intervalles par un hoquet ou le chant des oiseaux. Il serre la mâchoire, les poings également. Par moments, il se mouche dans son maillot. Il tremble comme une feuille et me paraît aussi frêle qu'un enfant abandonné par ses parents sous une pluie diluvienne de juillet. Jamais je ne l'avais vu dans un tel état, même pas lorsque maman le roue de coups.

J'essaye de poser une main sur son épaule. Il la repousse. En plus de la mort de papa, il faut dire qu'il n'a toujours pas digéré le regrettable incident survenu

pendant la fête. D'ailleurs, depuis ce jour-là, nous ne nous sommes presque plus parlé. À mes salutations timides, il répond par un regard menaçant. Depuis ce fameux jour, il n'a plus adressé la parole à personne à la maison, sauf à papa.

Les mots, les bouts de phrases, les discours que je voudrais lui faire sont retenus en moi, je ne peux pas les sortir de mon ventre-là où ils s'agitent et dansent le makossa. Pourtant, *I swear*, je voudrais dire à Roger que la mort de papa me touche moi aussi. Si je ne suis pas allé à l'hôpital, c'est tout simplement que maman m'a imposé de rester à la maison. Je voudrais lui dire que je le comprends ; bien sûr que je comprends sa douleur, voyons ! Il s'imagine peut-être que sa vie va devenir maintenant un calvaire. Contrairement à ce qu'il croit, maman ne le déteste pas. Je sais qu'elle ne le déteste pas. Elle le bat, ça oui, oui. Il prend des raclées qui le mettent K.-O. pour deux jours, oui. Mais, dans le fond, je sais qu'elle ne lui veut pas de mal. Je voudrais lui demander pardon à la place de maman pour toutes ces fois qu'elle l'a frappé. Je voudrais lui demander pardon pour son intraitable obstination à ne pas le laisser entrer dans une école professionnelle de foot. Maintenant qu'il a son brevet en poche, qui sait, il pourrait refaire sa demande. Elle finira peut-être par accepter. Même si c'est peu probable après la mort de papa.

Je voudrais surtout lui dire : « Tu sais, mon Roger Milla à moi, je t'aime beaucoup-beaucoup. » Exactement ça, énoncé ainsi, calmement, clairement, de manière à ce qu'il ne doute pas de ma sincérité. Mais je ne dis rien. Ça ne se fait pas, ce genre de déclarations entre frères. Du moins pas ainsi.

Je me frotte les yeux, la lumière du jour me paraît plus violente que d'habitude. Malgré tout, je n'arrive toujours pas à pleurer comme Roger. Au fond de moi, je ressens non pas de l'indifférence, non, mais un malaise muet et, tout de même, l'envie de vivre. Papa est mort, O. K., mais il nous reste maman : la vie continue !

Ma sérénité apparente doit surprendre Roger, et sans doute le choquer. Comment dire ?… En réalité, j'en suis moi-même surpris. Mais voilà, c'est comme ça : il n'y a jamais rien eu entre papa et moi.

Soudain, mon frère se lève, se mouche, se racle la gorge puis commence à

parler. Les mots d'abord lentement, avec hésitation lui viennent, un à un. Il tâtonne comme quelqu'un qui s'adresse pour la première fois à une foule. Puis sa voix se raffermit. Et il parle sans discontinuer – tout un fleuve de paroles. Il raconte notamment que papa est mort très vite après l'arrivée de maman à l'Hôpital Général. Il y voit un rapport de cause à effet. Il dit : « Cette femme-là est une sorcière ! Pourquoi n'a-t-elle pas pensé plus tôt à amener papa à l'hôpital ? Pourquoi est-ce qu'elle l'a gardé à la maison alors qu'elle voyait qu'il n'allait pas bien du tout, eh ? Tu peux me dire, toi son fils Choupi adoré ? Elle n'a même pas pu aider son mari, cette bouffonne ! De l'huile bénite, de l'eau bénite… Ouais, c'est ça ! Le cul-bénit de votre Dieu, ouais ! Cette femme-là a passé son temps à gaspiller tout l'argent de mon père dans ses machinstrucs de l'église avec son connard de pasteur. Où était donc votre Dieu-là pour sauver papa, eh ? Il était où ? »

Lorsqu'il parle de maman, son visage se déforme. Ses lèvres se plissent comme s'il avait avalé un kilo de *bitter kola*. Du dégoût, mais aussi de l'accusation. Ses manières, le ton et le volume de sa voix suggèrent que c'est à cause de *cette femme-là* que papa est mort. Il le dit clairement : « Vous l'avez tué ! *Ta mère* et toi, vous l'avez tué ! » Je n'ai pas le temps de bien saisir ce qu'il vient de me dire que déjà il ajoute, l'air grave et narquois : « Alors monsieur l'universitaire de sa mère ! On est content maintenant, n'est-ce pas ? Quand le chat n'est pas là, les souris dansent ! Oh le Choupi adoré de sa mère ! Choupi par-ci, Choupi par-là ! Ç'a toujours été comme ça avec vous dans cette maison. Cette femme-là et toi, tout pour vous, c'est votre nombril ! Vous êtes que de sales égoïstes ! Avec votre église de caca, remplie d'hypocrites et de mendiants ! C'est vous les démons ! Les vampires ! »

Une crampe me contracte le ventre. Un nœud se serre dans ma gorge. Mes yeux sont grand ouverts, je veux m'assurer que c'est bien Roger qui s'adresse à moi. Bien sûr que c'est lui qui parle, la bouche baveuse ! Sa poitrine se bombe de colère. Il tremble et transpire de rage. Il me pointe du doigt : « Toi l'intellectuel-pasteur de *ta mère*, tu m'as toujours détesté. Ah oui, oui ! Tu crois que je ne vois pas ton petit manège avec cette femme-là ? Je sais que vous me haïssez. Pas vrai ? Tu me détestes ! Le corps de papa est encore tout chaud et toi tu te trouves du temps pour dormir. Oh monsieur l'intello de sa mère est tranquillement tranquillos dans son lit à ronfler ! Ah non, non, non ! Le mec est

zen, lui ! Tu méprises le corps de papa. Tu devrais avoir honte. Honte ! Cette femme-là et toi, vous devriez avoir honte !

— Mais honte de quoi ? »

Le son de ma voix me surprend. C'est un mélange de crainte et d'offensive. Mon cœur fait le marathon de Douala. J'ignore d'où m'est venu le courage de me lever. Je me tiens face à Roger. Nous sommes comme sur un ring pour combats de coqs.

« Vous l'avez tué !, il martèle de nouveau en me visant du doigt.

— T'es malade. Mais, tu deviens complètement cinglé, Roger !

— Oh, voilà ce que je disais ! Voilà ! L'intello Choupi-Choupi de sa mère ! Celui qui sait tout. Celui qui va sauver le monde ! Alléluia ! Alléluia à Choupi !

— Bah… c'est pas de ma faute si t'es qu'un bon à rien.

— Quoi ? Qu'est-ce que t'as dit ?

— Tu m'as bien entendu. »

Je ne les ai pas vues arriver, ces deux gifles. Elles se sont abattues sur mon visage comme un éboulement de terrain en période de pluies torrentielles. Je m'accroupis pour encaisser ; Roger continue de me rouer de coups. Je visse mon menton à ma poitrine pour cacher mon visage et porte mes mains à ma nuque : c'est ce que fait Roger lorsque maman le bat. Je sens le poids de ses coups de pied. Ils sont encore plus puissants que ses poings. Je suis devenu un ballon dans lequel il frappe. J'ai mal aux côtes. Je l'entends crier entre deux halètements : « Chien ! Espèce d'imbécile au carré ! Fils de pute ! Choupi-pute, ouais ! »

Le calvaire dure un bon moment.

Je ne peux pas voir son visage et lui ne peut pas voir mes larmes qui coulent et coulent abondamment. Il est si essoufflé que j'entends sa respiration forte et saccadée. Il se racle la gorge et me crache dessus. Sa glaire chaude glisse dans mon dos. « Choupi-pute, ouais ! »

Un courant d'air frais entre par la fenêtre. Les oiseaux, au-dehors, continuent de roucouler. La tête toujours baissée, je prie pour que Roger ne me porte plus d'autres coups. Je l'entends tourner dans la chambre. Il s'éloigne puis revient. Il donne un coup de poing dans le mur, derrière moi. Il hurle. Il rugit comme un lion, comme un buteur délirant après son exploit. (Je découvrirai quelque temps plus tard qu'il a défiguré le portrait de Roger Milla.)

Au bout d’un moment, je lève la tête et vois un homme perdu. Il est en larmes. Est-ce qu’il regrette de m’avoir cogné si fort ? Est-ce qu’il se demande ce qu’il deviendra maintenant que papa est mort et qu’il faudra survivre avec *cette femme-là* ? Ses lèvres sont d’un rouge tomate. Ses narines papillonnent. Du revers de la main, il essuie une longue morve. Il serre les poings. Il fait un pas vers moi, je rebaisse aussitôt la tête.

Roger prend son gros sac de sport, se précipite vers notre armoire et en sort quelques effets : des maillots, des shorts, des chaussettes, des protège-tibias, des t-shirts, des godasses et des jeans. Il claque la porte de la chambre. Je le suis en boitant : « Tu vas où ? Roger, tu vas où comme ça, eh ? » Aucune réponse. Il revient, me bouscule. Après une razzia dans la chambre des parents, il s’en va. Encore le grincement du portail en fer qui s’ouvre. Et c’est fini.

Moi qui l’ai suivi jusque devant la maison, je retourne dans ma chambre téléphoner à Simon pour le prévenir.

IV

Au salon, tout est disposé comme lors de la fête organisée en l'honneur de mon bac et du brevet de mon frère. Toutefois aujourd'hui, début mars 2014, le grand espace au centre de la pièce ne servira pas à danser. C'est le cercueil de papa qui s'y trouve.

Nkono, le vieil oncle de maman, un type aux cheveux tout blancs, a la charge d'ouvrir le cercueil. Il le fait avec toutes les précautions que cela exige. Maman pousse un long cri de lamentation. Les femmes se mettent à pleurer comme un seul homme. Elles se roulent par terre, frappent des pieds, hurlent. Sita Bwanga dit que le Ciel nous a arraché papa si tôt. Mâ Bomono dit qu'il était encore si jeune, si gentil. La tenancière du bar Empereur Bokassa la tient par le bras pour la consoler.

Le corps de papa est cintré dans un trois-pièces noir qui contraste avec le blanc éclatant de sa chemise. Il est par contre en chaussettes, des chaussettes blanches elles aussi.

Papa a la mine douce. Presque souriante. Il a du coton dans les narines et dans les oreilles. Ses bras sont tenus le long de son corps. Il est si serein que je crois son réveil possible. « Ah Ngonda ! Où sont passées mes chaussures, demanderait-il à maman. Je ne me rends pas à la mosquée, moi. » Elle lui répondrait : « Je t'ai déjà dit mille fois, ah Claude, d'arrêter de boire. Voilà maintenant que tu as perdu tes chaussures. »

Me frappe la différence entre la quiétude de papa et les pleurs hystériques des femmes. Je me souviens du poème *Souffles* de Birago Diop que nous récitions à l'école primaire :

Les Morts ne sont pas sous la Terre

Ils sont dans l’arbre qui frémit
Ils sont dans le bois qui gémit
Ils sont dans l’eau qui coule
Ils sont dans l’eau qui dort
Ils sont dans la case, ils sont dans la foule,
Les morts ne sont pas morts.

Au fond de moi, je répète ces mots comme un psaume. Mes yeux s’embuent. J’ignore pourquoi. Est-ce parce que maman est si malheureuse ? Je serre la mâchoire. Pas question de pleurer avec les autres. Avec les femmes. Moi, je veux être pareil au vieil oncle de maman, le visage grave, posé. Ou à la limite, faire comme notre chef de quartier, Pâ Bomono : il boit du vin de palme pour noyer sa tristesse.

Dans le cercueil, j’ai l’impression de voir Roger. En plus vieux. C’est ainsi qu’il sera quand il nous quittera pour de bon. Car il nous a déjà quittés. Il est le grand absent de la cérémonie. Depuis le matin où il m’a administré une raclée, nous n’avons plus eu de nouvelles de lui.

Porté disparu.

Quelques jours après l’enterrement de papa, encouragés par nos mères, Simon et moi avons mené une première petite enquête dans le quartier de Bonamoussadi. Une après-midi, nous nous sommes rendus chez chacun des amis de Roger – les footeux qu’il avait invités pour la fameuse fête de son brevet. Rien. Si bien que nous avons poussé jusqu’à Beedi, notre quartier d’enfance. Sous un soleil impitoyable, nous avons descendu toutes les ruelles poussiéreuses des *sôlô-quarter* à la recherche des anciens coéquipiers de Roger. Comme des Témoins de Jéhovah, nous avons fait du porte-à-porte : maisons, petits commerces, tout et tout. Nous avons toqué. Nous avons questionné. Quand il le fallait, nous avons montré un portrait de lui où il pose, souriant, le torse nu, un short rouge et un ballon dans les pieds. Chaque fois, on nous a répondu par un non de la tête. Un petit commentaire revenait : « Depuis que votre père est mort, on ne l’a même plus vu comme ça avec nos yeux. »

Nous avons finalement regagné par les sentiers la route principale. Une fois

arrivé là, contrairement aux funérailles de papa, j'ai craqué. Impossible de contenir mes larmes.

Avec Simon, je peux pleurer.

Il a posé sa main sur mon épaule. « On va le retrouver. Eh ? Faut te calmer. Ça va aller », qu'il m'a dit.

Un taxi s'est arrêté près de nous dans un nuage de poussière. Nous étions sur le point de quitter notre quartier d'enfance lorsqu'est venu à nous Mabingo. Simon le connaît bien. Plus jeunes, ils ont joué ensemble dans l'équipe de foot que Roger avait montée et dont il était le capitaine incontesté.

« Hey les gars ! Vous partez où comme ça sans dire un petit bonjour à votre tonton Mabingo ?

— Écoute Mabingo, a répondu Simon, c'est pas l'heure de se marrer. Tu comprends ?

— Eh ? Qui est encore mort ?

— On cherche Roger. Tu ne l'as pas vu, par hasard ? »

Mabingo a éclaté d'un rire narquois.

Simon m'a demandé de le précéder dans le taxi dont le chauffeur commençait à s'impatienter. « Toujours aussi sérieux, toi Simon, lui a lancé Mabingo. Eh ? On ne peut même pas blaguer un peu avec toi.

— Tu as vu Roger, oui ou non ? »

Bah oui, il l'avait vu.

Je suis sorti du taxi pour l'écouter. Il avait vu Roger quelque deux semaines auparavant : il portait des jeans déchirés au niveau des genoux et un maillot vert comme celui de notre équipe nationale de football. (C'était la tenue de Roger le jour où il s'était enfui.)

« Et puis toi-même tu sais, hein, Simon : Roger n'aime pas trop sa mère. N'est-ce pas, Jean ?

— Est-ce qu'il t'a dit où il partait ? j'ai demandé.

— En Europe ! a répondu Mabingo dans un long rire cynique. Eh oui, les gars ! Notre Roger Milla est *go*, lui, en Mbeng ! Il m'a dit qu'il allait *boza* : qu'il irait en Europe à pied. Nous avons vendu quelques bijoux. Je crois que c'était ceux de la *femme-là*. N'est-ce pas, Jean ? En tout cas les gars, à l'heure où je vous parle là-là-là, peut-être qu'il est déjà, lui, au Nigéria en train de tracer

tranquillement la route jusqu'en Espagne. Oh, Roger ! Il est fort, ce mec ! Les gars : Real Madrid ! FC Barcelone ! Ça vous dit rien ? Ça vous fait pas rêver ? Roger, il va nous rapporter des millions de millions ! Hey, Jean, faudra penser à tonton Mabingo lorsque ton frère sera *lourd*, hein.

— Jean, on s'en va.

— Hey Simon ! a lancé Mabingo. Comment vous partez vite-vite comme ça ?

— On va chercher Roger.

— Et moi alors ?

— Et toi, quoi ?

— Les *news* que je vous ai données là, tu penses que c'est gratuit ? Offre-moi au moins une petite bière pour la salive que j'ai dépensée.

— Jean, on s'en va. »

V

Boza chez nous n’a rien à voir avec la boisson, la *boza* turque. D’après notre dictionnaire français du Cameroun, c’est un mot nouveau qui dérive de certains dialectes ouest-africains. Il signifierait « victoire ». Lorsqu’après des mois, voire des années, de risques pris sur des chemins tortueux, on foule enfin le sol européen, on crie : Boza ! Victoire !

Boza, c’est l’aventure. Tout un périple complexe qui mène les *bozayeurs*, par petites étapes, du Cameroun jusqu’en Europe.

Ces nouveaux termes du vocabulaire camerounais, Simon et moi essayons de les expliquer à nos mères. Je suis surpris qu’elles ne les connaissent pas. Roger n’est, de loin, pas le premier à tenter sa chance dans ce type d’aventure. Malgré le déprimant retour des *bozayeurs* malchanceux, rien n’entame la ferveur des partants. Tous les jours, parce qu’ils ont été recalés à la suite d’un ou deux refus de visa, des jeunes décident de *boza*. Les réseaux sous-régionaux s’organisent et sont de plus en plus puissants. Certaines familles cassent leur tirelire (des années d’économies !). Elles paient cher un marabout ou un pasteur évangéliste pour bénir l’investissement. On espère que le *bozayeur* trouvera vite sa place sous les lumières du Nord et reviendra ici les poches lourdes. Amen ! On répète : « N’est-ce pas que le Blanc lui-même a dit que tous les chemins mènent à Rome ? Alors, laissez les gens *choisir leur part de route*. »

Sita Bwanga est assise à côté de sa sœur-amie. Elle lui tient la main et, de temps en temps, la lui caresse. Maman a les yeux rivés au sol. Elle est absente. À un moment donné, elle essuie ses joues. Simon, sa mère et moi, nous en rendons compte.

Le silence.

Nous ne savons plus comment la consoler.

Depuis la mort de papa, maman parle, parle (un vrai moulin), ou bien elle se tait. Pas un soir où elle ne pleure, ne demande au Bon Dieu ce qu'elle a bien pu Lui faire pour mériter ça. Quelquefois, depuis ma chambre à coucher, j'entends ses interminables lamentations entrecoupées de longs sanglots : « Eh Claude ! qu'elle gueule. Plus de vingt ans de mariage et voilà comment tu me laisses ! Je t'avais pourtant dit de me dresser cet enfant-là. N'est-ce pas que je te l'avais dit, eh ? Mais tu ne m'as pas écoutée. Tu m'as laissé le sale boulot à moi toute seule. Voilà maintenant les conséquences ! Voilà ! Où es-tu pour porter ta part de responsabilité dans tout ça ? Tu es où, ah Claude ? » Elle toussote, se mouche puis continue : « Ah les hommes ! Les hommes ! S'ils nous écoutaient seulement un tout petit peu comme ça… »

J'ai toujours connu maman forte. Elle décidait, papa suivait. Il arrivait qu'il s'oppose à elle, oui, oui, ça arrivait quelquefois, mais à la fin il capitulait. Maman le chante, que son mari était comme son lit : elle l'avait dressé de telle façon qu'elle puisse s'y reposer. Elle lui disait souvent : « Je suis l'arbre, tu es l'oiseau. Envoletoi comme tu veux, tu reviendras seulement te poser sur mes branches. » Ou encore : « Je suis la station d'essence, tu es la voiture. Roule, roule, mon connard, eh ? à la fin tu reviendras *sauf que* me consommer. » Papa est mort, elle continue de lui parler. Souvent, elle l'invective comme un gamin zélé, surchauffé de haine, qui promet bagarre et coups à son camarade de classe. Elle menace : « En tout cas, ah Claude ! toi et moi, nous réglerons nos comptes au paradis ! C'est moi qui te le dis ! » Sûre, bizarrement, qu'on lui réserve la meilleure partie du ciel… et que son mari déjà l'y attend !

Depuis la mort de papa, maman ne mange plus. Refus net. Personne, même pas moi, son Choupinours, n'arrive à la raisonner. Sita Bwanga, Mâ Bomono, la gérante du bar Empereur Bokassa, d'autres femmes du quartier lui apportent tous les jours des assiettes pleines. Du ndolè et du manioc bouilli, du gâteau de graines de courge, du maquereau braisé, du nsanga, du poulet sauté et bien d'autres plats. Elles lui disent : « Ah, Sita Moussima, faut manger. Eh ? Est-ce que tu vas alors crever de faim comme ça sous nos yeux à cause d'un homme mort et enterré ? *Badluck* ! » Est-ce que maman a seulement ses oreilles pour les écouter ? Elle ne les entend pas. Comme ce matin devant Simon, Sita Bwanga et moi, elle reste muette et garde la tête baissée.

Simon dit : « Roger n'aura jamais assez d'argent pour *boza*. Même s'il vend

les bijoux qu'il a pris, s'il fait mille petits boulots, jamais ça fera le compte. Il n'en aura pas assez non plus pour un éventuel retour. Nous, on ne peut pas croiser les bras et rester là comme si de rien n'était. Faut faire quelque chose.

— Mais quoi ? demande Sita Bwanga. »

Simon gratte sa barbe de trois jours puis me regarde ; je n'ai aucune proposition. Je chasse de la main deux moustiques. Simon finit par se demander si nous ne devrions pas contacter la police ; avec eux, on peut au moins lancer un avis de recherche avec une prime de récompense. Si on se fie aux informations données par Mabingo – infos qui par ailleurs nous semblent plausibles – Roger a dû prendre la route du Nord, voire de l'extrême-Nord. C'est le trajet qu'empruntent les *bozayeurs* pour se rendre au Nigéria avant de continuer l'aventure vers l'Europe.

Sita Bwanga est sceptique. D'après elle, la prime proposée en échange d'informations ne rassemblera que de faux témoignages. Un Camerounais qui se respecte est prêt à tout pour gagner son jackpot sur le chagrin d'autrui. N'est-ce pas que le malheur des uns fait le bonheur des autres ? Elle soutient qu'il ne faut pas mêler la police à cette histoire. Elle dit : « Ah Simon, mon fils ! Surtout pas la police, non ! Je suis ta mère et je connais ce pays mieux que toi. O. K. ? Comment peux-tu faire confiance à cette bande de corrompus que n'intéresse qu'une grosse enveloppe ? Est-ce que tu as déjà entendu dans tes oreilles que la police a retrouvé un porté-disparu dans ce pays-ci, eh ? Cela serait connu depuis longtemps ! Donc, *dépose ces gens-là loin de ce dossier*. »

Pendant que Simon et sa mère discutent sur le bien-fondé de s'adresser à la police, moi, je regarde maman. À quoi peut-elle bien penser ? Songe-t-elle à la vie qu'elle va devoir s'inventer maintenant que papa est mort ? Comme il était cadre à la SNBC, nous allons peut-être toucher une rente pour veuve. Quand il avait été nommé directeur adjoint à la fabrication des bières, nous avions déjà changé notre train de vie. Maman avait exigé notre départ du quartier. Elle avait exigé aussi de papa une maison individuelle à Bonamoussadi. Beedi et ses *sôlô-quarter* lui étaient devenus insupportables. Trop de promiscuité, trop de poussière, trop de caniveaux mal entretenus, trop de moustiques, trop de murs aux oreilles d'éléphant, et surtout… et surtout trop de sorcières qui voulaient que son marinouveau-riche la répudie. Que va-t-elle faire ? Qui va-t-elle encore combattre ?

Un raclement de gorge de maman interrompt la discussion entre Simon et sa mère. Silence immédiat. Maman lève la tête, essuie ses joues humides, pousse un long soupir, puis dit dans un murmure sanglotant que nous écoutons de toutes nos oreilles : « Allez me chercher mon fils. C'est tout ce que je demande. Peu importe ce que je lui ai fait, ça reste mon fils. Qu'on me le ramène ici-là. Est-ce que c'est trop réclamer ? Qu'on me le ramène. C'est tout ce que je veux. » Sita Bwanga la prend aussitôt dans ses bras. Simon me regarde, avec un drôle d'air : « Tu sais, nous pouvons aller le chercher, toi et moi. »

Surpris, je lève la tête vers lui et pense presque machinalement au temps que ça nous prendrait. Il faudrait fixer un point de départ, un point d'arrivée, les modalités de recherche et tout le tralala qui va avec. Bon sang ! Ah Simon ! On ne se lance quand même pas dans une telle aventure comme ça, sur un coup de tête. Et si Roger était déjà parvenu à rejoindre les côtes africaines de la Méditerranée, s'il était déjà à bord d'un bateau ?

« Regarde ta mère, me dit Simon. Tu veux qu'elle reste dans cet état ? Eh ? Moi, j'en suis sûr et certain : Roger n'a pas encore passé la frontière au nord. Il doit être au Cameroun et nous pouvons encore le trouver. Je ne sais pas combien de temps il nous faut : quelques jours, quelques semaines, quelques mois. Qu'est-ce j'en sais, moi ? Mais c'est pas impossible.

— Et qui restera avec maman pendant ce temps ? je demande sans aucune conviction.

— Ma mère est là. Sita Moussima peut venir chez nous à Ngodi-Akwa en attendant notre retour. Ce sera bien qu'elle quitte un peu cette maison, qu'elle aille vivre ailleurs. »

Si la proposition de Simon me laisse dubitatif, son regard, par contre, me convainc. Il a d'irrésistibles et longs cils incurvés vers le haut. Je ne sais pas de qui il tient ce regard si sombre, si intense. Peut-être de son père qu'il n'a pas connu. En tout cas pas de sa mère qui, elle, a plutôt les yeux globuleux et ahuris.

« Si on le retrouve, on lui dit quoi, hein ?

— Bah, de rentrer à la maison. C'est simple, non ?

— Et s'il ne veut pas ?

— Au moins on l'aura vu. On saura où il est et où il veut aller. Je ne sais pas moi… mais on doit faire quelque chose. » Encore quelques mots, des interrogations, puis il décrète : « On part dans quelques jours. »

Il me reste peu de temps pour trouver une excuse, un prétexte pour éviter ce voyage. Bien sûr, je souhaite que Roger nous revienne ! Mais pas sous n'importe quelles conditions. Nous n'allons tout de même pas nous lancer à sa recherche sans repère, ni itinéraire, ni garantie d'aucune espèce de retrouver sa trace quelque part. Où irons-nous demander après lui ? Dans les villes ? Dans les villages ? Dans quelles villes ? Dans quels villages ? Mener une enquête à Beedi ou à Bonamoussadi c'est une chose, mais se lancer à la recherche d'une personne dans tout le Cameroun… En plus, Simon et moi devons préparer nos examens dans quelques jours. Pour moi, ce sont mes toutes premières épreuves universitaires.

« Simon, je lui dis en baissant la tête pour éviter son regard. Tu sais, nous avons des exa dans quelques jours.

— Ça ne change rien. Nous partirons juste après.

— Mais…

— Tu viens avec moi : oui ou non ? »

Maman n'a pas cessé de pleurer pendant notre discussion. Sita Bwanga la tient toujours dans ses bras et lui caresse le dos comme on le ferait à un bébé.

VI

Le salon de la Maison-Blanche de Ngodi-Akwa est au rez-de-chaussée. Il est peut-être deux ou trois fois plus grand que celui de notre maison individuelle de Bonamoussadi. Le sol est recouvert de carreaux couleur coquille d'œuf de poule. Les murs sont peints en blanc. Des œuvres d'art à l'esthétique africaine et des photos sont suspendues. Sur l'une d'elles, on voit Sita Bwanga en famille, avec ses enfants : Simon et sa sœur Kotto. Un mur est réservé aux diplômes de Simon. Ils sont soigneusement encadrés dans du bois doré. Le plafond est moulé en plâtre blanc. C'est ce type de matière que maman avait demandé à papa de mettre chez nous. Elle voulait qu'on remplace notre plafond de contre-plaqué verni par « quelque chose de beaucoup plus chic », elle disait avec une grimace boudeuse avant d'ajouter : « Quelque chose comme le plâtre de ma sœur Bwanga par exemple. »

Sita Bwanga est assise à côté de maman, sur le canapé en cuir noir. Elle nous demande, à Simon et à moi, si nous avons pris tout ce qu'il faut. Nous avons nos smartphones, nos chargeurs : le plus important. Nous avons même réservé deux autres téléphones de secours et un chargeur portable. Dans nos sacs à dos : un Nouveau Testament à la couverture bleue – version Gédéons, nos cartes d'identité, quelques vêtements, du savon, une brosse à dents, de la pâte dentifrice, des rasoirs jetables Bic (seul Simon les utilise : je suis encore imberbe). Nous avons emporté des sandales, une trousse pharmacie, deux romans scolaires, quelques comprimés de paracétamol et de Mixagrip en cas de fièvre. Nous avons aussi pris un peu de cash. Juste l'essentiel. Il ne faut pas en avoir trop sur soi : les voleurs ont du flair et ne sont jamais très loin. Si nous manquons d'espèces, nous pourrons toujours en retirer à un distributeur automatique, ou bien nos mères nous en feront parvenir via transfert mobile.

Maman pleure au moment du départ. La solitude va certainement lui mordre le cœur. Bien sûr que sa sœur-amie Sita Bwanga sera là pour la soutenir et

essuyer ses larmes. Mais ce n'est pas pareil. En me serrant fort dans ses bras, maman dit : « Mon petit Choupi, le Choupinours de sa mère, que Yésu te protège. Eh ? Qu'Il vous protège ton frère Simon et toi sur votre chemin. Que tout ce que le diable mettra devant vous soit détruit au nom puissant de Yésu Cristo.

— Amen, dit Sita Bwanga.

— Nous devons y aller maintenant, ajoute Simon en lançant un coup d'œil à sa montre. Notre bus part dans un peu moins d'une heure. »

Simon et moi disons au revoir, adieu peut-être, à la Maison-Blanche. Nos mères nous saluent sur le seuil de la maison. Certes Sita Bwanga, avec sa RAV-4, aurait pu nous conduire jusqu'à la gare routière de Security Voyage à Akwa-Centre. Mais pour cela, elle aurait dû soit laisser maman seule, soit l'emmener. Or le chagrin a transformé maman en une petite souris grise ; elle ne quitte plus son trou. Les deux femmes se sont donc limitées à des salutations sommaires, à une accolade, à une main qui s'agite lentement, à une larme qui coule en espérant le retour sain et sauf des voyageurs, à un simple « Soyez prudents ! » dit d'une voix tremblante.

Dès le début de la route, je pleure comme un *mougou*, une vraie madeleine. Simon essaye de me calmer. En vain. Il me demande si je souhaite qu'il porte mon sac à dos. Je fais non de la tête. Il regarde droit devant lui et marche avec bravoure. Il n'est pas comme moi. Il ne ressemble pas à un enfant que sa mère force à se rendre à ses premiers jours d'école. Il est aussi vaillant que Kirikou lorsqu'il s'apprête à faire la guerre à la sorcière Karaba. Mais il sait. Oh qu'il sait pourquoi je pleure !

Si je pleure, ce n'est pas tant parce que je me lance dans une étrange aventure avec Simon, non, car à lui seul, Simon me fascine : il est charmant, avenant, protecteur… C'est quelqu'un de rassurant. Je me réjouis de vivre avec lui ces prochains jours. Si je pleure, ce n'est pas non plus parce que je m'éloigne de maman. Après tout, je ne suce plus mon pouce. J'ai dix-huit ans et suis à l'université. Et puis, il m'était déjà arrivé de partir seul en vacances chez Sita

Mpondo, une cousine de maman qui vit à Olembé, dans le nord de Yaoundé. Si je pleure, c'est à cause d'une nouvelle terrible. Je viens de l'apprendre.

Nous étions là, à l'étage, dans sa chambre en train de faire nos effets lorsque Simon m'a tendu son téléphone : « Lis ça.

— C'est quoi ?

— Il y a encore eu une attaque terroriste de Boko Haram hier dans le nord du pays.

— Eh ?

— Mais ce n'est pas très grave. »

Le flash RFI explique que les éléments du groupe islamiste ont frappé par deux fois dans la ville septentrionale de Kolofata, près de la frontière avec le Nigéria. Ils ont réussi, dans un premier assaut, à kidnapper la femme de notre vice-premier ministre. Les gardes du corps ont seulement eu le temps de protéger son mari. Dans une seconde attaque, les *boko-harameurs* ont fait une grande rafle. Ils ont ramassé tout le monde sur leur passage : des chefs traditionnels locaux jusqu'aux simples villageoises qui pilaient tranquillement leur mil et leur sorgho en poussant la chansonnette. L'auteur de l'article compare cette razzia à l'enlèvement des lycéennes de Chibok : on passe et on rase tout. On ne laisse même pas le mouton chétif de la Tabaski. Cinq morts et des dizaines de disparus. Le journaliste souligne que la région est devenue si dangereuse que plusieurs pays occidentaux déconseillent à leurs ressortissants de se rendre au Cameroun, ou du moins dans cette zone-là.

« Et tu dis que c'est pas grave, ça ?! C'est pas *grave* ?! C'est avec un truc comme ça que tu veux qu'on parte chercher Roger là-bas ?

— Chut ! Tu veux qu'elles le sachent, hein, c'est ça ?

— Ils ont kidnappé la femme du vice-premier ministre. Tu t'en rends compte ? Si on la kidnappe, elle, c'est que nous… Non, mais tu rigoles, Simon ! *Better* on reste à la maison. Moi je ne bouge plus.

— Calme-toi, Johnny ! Calme-toi et écoute-moi bien : d'un, rien ne dit qu'on devra arriver jusque là-bas.

— Et si Roger est déjà…

— Laisse-moi terminer. O. K. ?

— …

— D’un, rien ne dit qu’on va aller jusque là-bas. Kolofata, ce n’est pas la porte d’à côté. Eh ? O. K. De deux, il ne s’agit pas de moi ou de toi. C’est de ton frère qu’il est question. Tout ce que nous faisons-là, c’est pour Roger. Tu dois te mettre ça dans la tête. Nous le faisons pour Roger. Et Roger, c’est d’abord ton frère avant d’être le mien. Nous sommes des amis comme nos parents le sont. Nous sommes une famille. Eh ? O. K. Donc, si tu te fiches de retrouver ton frère et de rendre ta mère un peu moins malheureuse, on peut tout laisser tomber. Oui, oui, dis-moi si c’est ça que tu veux ? Parce que si c’est le cas, moi ça n’me dérange pas. On peut rester tranquilles ici à Douala. Tant pis pour Roger et surtout pour ta mère.

— Non, mais…

— Il n’y a pas de « mais… » dans ça. Dis-moi si c’est ça que tu veux. Eh ? »

VII

C’est à pas de tortue que nous traversons le quartier Yassa, à la sortie de la ville. Le véhicule de Security Voyage est un grand autocar d’une soixantaine de places assises sur deux rangées. Un couloir moquetté les sépare. Tout le monde ignore la ceinture de sécurité. « Vraiment les Blancs sont bizarres ! » s’exclame une dame hippopotamesque au foulard extravagant. « Leurs histoires de ceinture-là servent même à quoi, eh ? » Elle installe, à sa droite, ses deux fistons à la tête beaucoup plus grande que le corps.

Je suis assis côté fenêtre. Simon est à ma gauche. Je tire le rideau pour tamiser la lumière violente : la chaleur de mars est insupportable. Tous, dans le car, nous transpirons comme des apprentis boulangers. Simon croit avoir mis un éventail dans un de nos sacs à dos. Hélas, ils sont en soute. Il me demande d’ouvrir la fenêtre : « On étouffe là », qu’il dit. Mais les fenêtres sont condamnées. La jeune hôtesse au corps aussi ranci qu’une vieille carotte nous explique, la mine hautaine, que c’est pour que nous profitions au maximum de l’air conditionné. Et Dieu seul sait si le système de climatisation de ce bus fonctionne. En attendant, Simon se ventile avec un journal qu’il a plié en deux et dont le titre en une martèle : « 8 mars : journée internationale de la débauche ! »

Simon, comme tous les autres passagers, se demande quand est-ce que nous sortirons de cet embouteillage. Nous sommes cloués sur cette bordure de route depuis près de trois quarts d’heure. Oui, oui, trois quarts d’heure pour même pas un kilomètre. Ça klaxonne de tous les côtés. Les files de voitures sont interminables : l’état de la route en est la principale cause. Notre chauffeur manœuvre comme il peut, un coup à gauche, un coup à droite, on dodeline de la tête comme un de ces chiens de plage arrière et *thank God*, voilà que nous avons évité un immense nid-de-poule. Un cratère ! L’odeur âcre de tuyaux d’échappement m’irrite. Je porte un *kleenex* à mes narines pour m’en protéger. Les motos-taxis, chargées de trois, quatre, voire cinq personnes, se faufilent dans

les minces sillons encore libres. Très vite, ils finissent par occuper le moindre espace. Le vacarme est monstrueux. On s'invective : « — Hey toi là-bas, tu ne peux pas faire la queue comme tout le monde ? Qui t'a même donné ton permis de conduire ? — Le cul de ta mère ! Tu te prends pour qui, toi ? Imbécile au carré ! » Un troisième, un quatrième, un énième chauffeur s'en mêlent et la joute verbale s'allonge. Tout est bloqué. La chaleur aggrave l'humeur et l'impatience de notre conducteur de bus. Il a des objectifs de rentabilité, lui. Qui sait, peut-être doit-il faire une dizaine d'allers-retours quotidiens entre Douala et Yaoundé ?

La voie finit par se libérer. Nous nous lançons sur la Nationale III en direction de Yaoundé comme des mères qui se ruent sur les nouveaux arrivages de fripes au marché Ndokotti.

Le chauffeur klaxonne plusieurs fois. « Merde ! » Il doit demander à la voiture qui le précède de lui libérer la voie. Mais rien. Il accélère et tente un passage en force. Un grand coup de frein et nous voilà tous projetés contre les sièges avant. Nous sommes nez à nez avec un autre autocar bondé. Ah Yésu ! La stupeur. Des voix s'élèvent dans le véhicule pour condamner le chauffeur. « Même un chien conduit mieux que celui-là ! » s'indigne un trapu à la barbe hirsute avant d'ajouter : « Avec sa tête comme ça, on dirait le noyau de l'avocat ! » La grosse femme au foulard extravagant crie : « Hey chauffeur ! J'ai encore des petits-petits enfants, moi. Eh ? Si c'est comme ça que tu roules, pardon dépose-nous ici. *Better* nous continuons notre part de route à pied. » On rit. C'est comme si rien ne s'était passé.

La route de la mort, c'est ainsi qu'on surnomme la Nationale III. Des centaines de kilomètres de bitume à deux voies de circulation non séparées. Par moments, à travers la vitre, la forêt est d'un vert dur. Des épaves de voitures accidentées rouillent sur le bas-côté. Non loin de l'entrée de la ville d'Édéa, un car défoncé gît dans un buisson. Les effets éparpillés, des traces de sang prouvent que l'accident vient d'avoir lieu. Il y a de cela quelques heures, ou tout au plus un ou deux jours. Une petite pancarte en contreplaqué indique : « Ici sont mortes 22 personnes. »

Simon me dit que cette Nationale III est l'une des routes les plus meurtrières au monde. « Je dis bien *au monde !* » il appuie sur le mot pour s'assurer que je

comprends la gravité de son propos. Il se plaint que depuis l'Indépendance personne n'ait construit une autoroute sur ce tronçon, pourtant le plus fréquenté du pays. Des milliers de poids lourds, des grumiers, des camions-citernes et autres transporteurs passent quotidiennement par là pour acheminer leurs marchandises. C'est la route du port de Douala vers les enclaves des pays voisins : le Tchad et la République centrafricaine notamment. Il me dit qu'il y a çà et là quelques radars pour encourager les chauffeurs à garder un pied sur le frein. Lorsque je lui demande si ces radars fonctionnent, il hausse les épaules : « Et même si ça marchait, tu penses que cet argent irait dans les caisses de l'État ? »

Nous échangeons encore quelques railleries sur la conduite du chauffeur. Depuis que nous avons traversé la zone d'embouteillage de Yassa, ce ne sont qu'accélérations folles et coups de frein secs, insultes et éclats de rire, ronchonnements de mauvaise humeur et soupirs de soulagement.

Pour la première fois depuis le début de notre périple, je prends conscience que Simon a peur. Il attache sa ceinture de sécurité et me pousse à en faire autant. Il sort son Nouveau Testament bleu version Gédéons et se met à lire des psaumes, en remuant les lèvres comme une chèvre qui rumine. Il ferme les yeux, se signe trois ou quatre fois. Là, je n'arrive plus à contenir mon rire. Je lui dis : « Si tu as déjà peur en passant l'axe Douala-Yaoundé, tu vas faire dans ton froc à Kolofata ?

— Qui t'a dit qu'on va à Kolofata ?

— J'en sais rien. C'est peut-être Kolofata qui va venir à nous. Qui sait ?

— Tais-toi, nom de Yésu ! Concentre-toi sur le voyage. »

Simon remet sa Bible dans le filet de rangement du siège avant. Je me bidonne. Il me regarde et se laisse emporter à rire lui aussi. Ce qui énerve l'obèse au foulard extravagant : « Vraiment, le respect a foutu le camp », elle dit avant de tchiper longuement.

Simon et moi continuons de nous marrer. Puis Simon s'écrie : « Oh là là ! Oh là là ! Tout ça à cause de Roger. Nous voici sur l'une des routes les plus dangereuses au monde : à cause de Roger. Je suis là à prier et lire des psaumes comme j'ai jamais fait avant : à cause de Roger. Ah ce Roger, c'est un cas, vraiment !

— En plus, tu n'es même pas sûr qu'il te prendra dans son équipe quand on le retrouvera.

— Et s’il te prenait, toi, dans son équipe, hein, Johnny, j’espère que tu mettras au moins un but. Eh ? »

Nous étouffons de rire. Notre bonne humeur se répand dans le car comme une traînée de poudre. Bientôt, tous se tiennent les côtes et tapent des pieds. Les gosses de la dame au foulard rient encore plus fort que nous. Mais Simon et moi, au moins, nous savons pourquoi nous nous marrons. C’est une histoire ancienne. Nous étions encore des gamins de dix ou douze ans…

C’est-à-dire que mon grand frère, comme papa, pouvait passer des heures et des heures à regarder les matchs de la Champion’s League, mais également de toutes les autres compétitions de foot, y compris les moins connues. L’essentiel pour lui était de voir des joueurs courir après une balle. J’ai toujours trouvé ça ridicule !

Roger avait monté une équipe, les Aigles Indomptables, dont il était le capitaine. À Beedi, on l’appelait Roger Milla. Or Roger Milla au Cameroun, c’est un monument ! C’est le gars qui nous a conduits en quarts de finale au mondial de 1990 en Italie. Qui ne se souvient pas de lui ! Ses dribbles, ses démarrages foudroyants, ses buts et surtout son fameux pas de danse de makossa au niveau du poteau-corner font partie de l’histoire nationale. Moi, je m’en souviens comme si c’était hier, alors que je n’étais pas encore né.

Tout le monde reconnaissait le génie footballistique de Roger, mon frère. Et, dans un pays où ce sport est érigé en religion, il en était fier. Ça l’avait rendu très tôt populaire. Toutes les adolescentes de Beedi lui faisaient des yeux doux. Quand il passait, les filles cessaient de discuter entre elles et l’accompagnaient du regard. Fallait voir ça ! Une fois qu’il avait disparu de leur champ visuel, elles fondaient comme de la margarine au soleil. Elles disaient : « Eeeh ma copine ! Tu as vu comme il est beau ? Yeuch ! » ou encore « Humm ! Le gars-là, c’est sa mignoncité qui va *sauf que* nous tuer ! »

Et moi dans toute cette histoire ? Oh que je n’avais pas l’aura de mon frère ! Je n’en avais même pas le quart ! Le ballon et moi, c’était comme sel et ver de terre. Pourtant, Roger faisait tout pour m’avoir dans son équipe. Il voulait partager avec moi sa notoriété. C’est pourquoi il avait décidé de me faire jouer pour la Beedi football Champion’s League. C’était quelque chose, ce

championnat ! Il mobilisait tout le quartier et même les quartiers environnants. Chacun soutenait ses joueurs comme sa propre famille. Les supporters se tapaient dessus quand les fans du camp adverse traitaient, ou simplement songeaient à traiter leur star à eux de femmelette. Merde !

Simon avait été réticent à l'idée de me voir intégrer la *team* des Aigles Indomptables de Beedi. Il savait que je n'étais pas doué : ça sautait aux yeux de l'aveugle-né.

Simon avait dit : « Ah Roger, c'est pas que je refuse Jean dans notre équipe, eh ? Mais…

— Mais quoi ? avait répondu mon frère. Mais quoi ?

— Mais… c'est que… je veux dire que… enfin bref, tu comprends bien ce que je veux dire. »

On aimait tellement Roger à Beedi qu'il fallait tourner mille fois sa langue dans sa bouche avant de le contrarier. Simon aurait pu lâcher l'affaire, mais le regard des autres (surtout celui de Mabingo à qui je devais piquer la place) l'avait encouragé à insister, quoique mollement.

« Je voulais seulement te demander, avait commencé Simon : est-ce que t'es sûr que Johnny sait pousser un ballon. Eh ? On ne l'a jamais vu jouer au foot ici-là. Et nous savons tous qu'il n'aime pas ça. Est-ce qu'on va le forcer à jouer avec nous ? Je te rappelle, ah Roger, que Jean, c'est aussi mon petit frère. Ce n'est donc pas une question de jalousie ou quoi-quoi-quoi. Francho, à ta place, je ne le prendrais pas dans mon équipe. Jean peut faire mille autres choses, oui, oui, mille autres choses, mais pas du foot. *I swear* ! Avec lui, c'est la défaite assurée. » Plus Simon parlait et plus le visage de Roger se décomposait. C'était comme si Simon l'avait traité de villageois, de bâtard ou de fils de pute ! Le visage de Roger s'était creusé d'indignation. Mabingo avait baissé la tête. Nous avions tous baissé la tête et avions tendu nos oreilles pour mieux entendre notre capitaine. La sentence était tombée, tranchante, exemplaire. Séance tenante, Simon avait été mis au banc de touche. Ça ne se discute pas. Non. Avec Roger, pas question de négocier ce genre de chose. Non, non et non. Comment oser s'attaquer frontalement (et publiquement !) à son petit frère en clamant qu'il ne sait pas jouer au foot ? Quand même ! À un moment, on ne peut pas tout dire, voyons ! Simon chaufferait les bancs jusqu'à ce que les poules aient des dents. *That's all* ! Roger avait juré de le laisser sur la touche pendant toute la durée de

la Beedi football Champion’s League. Mais cela, c’était oublier mon incompétence réelle.

À la Beedi football Champion’s League, j’avais hérité du poste de Mabingo, attaquant de soutien, juste derrière mon frère qui, lui, était attaquant de pointe : le buteur, quoi. Cette catapulte avait fait maugréer les autres coéquipiers, d’autant plus que je n’avais jamais participé à aucun de leurs entraînements. Je ne comprenais rien à leur jargon. Peut-être un ou deux mots. Mais c’était tout. Par exemple, ils utilisaient *touma* pour dire « fais-moi une passe » ou « envoie-moi le ballon » ou encore *mboundja !* pour intimer : « Marque, vas-y, marque ! But ! »

Dès le premier coup de sifflet, lorsqu’ils avaient commencé à parler dans leur langue bizarre, je m’étais senti comme un Bassa en Chine. Quinze minutes après, une occasion en or ; on jouait contre les Marabouts du Désert et j’étais en face de leurs buts en position réglementaire : je n’étais même pas hors-jeu. Aaah ! Bébéto, celui qui avait remplacé Simon au poste de milieu offensif droit, avait le ballon. De là où il était, il aurait pu marquer, tranquillement : la défense n’était pas en place. Zéro macabo ! Une vraie passoire, ces gars des Marabouts du Désert ! Or, au lieu de laisser Bébéto marquer en paix avant d’aller danser sur la ligne de touche, Roger lui avait crié « *Touma na* Jean ! *Touma na* Jean ! » Et voilà comment je m’étais retrouvé, je vous le jure, avec le ballon dans les pieds. Malchance ! Oh que mon frère aurait tellement voulu me voir mettre ce *mboundja*, du genre poteau-filet pour bien enfoncer dans la tête des gars, mais surtout dans celle du contestataire Simon, que moi, Jean Moussima Bobé, alias Johnny, comme tous les Moussima Bobé, hommesfemmes confondus, j’avais le foot dans mon ADN ! Le foot chez nous, c’était une histoire de sang.

Mais en face du gardien obèse des Marabouts du Désert, j’avais senti mes jambes fébriles au point de frapper un grand coup de plat du pied à côté du ballon : une énorme motte de terre s’était alors envolée avec l’ongle de mon gros orteil droit. Ce qui avait déclenché un formidable éclat de rire de la part du gardien de l’équipe adverse. Féroce humiliation !

Le comble, peut-être, étant que nous avions perdu notre match ce jour-là, un à zéro. Notre tout premier match de championnat. Et contre qui ? Eh Dieu, quand je m’en souviens… C’est ça le plus douloureux. Contre qui avions-nous perdu ?

Les simples petits Marabouts du Désert. L’aîné de la honte !

VIII

À quelques dizaines de mètres du péage d'Édéa, l'autocar de Security Voyage a ralenti pour se garer sur le bas-côté buissonneux. Une foule de vendeurs à la sauvette s'est aussitôt ruée sur nous, à l'assaut de quelques pièces de monnaie. Des plus jeunes – à peine dix ans – aux plus âgés, tous aboient après nous : « Coco cassé ? Cent-cent francs ! Noix de coco cassé ? Cent-cent ! » Comme un équilibriste d'assiettes tournantes, une adolescente maigrichonne tient deux bols de *bitter kola* au bout de ses petits doigts. Elle flotte dans sa robe aussi large qu'un drap-fantôme. Elle veut être la première à repérer de potentiels clients. Mais elle est encore de l'autre côté du péage. Elle traverse en proposant, à chaque voiture plus ou moins à l'arrêt, sa marchandise. « *Bitter kola* ? *Bitter kola* madame, un peu de *bitter kola* contre le mal de ventre ? » Je me demande combien de va-et-vient elle fait en une journée pour épuiser son stock de kolas amères. Tant bien que mal, elle essaie non seulement de se frayer là un chemin dans la masse de petits vendeurs, mais aussi de se faufiler entre les véhicules qui ralentissent devant les dos-d'âne et les herses de police. Soudain, un bruit de frein sec. J'ai un haut-le-cœur ! L'adolescente a failli se faire écrabouiller par une moto-taxi ; elle se fait déchirer le bas de sa tunique, mais ne s'en alarme pas. Il y a plus important : ses kolas. « *Bitter kola* ? Hey le père-ci ! Un petit peu de *bitter kola* pour *rester éveillé* ? » Et la voilà qui poursuit sa course, folle, insouciante. Souriante.

Comme les fenêtres de notre bus sont condamnées, il faut descendre pour s'approvisionner. Plusieurs d'entre nous en profitent pour se dégourdir les jambes ou pisser. Tout autour de nous, de nombreux petits commerces sous des tentes au toit de feuilles de palmiers tressées. Les gens y mangent, fument, boivent, rient, se disputent. Ça foisonne de vie ! Des dizaines de familles vivent de cette débrouillardise. Comment subsisteraient-elles sans ce péage ? C'est l'épicentre même de leur existence. Les mamans épluchent artistiquement des

oranges vertes. D’un couteau tranchant, elles les zèbrent puis envoient leurs jeunes enfants les vendre aux voyageurs. C’est cent francs le tas de trois oranges. Pas de marchandage : à prendre ou à laisser. Ces petites mains proposent aussi du pain de manioc à l’huile de palme – le *mintoumba* –, des arachides grillées ou caramélisées, du vin de palme, des frites de bananes plantains, du jus de gingembre, du jus de bissap, etc.

Simon me demande de quoi j’ai envie. Des chenilles grillées me feraient grand bien. Lorsqu’il descend du véhicule, je constate toutefois qu’il s’en éloigne en tortillant du cul. Tant pis pour les chenilles ; il cherche certainement un coin de broussaille pour se soulager.

Certains voyageurs quittent définitivement l’autocar. Ils sont arrivés à destination. D’autres payent leur ticket avant de monter. Ils vont à Boumnyebel, à Mbankomo, à Yaoundé. Le chauffeur et son *motorboy* rangent les sacs sur le toit du véhicule et dans la soute. Il n’y a jamais assez de place pour les très nombreux bagages. Une vieille édentée gronde le *motorboy* : « Tu veux tuer les poules de mon fils ou quoi, eh ? Si elles n’arrivent pas vivantes-joyeuses à Yaoundé, tu vas regretter le jour de ta naissance ! C’est moi qui te dis ça. » Sous la menace, le convoyeur-homme-à-tout-faire prend la peine de bien ranger, sur le toit du bus, la nasse de raphia qui condamne les pauvres poules.

Encore beaucoup de caquets, des piailleries, quelques longues minutes d’engueulades et de bousculades. Le chauffeur s’absente lui-même un moment pour régler auprès des percepteurs l’impôt du péage. Ces derniers portent une sacoche bourrée de billets de banque. Jamais l’État ne verra le tiers de ce qu’ils encaissent quotidiennement.

Ça y est. Tout le monde est enfin installé. Le moteur de nouveau gronde : on est prêts à repartir. Simon, cependant, n’est toujours pas de retour. Eh Dieu ! Je fais signe à l’hôtesse qu’un voyageur manque à l’appel. Elle me toise, en haussant les épaules : « S’il avait acheté ce que nous proposons ici même à bord, nous n’aurions pas eu ce problème. » Les portes de l’autocar se ferment. La messe semble dite. Je hèle l’hôtesse, le *motorboy* et le chauffeur : « Hey ! Mais… attendez ! Hey oh ! Attendez ! Mon frère n’est pas revenu ! » Le moteur s’arrête. Un grand murmure d’agacement. Quelqu’un gueule qu’on n’en a rien à foutre : « On *s’emballe* les couilles ! Pas de temps à perdre, chauffeur ! On y va !

» Le trapu à la barbe hirsute lance : « J'espère qu'il va au moins se laver les mains avant de remettre les pieds dans le bus. » Éclat de rire général. Le conducteur échange un regard avec le *motorboy* et l'hôtesse. Énervé, il redémarre. Le bus se déplace gentiment. Il tangue pour regagner la chaussée. Là, je me lève. Je crie. Je tape des pieds. Je m'indigne. « Hey, mais chauffeur ! Mais ! Mais oh !… Attendez ! » La grosse dame au foulard gueule, elle aussi. Elle dit qu'il faut attendre Simon. D'autres femmes interviennent en ma faveur. « On ne peut pas partir comme ça sans son frère ! *C'est quoi même avec vous* ? Vous faites comme si vous n'avez pas, vous aussi, des enfants. » Le bus est divisé en deux camps : les hommes, qui veulent qu'on s'en aille, contre les femmes, qui refusent d'abandonner Simon. Ils n'ont pas le temps de s'affronter, injures contre injures, blasphèmes contre blasphèmes que déjà quelqu'un cogne à la porte du bus : c'est Simon.

Ouf !

Simon est en sueur. Moi qui le croyais parti pisser, le voilà, essoufflé, un paquet de chenilles grillées à la main. Il a aussi acheté deux canettes de Heineken et une bouteille d'eau minérale. « C'est pour la bière que tu nous fais perdre du temps comme ça ? » s'énerve le chauffeur en redémarrant brutalement. « Quelles bières ?!? Il voulait baiser une villageoise, c'est tout ! » balance un passager. Nouveau fou rire. Les hommes houspillent le retardataire. La femme au grand foulard dit à Simon de lui verser un petit quelque chose : « Demande à ton frère. Sans moi, on t'aurait abandonné ici dans la forêt des Bassas. Tu me dois deux mille francs, toutes taxes comprises. Et attention, je suis très sérieuse ! » Ses gamins à la grosse tête se marrent tout en découvrant leurs chicots et dents de lait.

« Que s'est-il donc passé ? Eh, Simon ? »

Il me dit qu'il a acheté les chenilles grillées pas trop loin, mais qu'il a dû pousser jusqu'au bar du bled pour se procurer des Heineken. Elles sont bien moins chères là-bas qu'au pied du bus, où c'est l'arnaque. Et puis il en a profité pour faire avancer l'enquête. Il a demandé au gérant du bar s'il n'avait pas entendu parler d'un certain Roger Moussima Bobé. Le type s'est gratté la tempe. « Roger Moussima Bobé ? » Non, ça ne lui disait rien. Mais Simon lui a montré une photo de Roger sur son smartphone. « Regardez ! C'est lui ici. C'est mon frère. Regardez bien. » Le gérant a appelé sa serveuse. Elle a jeté un coup d'œil

à la photo et a minaudé. Simon connaît les codes du coin, il lui a donc donné un billet de cinq cents francs CFA que la petite a glissé dans son soutien-gorge. Roger Moussima Bobé, maintenant, ça lui disait quelque chose. Il y avait peut-être bien trois-quatre mois, elle l'avait vu dans les parages. Menteuse, va ! Roger a fugué depuis un mois.

Bien fait pour Simon. Il aurait dû mieux se méfier. Les gens se fichent de se faire de l'argent sur le chagrin d'autrui. Sa mère, Sita Bwanga, n'avait cessé de le lui répéter. Le malheur des uns fait le bonheur des autres. Voilà ! Nous ne sommes qu'au début de notre voyage que déjà Simon a perdu du fric pour un renseignement de pacotille. Il aurait bien pu m'acheter deux tas supplémentaires de chenilles grillées avec ces cinq cents francs, bordel ! Et quand je pense qu'on a failli l'abandonner, lui, dans cette région de forêt pour une telle histoire… Merde alors !

Le truc, c'est que Simon ne s'est pas laissé faire. « Tu me connais, eh Johnny ! Tu me connais ! », qu'il dit avec une once de fierté. Il a réclamé son argent à la serveuse. D'abord poliment. Ah le gentleman ! Puis il a haussé le ton comme un guerrier bantou. Alors le gérant a voulu le jeter dehors. « Allez, ouste ! Débarrasse le plancher ! » Simon s'y est refusé. Il a plaqué la serveuse contre une porte, en essayant de récupérer dans son soutien-gorge l'argent qu'elle y avait glissé. Et là ! Oh là là ! Le gérant du bar s'est fâché comme s'il avait vu le diable en personne. Il a hurlé « *Badluck* ! Eh ? Je compte jusqu'à trois… ! » Il a sifflé, le pouce et l'index coincés entre les lèvres. Un groupe de costauds a débarqué, la boule à zéro, gourdins en main. Pauvre Simon ! Il n'avait qu'à déguerpir le plus vite possible s'il souhaitait garder toutes ses dents. Eh ?

IX

Finalement, en dépit de la conduite brutale du chauffeur, nous arrivons à Yaoundé. En descendant du bus, la dame au grand foulard bénit ses ancêtres et le Ciel. La vieille édentée s'assure que les poules de son fils sont encore bien vivantes et surtout joyeuses ! Elle sourit au *motorboy* et découvre ses gencives noires. Alors que nous récupérons chacun nos bagages, la grosse au foulard se tourne vers Simon et lui dit : « Mon fils, tu me dois deux mille francs CFA. N'oublie pas que sans moi, on t'aurait abandonné à Édéa. Comme c'est toi, hein, je te les laisse aujourd'hui. Seulement aujourd'hui, eh ? Mais un-jour-un-jour, tu devras *sauf que* me les payer. » On se sépare en rigolant. La dame nous demande d'être prudents. « Le dehors est dangereux, mes garçons. Très dangereux même ! » qu'elle ajoute avant de disparaître avec ses fils qui ressemblent aux Razmokets.

L'agence de Security Voyage se trouve en face du complexe universitaire Karibou, un grand bâtiment bleu-blanc sans aucun charme. Autour, ça pue la jeunesse. Ça grouille d'énergie et de vitalité. Toute une foule d'âmes volontaires et douées étudie là, mais avec pour seule ambition de quitter ce campus au plus vite. Partir ! S'en aller coûte que coûte. Partir en Mbeng. Partir chez le Blanc même s'il faut *boza*, même si l'on a des diplômes en poche. Surtout si on a des diplômes. Il faut partir pour croire en son avenir. Dans ce pays, doivent-ils se dire, ils ne deviendront rien. Rien du tout.

Sita Mpondo, une cousine de maman, nous attend à l'entrée principale de cette université privée. Elle n'a pas pris la moindre ride. Elle est toujours aussi mince en haut, mais lourdement cambrée en bas. On dirait une poire. De grosses lunettes de soleil écrasent son petit nez. Elle porte une belle afro. Sa blouse carrelée beige et son pantalon évasé marron donnent l'impression qu'elle sort

d’un magazine féminin des années soixante-dix.

Sita Mpondo est adossée à sa Toyota Starlet rouge. Nous ne l’apercevons que lorsqu’elle nous adresse des moulinets : « Hey les garçons ! Les garçons ? Jean ! Simon ! Ouh, ouh ! » Nous accélérons le pas. Elle ouvre grand les bras comme pour nous engloutir. C’est parti pour de longues embrassades et salutations de routine. Elle ne cesse de s’étonner. « Comme tu as grandi, mon petit Johnny ! Eh ? » Puis à Simon : « Le génie de sa mère Bwanga. Eh ? Tu pousses seulement comme un papayer ! »

« Le voyage s’est bien passé ? » elle demande. Nous nous gardons bien de lui raconter l’épisode du péage d’Édéa et la peur causée par la conduite du chauffard. Après les accolades, elle charge nos sacs à dos dans la malle arrière de son véhicule. Mon Dieu ! Une chaleur indescriptible. Si le bus de Security Voyage qui nous a conduits de Douala à Yaoundé avait un semblant de climatiseur, là, dans la petite Toyota Starlet de Sita Mpondo, c’est carrément le fourneau. Mon T-shirt s’est mouillé à l’instant où j’ai pris place dans la voiture. Notre tantie s’exclame : « Hey les garçons, vous devez avoir faim ! » Ça oui. Mais Simon et moi ne l’avouons que du bout des lèvres. Simon va même jusqu’à dire « ça-va-ça-va », en précisant que nous avons mangé des chenilles grillées et qu’elles rampent encore dans notre estomac. Mais Sita Mpondo insiste : « Seulement de petites chenilles ? C’est pas suffisant pour de grands garçons comme vous. » Alléluia ! Là, je prends les devants et lui dis que oui. Oh que oui tantie ! « J’ai même le ventre qui chante le cha-cha-cha. »

Nous descendons aussitôt du véhicule. Sita Mpondo propose de nous amener dans le *tourne-dos* le plus populaire du coin. C’est comme cela qu’on appelle les restaurants en bordure de rue où les clients mangent dos à la route. Par les temps qui courent, on évite de se faire reconnaître. Si quelqu’un vous aperçoit en train de manger, il s’incruste. Ne dit-on pas que lorsqu’il y en a pour un, il y en a forcément pour dix ?

Sita Mpondo nous jure que ce tourne-dos-là est un incontournable. La patronne des lieux cuisine tellement bien que quelquefois elle-même, Sita Mpondo, y achète le dîner de son mari. Ce dernier la complimente alors doublement. Elle lève le doigt et nous dit : « Je ne veux pas entendre que mon secret est dehors. Eh ? On est d’accord ? »

Que ma tante nous invite dans un tourne-dos me fait penser à mes débuts à

l’université.

C’était un lundi, il y a quelques mois. La veille, Simon m’avait donné rendez-vous sur le campus. Il m’avait demandé de l’attendre devant le terrain de basket. Il était quatorze heures et je regardais jouer des gaillards aux muscles saillants. Drôle de sport. Je n’y comprends rien. Dans le fond, le foot est le seul jeu dont je connaisse au moins les règles.

Comme Simon n’arrivait pas et que je n’avais plus d’unités pour lui téléphoner, j’étais obligé de l’attendre sur place. Autour de moi, le campus universitaire : les nappes de gazons rongées et mal entretenues, quelques bâtiments sévèrement vieillis, habillés d’épais tapis de poussières et de toiles d’araignée. Là, à ma gauche, le grand gymnase qui sert d’amphithéâtre pour les cours – notamment pour les nouveaux admis. Ces derniers sont si nombreux qu’il n’y a pas de place pour tout le monde sur les tables-bancs, à l’intérieur. Pour y remédier, il faut arriver très tôt le matin, vers cinq heures. Sinon, on se contente d’une brique de parpaings, à l’extérieur.

D’où j’étais, je pouvais percevoir la voix de l’enseignant qui donnait cours dans le grand gymnase. Cette salle, en temps normal, aurait dû accueillir les jeunes basketteurs. Le bruit ambiant, aussi bien au-dehors qu’à l’intérieur du gymnase, étouffait la voix du prof pourtant portée par un haut-parleur.

Simon était arrivé plus d’une demi-heure après.

« Oh, mon petit Johnny, désolé ! Nous avions les TP pour le cours de microéconomie. L’assistant nous a pris un peu plus de temps que d’habitude.

— Pas grave. C’était bien ?

— Ah, ça va ! Il suffit que je passe celui-là et j’ai ma licence en poche. Et toi ? Tu m’as l’air un peu fatigué…

— C’est difficile, tu sais, en première année.

— Je peux t’aider si tu le veux. N’hésite pas. Eh ? »

D’un geste de la main, Simon m’avait montré le chemin qu’il souhaitait qu’on emprunte pour quitter le campus. Je lui avais raconté mes problèmes en mathématiques. Ça allait de mieux en mieux, oui, mais ce n’était pas vraiment ma tasse de bissap. J’aurais tellement préféré faire quelque chose comme… je ne sais pas, moi, lettres, communication ou psychologie… « Enfin, quelque chose comme ça, tu vois ce que je veux dire. » Il m’avait alors demandé pourquoi

j’avais choisi la fac d’économie. « C’est ma mère, j’avais dit, en baissant la tête comme si c’était une honte.

— Ah je vois, je vois : « Qui paye, décide », c’est ça ?

— Tu as tout compris. »

Pendant que nous quittions le campus, je regardais autour de moi les affiches murales qui vantaient l’intérêt de continuer ses études en Europe.

En première année, une sélection s’opérait d’ellemême. Beaucoup finissaient par abandonner. Soit ils trouvaient les frais d’inscription trop élevés – soixantequinze mille francs CFA le semestre : quand même, le prix d’un Samsung Galaxy S5 tout neuf ! – soit ils se décourageaient devant les conditions exécrables des études. Bien des filles optaient pour le mariage, les enfants, beaucoup d’enfants, la famille. D’autres choisissaient de fuir vers l’Eldorado. C’est pour cette raison que partout dans le campus on voyait des affiches vantant les avantages de continuer ses études en Europe, c’est-à-dire en Ukraine, en Turquie, en Azerbaïdjan, en Ouzbékistan ! Sur ces affiches étaient représentés de beaux étudiants blancs, cheveux blonds pour la fille, sombres pour le jeune homme. Ils avaient le sourire radieux de la réussite garantie, un classeur coincé dans le creux du coude. En toile de fond, toujours un paysage très urbain : un gratte-ciel vitré et lumineux au bord d’un lac ou d’un étang aux eaux turquoise ; une verdure abondante. Et les slogans : « Azerbaïdjan ! La clef du succès. » Ou encore : « Odessa, l’université qu’il vous faut. » Beaucoup se faisaient arnaquer par ces trucs de débile. Ils versaient un pactole à des entremetteurs qui s’évanouissaient dans la nature. Les passeurs les plus sérieux – Dieu seul sait leur nombre – abandonnaient les étudiants en Ouzbékistan, sans repère. Plusieurs en étaient revenus meurtris, honteux, désabusés, bredouilles.

Simon m’avait ensuite invité à manger dans un tourne-dos, *Chez Mamie Yossa* : une toiture en tôles ondulées clouées sur quatre piquets plantés dans la terre. Sous cette tente, plusieurs dizaines d’étudiants. L’endroit était au maximum des capacités d’accueil. Le bruit y était comme dans un marché. Les concurrentes de Mamie Yossa disaient que si son tourne-dos à elle attirait autant d’*asso*, c’est parce qu’elle mettait des écorces de sorcellerie dans ses marmites. Elles racontaient même que Mamie Yossa y versait certainement un peu de son vin rouge que les femmes pissent chaque mois. Aaah les ragots ! Il suffit

pourtant de regarder un peu Mamie Yossa pour comprendre que sa cave est à sec. Et ce, depuis bien longtemps ! N'est-ce pas qu'on l'appelle mamie ? Malgré toutes les rumeurs qui couraient au sujet de son commerce, Mamie Yossa faisait toujours le plein. Tout ce *kongossa*, cette médisance, ce commérage, au final, ne lui ramenait que des *asso*. Plus on disait que… Plus on disait qu'on avait entendu dire que… et plus le tourne-dos de Mamie Yossa affichait complet.

Dans un des quatre coins de la tente, la grosse Mamie Yossa s'attelait au fourneau. Elle était si difforme qu'un hippopotame, à côté d'elle, pouvait prétendre au mannequinat. Pendant qu'elle tenait la louche, une employée-gazelle prenait les commandes, encaissait puis servait. La chaleur du feu de bois s'ajoutait à celle du soleil qui cognait dur sur les tôles ondulées au-dessus de nos têtes. Même pas un léger vent pour nous soulager un tant soit peu.

Tandis que nous étions en train de manger, un éclat de voix dans le tourne-dos m'avait fait sursauter. C'était parti contre un jeune homme du Nord : un maghida. On peut reconnaître les maghida à leur allure mince, élancée, à leur peau très foncée. C'est ce que racontent nos livres scolaires. Les maghida roulent les « r » de telle façon qu'on les reconnaît tout de suite. Au collège la « Conquête du Savoir », mon professeur d'histoire-géo nous avait enseigné que ces gens-là sont maigres parce qu'ils vivent dans les régions semi-désertiques, voire désertiques, du Nord. Au lieu de manger les animaux de leur bétail (puisqu'ils sont surtout éleveurs), ils passent leur temps à les faire paître. Ils sont en permanence à la recherche d'une toute petite touffe d'herbes vertes pour leurs bêtes, ou d'un point d'eau. Vrai ou faux ? Ça, je n'en sais rien. Moi, je suis resté sur cette idée que les nordistes ne sont pas comme nous, gens du sud, rendus obèses par les fibres de manioc et le gras de l'huile de palme.

Le maghida du tourne-dos de Mamie Yossa nous accusait de tirer profit de la menace terroriste qui frappe l'extrême-nord du pays. Il racontait que des nordistes mouraient tous les jours dans des attaques de Boko Haram, et ce, dans l'insouciance générale des gens du Sud. Et les autres étudiants de lui répondre : « *Aka* ! Va chercher tes vaches au diable ! Laisse-nous manger en paix. Y a quoi ? » Mais le jeune maghida ne voulait rien lâcher : « Hier encore, un jeune homme est mort de ses blessures dans mon village à Banki. Et ça, personne n'en parle. *Wallaï*, c'est pas normal !

— Toi, tu prends même ta part d'informations où, mon frère ? avait demandé

un étudiant au front acnéique.

— Je *wanda* sur lui, avait appuyé un autre aux oreilles de lapin. Il m'étonne.

— Y a encore de la sauce d'arachides ?!

— *I beg* ! Allez vous engueuler loin de mon tournedos !

— Laissez le maghida-là tranquille si vous ne voulez pas qu'il vous transforme en queue de bœuf ! »

Un grand éclat de rire avait gagné le restaurant. Certains tapaient des pieds en se tenant les côtes. Un léger voile de poussière nous avait enveloppés.

« Qu'il ne vienne pas nous casser les oreilles avec ses histoires de menaces terroristes. Est-ce que nous sommes au Nigéria ici, eh ?

— Nooon !

— Mon frère, ici, c'est le Cameroun de Papa Biya. Nous ne connaîtrons jamais vos histoires de terrorisme-là.

— Les terroristes de Boko Haram sont déjà là et nous fermons les yeux.

— Hey, ma'moiselle, c'est *how* ? J'attends toujours mon riz-sauce d'arachide !

— Il a faim, le maghida ! La famine l'a chassé de son village.

— Donnez-lui un plat de riz ! C'est moi qui paye ! »

Encore des rires à n'en plus finir.

— Bande d'imbéciles ! s'était fâché le maghida.

— Tu m'insultes ?

— Tu vas me faire quoi ? Hein ? Tu ne peux rien me faire !

— Il est *impeubable* ! s'était moqué un autre client. Tu ne peux rien lui faire.

— *Aka* ! Que les nordistes souffrent aussi un peu tranquillement dans leur coin. Qu'est-ce qu'il y a ? Ça n'a jamais fait de mal à personne. Eh ? Nous ici au Sud, nos parents sont morts de la colonisation du Blanc pendant que vous du Nord, vous dormiez, vous, tranquillos-tranquillos avec vos vaches et vos moutons. Dis donc, ne venez pas nous emmerder à la fin ! »

Simon riait. Il disait : « *Kaï walaï !* Faut surtout pas fâcher un maghida, sinon, c'est fini terminé pour toi. » Je riais en l'écoutant imiter l'accent du Nord. Le maghida avait quitté le tourne-dos de Mamie Yossa en promettant de ne plus jamais y mettre les pieds. Il avait insulté tout le monde sur son passage et promis qu'Allah nous punirait sévèrement.

C’était la première fois, il y a six mois, que j’entendais parler de la menace terroriste au Cameroun. Dans le tourne-dos de Mamie Yossa.

X

Maintenant, Sita Mpondo insiste pour que nous rassurions nos mères. Nous leur téléphonons. Simon, en premier, discute avec elles deux sur haut-parleur. Oui, nous avons bien voyagé. Non, nous n'avons pas vu Roger. Pas encore. Mais ça ne saurait tarder. La tension doit être à son comble à l'autre bout du fil. Simon n'ose pas dire qu'il n'a récolté aucun indice sur la fuite de Roger. Un court silence. « Vous avez rencontré qui ? Où ? Qu'est-ce qu'on vous a dit ? Est-ce donc vrai que Roger a pris la route pour Mbeng ? » Sita Mpondo veut qu'il mente. Simon se montre évasif. Mais oui, c'est ça… enfin, pour le moment… C'est ce que les gens racontent… Mais il ne peut en dire beaucoup plus. Il prend un air sérieux qui me fait sourire. On dirait l'inspecteur Colombo préoccupé par une affaire trèstrès compliquée.

Lorsque je prends le téléphone pour parler à maman, elle éclate en sanglots. Je lui dis simplement : « Je t'embrasse fort, Mâ. Tout va bien ici. Nous le retrouverons. » « Du courage, mon Choupi ! Du courage, mon petit Choupinours. » J'essaie encore de dire un mot. Elle a déjà raccroché.

Sita Mpondo baisse la tête. Simon regarde au loin une des sept collines de la ville. Mes yeux s'embuent. « Mais nooon, mon petit ! dit Sita Mpondo en me prenant dans ses bras. Faut pas pleurer. T'es un grand garçon. Eh ? On fera tout pour retrouver Roger. Et le Bon Dieu et l'esprit de ton père là-haut nous aideront. Tu verras. Tout ira bien. Allez ! On arrête de pleurer maintenant. O. K. ? »

Nous n'avons pas le temps de digérer la sauce gombo-couscous de riz qu'on nous a servie. Nous n'avons même pas le temps de digérer l'émotion de la conversation avec nos mères que déjà Sita Mpondo veut nous emmener au commissariat. Une de ses amies baise avec le patron des flics du coin. « C'est un monsieur sympa, elle précise avec conviction avant de corriger : je ne l'ai jamais rencontré, mais je sais que c'est un type bien. Il va nous donner un coup de

main. » Simon ne semble pas très emballé par la proposition. N'est-ce pas que Sita Bwanga nous a demandé de tenir la police loin de cette affaire ? En ignorant les conseils de sa mère, il lui arriverait peut-être, une fois de plus, ce qu'il a vécu au péage d'Édéa.

Il faut respecter les consignes de nos mères pour éviter les pièges. Mais Sita Mpondo, elle est aussi notre mère, n'est-ce pas ?

Sita Mpondo a vite compris notre manque de motivation. Notre fatigue. Elle soupire : « Vous inquiétez pas, les garçons, allez ! Il y a police et police dans ce pays. Eh ? J'en ai déjà parlé avec mes sœurs Bwanga et Moussima. Je connais bien-bien cette police-là. Même si je ne l'ai jamais vu, le commissaire principal, le chef des chefs du commissariat central, Monsieur Éyoum, est le *sponsor* d'une très bonne amie à moi. Il m'a promis de l'aide. Ma parole ! Il me l'a promis. Je l'ai encore appelé ce matin même. Il m'a dit qu'il n'était pas présent à son bureau, mais qu'il laisserait des instructions à l'inspectrice générale. Donc calmos, les garçons ! Faites-moi confiance. Eh ?

— Tantie, commence à dire Simon sans la regarder. Si nous allons là-bas dans ce commissariat, c'est pour quoi faire concrètement ?

— Ah ça ! Je sais pas, moi. Je suis ni commissaire, ni inspectrice, ni rien dans la sauce. Je sais même pas comment ça se passe lorsqu'une personne fugue. Ils vont peut-être faire un avis de recherche. Eh ? C'est la moindre des choses. Des communiqués à la télé, à la radio, dans les journaux… enfin, ils feront quelque chose, quoi. Et puis vous, vous êtes des jeunes, non ? Pourquoi n'avez-vous pas lancé une alerte sur Facebook ? »

Cela ne m'avait même pas traversé l'esprit. Ah, l'idiot ! J'avais juste remarqué que le compte de Roger n'était plus alimenté depuis le jour de sa fuite.

Simon promet cependant de se pencher sur cette piste une fois que nous rentrerons chez Sita Mpondo. Ce sera très rapide et puis, pourquoi pas, nous pourrons ainsi recueillir des témoignages sans devoir forcément payer quoi que ce soit.

En attendant, nous faisons confiance à notre tantie. Elle nous conduit au commissariat central de Yaoundé.

Ce sont deux constructions à un étage, l'une en face de l'autre. Les peintures,

qui devaient être blanches et bleu layette, ont pris une couleur ocre, rouge poussière. Un enchevêtrement de fils électriques pend. Le bureau de l'inspectrice Fouda est dans un grand désordre. Aucun entretien dans les couloirs sombres. Quand est-ce qu'un balai ou une serpillière a été utilisé ici pour la dernière fois ? Partout, de la paperasse jaunie, humide, déformée. Les araignées ont tissé des toiles fantaisistes – uniques œuvres d'art dans la pièce. Une assiette de riz à peine terminée moisit sous les yeux de l'employée en fonction. Elle en a même fait sa poubelle provisoire. Des mégots de cigarettes s'y disputent la place avec des emballages papier de bonbons-chewing-gum. Elle ne se presse pas de cacher cette pourriture lorsque nous nous installons face à elle. Pourtant, l'odeur est insupportable. On dirait qu'elle a perdu l'odorat. Yeuch !

Le plafonnier siffle au-dessus de nos têtes. Que d'efforts pour rien : il fait une de ces chaleurs.

« Je suis madame Mpondo, commence tantie, répugnée par cette insalubrité.

— Ah madame Mpondo, répond l'autre, la voix chantante, en croisant les bras sur sa poitrine affaissée. Elle a dû noter notre gêne, mais continue de sourire comme si de rien n'était.

— Oui. Le commissaire Éyoum m'a demandé de passer vous voir aujourd'hui.

— Oui, oui. Il m'a parlé de ce problème de fugue. C'est bien ça ?

— Exactement. Mon fils Roger, Roger Moussima Bobé. Cela fait plus d'un mois qu'il a fui et depuis, aucune nouvelle.

— Vous dites un mois, c'est ça ?

— Oui, un mois », répond Simon, comme s'il voulait se faire sa petite place dans la discussion.

L'inspectrice Fouda remise sous le bureau son assiette-poubelle. Mais l'odeur du pourri persiste. Elle tire un cure-dent usagé d'un tiroir et entreprend un scrupuleux nettoyage de ses dents. Elle le fait si ostensiblement qu'on peut entrevoir dans son geste la volonté délibérée de provoquer. Je la regarde avec dégoût : sa peau est d'un noir si sale, si crasseux que je me demande quand elle s'est douchée pour la dernière fois.

« C'est trop tôt, un petit mois, pour commencer à s'inquiéter.

— Mais madame… déjà tout un mois ! réagit Sita Mpondo l'index levé. Vous devez avoir des enfants, vous aussi. Non ? Pourriez-vous rester aussi longtemps

sans nouvelle ?

— Madame euh… madame Mpondo ? C’est bien ça ?

— Oui, Mpondo.

— Alors madame Mpondo, je vous arrête tout de suite. Vous n’êtes pas venue ici pour parler de mes enfants et de leur éducation. Parce que, voyez-vous, si vous aviez bien éduqué le vôtre, jamais il ne se serait enfui sans nouvelles. Je n’ai donc de leçons à recevoir de personne, et certainement pas de vous. »

L’ambiance déjà tendue devient glaciale. Quelle contre-attaque ! Un jeu de regards stupéfaits entre Simon, tantie et moi. Silence total. Seul le plafonnier siffle en ventilant une poussière rougeâtre. Sita Mpondo inspire profondément avant de hasarder : « Il se pourrait qu’il ait pris la route pour l’Europe. Vous connaissez ces réseaux-là ?

— Il veut *boza* ? dit l’autre en ricanant. Quel âge ?

— Vingt.

— Vingt ans et il veut déjà *boza.*… Voilà ! Voilà ce que je disais ! Lorsqu’on demande aux parents de bien tenir leurs enfants… C’est une question d’éducation, madame Mpondo. Vous comprenez ? C’est bien ce que je vous disais à l’instant. »

J’observe Simon. Si elle n’avait pas été inspectrice de police, il y a longtemps qu’il lui aurait cloué le bec, à cette salotologue. Qu’est-ce que je raconte ? Il n’y peut rien, lui. A-t-il seulement pu se défendre contre une serveuse au péage Édéa ? Face à l’inspectrice salotologue, il ne fera pas plus son malin.

Sita Mpondo prend sur elle. La pauvre ! Elle qui, à notre arrivée, était si motivée. « Est-ce qu’on ne pourrait pas quand même faire un avis de recherche ou quelque chose comme ça ? » La colère étouffée en elle a enroué sa voix. « Mettre des annonces dans les journaux, faire passer l’info à la télévision, la radio… vous voyez un peu ce que je veux dire ? »

L’inspectrice explose de rire. Ce qui nous laisse pantois. Là, même moi je ne la supporte plus, cette sale chose. *Elle me sort de partout* ! Je n’ai qu’une seule envie : qu’on foute le camp.

« Madame ! Ah madame Mpondo ! Pardonnez-moi de rire ainsi. Ce n’est pas que je me moque de vous. Non. Mais ce que vous dites est tellement drôle. C’est même la chose la plus drôle que j’aie jamais entendue. » Elle reprend son

souffle, se cure de nouveau les dents avant de poursuivre : « Comment avez-vous pu penser un seul instant que notre commissariat – le commissariat central de Yaoundé ! – serait prêt à mobiliser autant de moyens pour retrouver un petit voyou en mal d'Europe ? Mais voyons, madame ! Est-ce qu'il s'agit du fils de notre Papa-président ? Et même si c'était son fils… vous n'avez pas idée de combien coûte le moindre dispositif de recherche. Seriez-vous prête à investir des millions de francs pour retrouver un petit voyou ?

— Mais…, essaie de protester Sita Mpondo.

— Mais quoi ? Quoi ? Vous voulez qu'on alerte Interpol pour un… pour un… un petit mal élevé ?

— De quel droit vous traitez mon fils de mal élevé ? De quel droit ?

— Madame…

— Non, mais votre tenue ne vous donne pas tous les droits.

— Aaah ! Telle mère, tel fils ! Et maintenant madame Mpondo va m'enseigner mon métier ! Vous croyez que le fait de connaître le commissaire Éyoum vous autorise à manquer de respect à une représentante des forces de l'ordre ?

— Je ne vous ai pas manqué de respect, madame. Ce que je veux, c'est que vous m'aidiez à retrouver mon fils…

— Nous sommes toutes les deux des femmes, des mères. Et nous savons comment ça se passe. Votre petit jeu s'arrête là où le mien commence. O. K. ? Faites donc un rapport au commissaire Éyoum et nous verrons si vous êtes une *vraie* femme. »

Je pose ma main sur la cuisse de tantie pour qu'elle garde son calme. J'en peux plus de cette salotologue, s'il te plaît tantie ! Simon pense à autre chose, le regard triste. Sita Mpondo promet de faire remonter l'information jusqu'au commissaire principal. « Mais faites-le, madame ! Faites-le ! Et puis quoi encore ? Allez voir notre Papa-président en personne et sa femme Mâ Chantou ! Allez même en parler à monsieur le Pape si ça vous chante ! N'importe quoi ! Vous pensez que ça changera quoi ? Timbrée, va ! Idiote ! Nous avons beaucoup de choses à faire dans ce commissariat. Il y a quand même des priorités ici, merde ! Nous veillons à la sécurité de nos concitoyens. Nous ne sommes pas payés pour rattraper des petits voyous mal éduqués qui ne rêvent que d'Europe. »

Nous nous sommes levés, profondément déçus, dépités. Des enquêtes de ce

genre, on devait pourtant bien en faire ici. Aaah ! Où est donc Sita Bwanga pour nous rappeler qu'on ne peut pas faire confiance à la police dans ce pays ? Dans la cour poussiéreuse du commissariat, il y avait des moto-taxis et deux, trois véhicules saisis. « Vous là, madame-là ! Madame Mpondo ! » C›était l'inspectrice. En se tournant vers elle, nous avons eu tous les trois l'espoir qu'elle nous dise enfin quelque chose de concret ou même qu'elle nous demande une enveloppe pour étudier enfin notre requête : nous aurions pu en discuter. Mais non, cette saleté nous a crié : « Votre fils-là, il n'a qu'à mourir dans son *boza* ! Notre pays n'en veut plus, des comme ça ! O. K. ? Merde ! »

Des hommes en tenue assis à la véranda, bouteille de bière à la main et cigarette au museau, se sont mis à ricaner. Ils criaient : « Inspecteur Fouda ! Inspecteur Fouda ! Qui te met dans cet état-là ? Dis-le nous et on le coffre maintenant-tout-suite !

— Laissez tomber, les gars ! Laissez tomber ! Une folle comme ça qui vient jouer à Monsieur Propre dans mon bureau ! Elle *ramasse ses pieds* pour venir ici me donner des leçons de morale. Elle rêve debout ou quoi ? On lui a dit que je suis femme de ménage ? Je suis Inspecteur, moi. Putain ! Quand on leur demande de surveiller leurs enfants, ils tapent leur bouche bèp-bèp-bèp. Après ça vient pleurer dans mes oreilles. Du n'importe quoi ! Qu'elle aille donc voir Éyoum si elle est *vraie* une femme ! »

Encore un éclat de rire qui nous suit jusque dans la Toyota Starlet de Sita Mpondo. Quelle honte !

XI

Vingt ans de galère au compteur et voilà : mon père avait été promu directeur à la fabrication de la SNBC. Du moins, c'est ce qu'il disait. Il m'avait fallu du temps pour comprendre que papa s'était autoproclamé tel, car en réalité, il n'en était *que* le directeur adjoint. Un petit Français blond de France, fraîchement sorti d'une école d'ingénierie de Grenoble, lui avait ravi la place. Papa pestait : « Ils nous ont envoyé un petit con. Il ne boit même pas d'alcool ! Mais est-ce que vous vous rendez compte ? Il ne boit pas d'alcool, le môme ! Et c'est lui qui viendra m'expliquer des choses qu'il ne comprend pas, à moi qui fabrique de la bière depuis la préhistoire ? »

Et maman répondait : « Ah Claude, mon mari ! Quand je te parle, tu dis toujours que j'aime exagérer, que je cours dans un sac. En voilà les conséquences ! Tu penses que c'est en restant assis-les-bras-croisés que tu seras promu vrai directeur, eh ? Mon œil ! Il faut te lever, faire quelque chose. Sinon, ils prendront un gosse à peine sorti d'une crèche de chez eux pour te botter tes fesses-là.

— Et qu'est-ce que madame veut que je fasse ?

— Faut *bien saluer* tes chefs !

— *Bien saluer* mes chefs ? Est-ce qu'ils n'en ont pas déjà plein les poches ?

— On ne se rassasie pas d'argent ! C'est moi ta femme, Ngonda Moussima Bobé, qui te parle. »

Maman avait retroussé les manches de son *kaba ngondo* comme si elle voulait s'atteler à une tâche difficile. Puis elle avait continué à voix basse : « Regarde ton collègue Monkam qui a commencé il y a même pas une année ; il est déjà responsable commercial.

— Et alors ?!

— Tu penses qu'il a fait comment ?

— Dis-moi ce qu'il a fait, puisque tu sais tout.

— Ah chéri, on dirait que tu es né hier matin ! Offre-leur des cartons de champagnes ! Balance-leur des enveloppes, à tous, du plus petit patron au plus grand. Si tu n'y arrives pas, laisse-moi m'en charger. Ne dit-on pas que derrière un grand homme se cache une femme plus grande encore ? Je suis déjà un peu cette femme qui se cache derrière le chef que je voudrais que tu deviennes.

— Ah Ngonda, tu délires ! Il te faut une séance d'exorcisme.

— Organise leur une fête, une réception, quelque chose… je sais pas, moi… mais fais quelque chose. Moi, je verrai le pasteur pour que le Bon Dieu opère des miracles en notre faveur.

— Le Bon Dieu… Le Bon Dieu… Offre des champagnes… Offre ci, offre ça… Pendant que nous y sommes, je peux t'offrir toi aussi au petit Blanc. Parce que ça commence toujours par des bouteilles de champagne puis ça finit avec ma femme dans le lit du patron. Eh ? On connaît comment ça marche ici.

— Ah Yésu ! Voilà alors les idées tordues de quelqu'un ! De quoi parle-t-il, celui-là ? J'essaye de lui montrer comment faire pour avoir une promotion et lui me raconte des âneries. »

En réalité, maman se foutait que papa fût directeur ou *seulement* directeur adjoint à la fabrication de la SNBC. Ce dont elle avait envie, c'était du salaire associé aux postes de direction ! Il lui fallait beaucoup d'argent pour déménager. Maman voulait à tout prix quitter Beedi. N'est-ce pas que Sita Mpondo s'était acheté une maison individuelle de plain-pied et toute neuve ? N'est-ce pas que notre pauvre voisine Sita Bwanga avait construit sa Maison-Blanche ? Si ces deux femmes, qui ne lui arrivaient même pas au petit orteil, avaient réussi à s'offrir de vrais logements, alors pourquoi elle, Ngonda Moussima Bobé, serait-elle condamnée à vivre dans une semi-dure à Beedi ?

Au début des années 2000, la Société immobilière du Cameroun, la Sic, avait lancé, avec le soutien du gouvernement, un vaste projet de construction de logements à Douala et à Yaoundé. La Sic avait construit des immeubles, des maisons individuelles et des mitoyennes. Les autorités racontaient à coups de grands slogans que nous étions sur la voie de l'émergence. « Cameroun des grandes ambitions ! » par ci, « Cameroun des grandes réalisations ! » par là. Elles juraient, la main sur le cœur et le regard dégoulinant de sincérité, que plus jamais le développement de ce monde ne se ferait sans nous ! Plus question de

laisser les gens s’entasser comme des rats au fin fond des quartiers-marécages, les *solô-quarter*.

Avec la demi-promotion de papa, maman pouvait enfin espérer partir. Tout de suite, si possible. Or papa trouvait l’opération trop chère : il n’était *que* directeur adjoint, voyons ! « Tu n’avais qu’à devenir directeur tout court », lui rétorquait maman, les poings vissés aux hanches. C’est ainsi qu’ils s’engueulaient, des soirées entières. Sans mi-temps. Aucun d’eux ne voulant baisser la garde.

Mais papa avait beau voler, voler et voler, comme un moineau il ressentait toujours, à la fin, la nécessité de se poser sur les branches de l’arbre qu’était sa Ngonda Moussima Bobé. Alors il lui avait acheté une maison individuelle de la Sic à Bonamoussadi.

Notre nouvelle maison était en tout point semblable à celle de Sita Mpondo : le même portail en fer coulissant, le même salon avec salle à manger attenante, deux chambres, une cuisine à l’arrière, etc.

« On dirait la maison de Sita Moussima », s’est exclamé Simon en l’inspectant de gauche à droite. Sita Mpondo et moi éclatons de rire. Dans les détails, je raconte à Simon l’histoire de l’achat de notre maison de Bonamoussadi. Encore des rires, puis Simon se lève et se précipite aux toilettes. « Qu’est-ce qui ne va pas ? demande Sita Mpondo. Tu as mal au ventre ? J’espère que ce n’est pas la nourriture du tourne-dos. Eh ?

— Non ! crie Simon des W.-C. C’est la saleté de l’inspectrice ! »

Une certaine bonne humeur, malgré tout, nous a gagnés, bien que Sita Mpondo se dise encore choquée que l’inspectrice pense qu’elle couche avec le commissaire principal. « C’est fou qu’il faille donner ses fesses à un haut quelqu’un pour être une *vraie* femme. »

Simon sort des toilettes et prie tantie d’oublier la salotologue. « Nous t’avions bien dit de laisser la police loin de cette histoire. Maintenant au moins, c’est clair : nous devons nous débrouiller seuls. »

Sita Mpondo branche son modem wifi Huawei.

Sur Facebook, Simon poste tout de suite une photo de Roger, la même que nous utilisons depuis le début de notre enquête. Et il lui joint le statut d’avis de

recherche suivant : « Chers amis, cela fait un mois que nous n'avons plus de nouvelles de notre frÈre et ami Roger Moussima BobÉ. Veuillez nous contacter *inbox* si vous avez des informations. Merci de faire circuler un max cet avis de recherche. Nous avons besoin de votre aide. Merci encore. »

Sita Mpondo s'est retirée dans sa chambre. Elle est au téléphone et rit aux éclats. Elle raconte à son interlocutrice la scène du commissariat central de Yaoundé. J'ai l'impression qu'elle bavarde avec cette copine qui couche soi-disant avec le commissaire Éyoum.

Comme Simon, je suis scotché à mon smartphone. Nous attendons les réactions à notre post. Les commentaires sont rapides. Plusieurs RIP, *rest in peace*, nous énervent. Simon est obligé de préciser qu'aux dernières nouvelles Roger n'est pas mort. Un avis de recherche n'est pas un faire-part, bande d'idiots, va ! Quelques minutes plus tard, le nombre de commentaires se tasse. Moins de *J'aime*, également. D'ailleurs, comment peut-on *j'aimer* une annonce aussi triste ? En revanche, le nombre de partages augmente à une vitesse incroyable. En moins d'une heure, notre statut a été partagé plus de sept cents fois !

En attendant de recevoir une information qui tienne la route, Simon me montre sur YouTube des vidéos où des filles camerounaises de Paris se font la guerre par missiles d'injures. Oh là là ! Elles se traitent de putes, de prostiputes, de lesbiputes, de chiennasses au cul puant, de *pimentières* qui vendent leur *p.* pour dix euros dans des caves ou des caravanes mobiles. Elles parcourent toute la France à la recherche de *cli-cli* : soit de bons vieux Blancs accros aux Noires-tigresses, soit de prépubères en quête d'une première expérience chaude. Nous trouvons ces vidéos d'un ridicule inouï, mais passons quand même de longues minutes à les regarder, à en rire. On finit presque par oublier la raison pour laquelle Sita Mpondo nous a offert vingt mille francs d'unités Internet.

Mais pendant qu'on s'abîme les oreilles avec ces insulteuses de talent, Simon reçoit un message de la part d'un profil au nom de La Reine Blanche. Cette Reine Blanche dit avoir vu Roger. Quand ? Il y a une semaine à peu près ou un peu plus. Que faisait-il ? Où était-il ? Est-il toujours à Yaoundé ? Aucune réponse. Elle ne peut rien nous dire sur Facebook, le boss surveille tout. Nous devons, si on croit ce qu'elle raconte, nous rendre à Mini Ferme Melen, au

centre de Yaoundé, pour obtenir plus d'informations. Au bar Passe-Passe, demander à parler à Omar de Benghazi : il a des infos sur Roger. A-t-elle un numéro de téléphone ? Son faux profil s'y refuse. Simon insiste. Nouveau refus. La Reine Blanche ne souhaite garder aucun contact avec nous. Seul coup de pouce : nous pouvons nous recommander d'elle à Omar de Benghazi.

Simon et moi nous regardons, bouche bée, incrédules.

Simon demande à La Reine Blanche où se trouve exactement le quartier Mini Ferme Melen. Et le bar Passe-Passe ? Il lui avoue qu'il vient de Douala. Il ne connaît pas Yaoundé. On risque de se faire dépouiller à trop en dire sur nous, mon gars. « Tu crois vraiment que cette bande de voyous ignore ce qui se trame dans leur secteur ? On s'est déjà fait griller au moins vingt fois, je suis sûr. » Tous les quartiers chauds sont bien organisés, par les clans. À Beedi, à Ngodi-Akwa,… et certainement aussi dans leur Mini Ferme Melen. Encore un message à La Reine Blanche et nous découvrons, déçus, qu'elle nous a bloqués. Plus de contact.

Nous sommes malgré tout assez contents de ce rendez-vous. Sa seule photo de profil nous renseigne peu sur son identité. On y voit juste, à la place de la tête, une liasse de billets de francs CFA et des sachets de poudre. Un petit plaisantin cherche peut-être à nous rouler, protégé par l'anonymat que lui confère Facebook.

Et puis cet Omar de Benghazi ? C'est pas un type un peu dangereux ?

Comme des gosses, nous appelons notre mère Sita Mpondo. Qu'elle nous dise ce qu'elle pense de tout ça.

XII

Du camp Olémbé, perdu dans le nord de la ville, nous prenons donc un taxi-course pour Mini Ferme Melen. Il est bientôt minuit. Un délestage vient de plonger toute la ville dans l'obscurité. Une obscurité que rien n'altère, ni les lucioles ni les phares, ni les lampes-tempête des commerçants ambulants.

Dans un embouteillage, au marché de Messassi, le chauffeur, en ricanant, se tourne vers Simon et moi. « Hey, vous dites que vous allez à Mini Ferme. C'est ça, mes fils ? » Simon lui grommelle un vague « oui ». Et d'après la mine que lui fait le chauffeur en retour, on comprend tous les deux que Mini Ferme doit être un lieu de chope facile. D'ailleurs Simon demande cash au chauffeur s'il connaît le bar Passe-Passe. « Mes petits, je peux pas connaître tous les bars à *pimentières* de la ville, il dit en levant le bras ! C'est chaud-chaud dans cette zone, faut y avoir passé des nuits à croquer du cul pour connaître tous les noms par cœur ! Moi, vu l'âge que j'ai, je vais à Mini Ferme juste une fois tous les quarante du mois, eh ? J'ai cinquante ans, mes petits ! Cinquante ans ! » Simon, un peu gêné, ouvre la fenêtre : le chauffeur fume. Ça klaxonne de partout. Sur les grands axes, les bars répandent le hit bikutsi du moment :

J'ai envie de… envie de… j'ai envie de faire !

Une vendeuse de maquereaux braisés déverse son eau poissonneuse sur la route. Nous manquons de nous faire éclabousser. Le chauffeur gueule et la dame lui hurle : « Le cul de ta mère ! »

En jetant son mégot dans une rigole, le taximan croit utile de nous préciser : « Ah les gars, peu importe que vous alliez dans votre Passe-Passe ou pas. Là-bas à Mini Ferme, vous avez de la bonne partout. Je dis bien *partout* ! Pas de doute, vous trouverez un bon coup, et pas cher ! »

Nous avons passé l'embouteillage entre Messassi et Émana. Après quelques minutes, nous bifurquons dans une ruelle qui nous conduit sur la route de Nkol

Éton, puis nous roulons vers Bastos. Bastos, facilement reconnaissable : un des quartiers les plus huppés. Peut-être même le plus huppé de la ville, avec plusieurs ambassades et consulats. Tout y est calme. Les rares jeunettes en talons sur le bas-côté ciblent une clientèle fortunée. Ah ! Les *pimentières* ! Je ne peux pas m'empêcher de penser aux monstrueux critères exigés pour avoir ici un bout de trottoir. Qui leur loue ? Combien leur prend-on sur leurs passes ? Et les caisses de l'État dans tout ça ? Eh Dieu ! Au moment où je veux poser ces questions à Simon, le taximan monte le son d'un Nigérian qui fait feu au pays : *Dorobucci*. Nous n'y comprenons rien, mais la musique est tellement endiablée qu'elle donne envie de rouler ses fesses en cadence. Simon et moi dansons de la tête, en répétant le refrain : *Oh ah dorooo… Dorobucci oh ! Oh Dorobucci oh !* Beaucoup racontent sur les réseaux sociaux que cette chanson porte un message subliminal et même satanique. Le pasteur de maman a interdit à ses fidèles d'écouter de tels prêches venus directement de l'enfer. En attendant, n'en déplaise au pasteur Njoh Solo, le chauffeur, Simon et moi continuons à nous *dorobucciser* à cœur joie.

Près de trente minutes plus tard, le chauffeur se gare dans une rue agitée. « Les gars, qu'il nous dit en souriant, nous voilà sur la route de Melen, la fameuse ! » Puis il continue, toujours sur un air gouailleur : « Là devant, vous avez le carrefour Total. Et de l'autre côté, c'est le carrefour Mini Ferme. Votre bar Passe-Passe doit se trouver dans les parages. Vous n'aurez qu'à demander, quelqu'un vous orientera. » Simon paie la course et nous sortons. Le chauffeur, en démarrant : « Amusez-vous bien, mes petits ! La vie c'est un seul tour ! »

Le coin est si bruyant que je me demande comment les résidents dorment ici. Les bars, remplis surtout de très jeunes gens, font monter les tubes du moment à des décibels à la limite du supportable. Sur les terrasses, certains dansent en mimant très sérieusement la copulation. Je ne distingue pas bien les filles qui sont venues ici s'amuser des professionnelles. Les *panthères*, sur leurs hauts talons Lady Gaga et leur robe ultra mini-serrée, ressemblent presque toutes à des prostiputes.

Certaines nous racolent. Simon se laisse même mettre la main au pantalon, ce qui m'étonne un peu. Mais faut dire que les décolletés de quelques *pimentières* sont si profonds qu'elles feraient mieux d'exposer directement leurs petits

citrons ou leurs énormes pastèques. « Alors chéri, on y va ? », « Oh mon cricri d'amour, avec moi, c'est Darty : satisfait ou remboursé ! », « Eh mes petits, n'écoutez pas ces cotons-tiges ! Venez chez Mama Tempur, le doux matelas qu'il vous faut ! » Tout ce boucan, au milieu des groupes électrogènes qui font tourner les mille débits de boissons environnants.

Des vendeurs de *suya* tournent à plein régime. Les marchandes de poulets, porcs ou poissons braisés campent devant les bars pour le plus grand plaisir des soûlards. Des petits commerçants de toute sorte vendent à la sauvette de la kola, des bananes, du gin-gembre, du *bitter kola*, des racines de ginseng et d'autres écorces qui vous assurent un bon *plantain*, bien dur. Ils proposent aussi des cigarettes-bonbons-chewing-gum-capotes. Lorsque j'étais plus jeune, maman disait à Sita Bwanga que ces condoms-là qu'on vend sur la route sont périmés et surtout de trop petite taille. « On dirait que c'est fait par les Chinois. »

Dans un coin, un peu à l'écart, Simon et moi apercevons une belle plante aux longues jambes et au petit cul bien moulé dans une robe synthétique rose fuchsia. Simon la trouve pas mal roulée du tout, celle-là. Depuis quand s'intéresse-t-il aux putes ? « Allons la voir, qu'il me dit.

— Tu paies le *piment* ?

— Qui a dit que j'allais la *coller* ?

— Je demandais seulement.

— Quelque chose me dit qu'elle sait où se trouve le Passe-Passe.

— Oui, oui, c'est ça…

— Bah… si on demande à personne de nous renseigner, ça vaut pas la peine de moisir. Eh ? On ferait mieux de rentrer à Douala. »

Une fois à la hauteur de la fille, Simon lui lance un bonsoir amical. Elle se retourne et sourit. *I swear* ! Elle est vraiment belle ! Sa perruque blonde fait complètement naturel. Blond ébène : assez rare que ce genre de perruques aillent aux filles, mais là, comment dire : ç*a donne* ! On dirait Beyoncé, mais en plus foncé ! La blonde ébène est mince et grande ; un authentique top. Ses hauts talons rallongent même sa silhouette. Ses dents sont soignées, aussi blanches et alignées que les touches d'un piano. Simon la mange des yeux. À ses côtés, plus surpris qu'excité, je ressens une espèce de gêne. « Nous cherchons le bar Passe-Passe. Ça te dit quelque chose, ma chérie coco ? ose Simon.

— Vous êtes aussi footballeurs, c’est ça ? »

La voix grave de la jeunette ne laisse aucune ambiguïté. C’est un travelo. Douche froide, j’imagine, pour Simon. Il en perd d’ailleurs sa langue avant de détailler les traits de son interlocuteur. Pas du tout décontenancé, le travelo blond continue de nous sourire. « Allez mes chouchous d’amour ! qu’il nous dit d’une voix encore plus grave. On y va ? Je vais vous transporter au 69e ciel. Avec moi, c’est tout-en-un. Et tenez-vous bien, j’ai un master II en fellation. »

Simon est mal à l’aise. Moi, tout en contenant mon rire, je m’assure qu’autour de nous personne ne nous observe. Mais c’est le contraire : les concurrentes de notre travelo aux longues jambes attendent un refus pour se précipiter sur nous. Simon sourit de façon forcée. Un sourire un tantinet jaune. Mais le travelo est un pro. « Tu as de tels yeux, oh, mon loulou, que tu n’as qu’à choisir tes positions ! Dis-moi juste ta religion, et je m’occupe du reste.

— Pourquoi ma religion ? demande Simon.

— Bah nom d’une pipe, c’est pourtant clair ! Aux catholiques, le missionnaire. Aux musulmans, la levrette. Crois-en une longue expérience, bébé. »

Simon se tait, d’autant plus que le travelo blond ébène lui propose un abonnement mensuel à bon prix : « Seulement pour toi, chéri ! Eh ? Un abonnement spécial.

— On verra ça après, Simon finit par répondre, très embarrassé, mais quand même requinqué par la bouteille d’eau fraîche que je viens de lui donner. Pour l’heure, je cherche le Passe-Passe bar. Une fois que j’aurai fini ce que j’ai à faire là-bas, je reviendrai te voir…

— Oh mon chéri ! Suis pas conne, eh ? On se connaît à peine et tu me mens comme si on était mariés depuis dix ans. Ouh là là ! C’est très coquin, ça. J’adore ! »

Je ne peux m’empêcher de pouffer. C’est plus fort que moi de dire une connerie : « Oh Roger ! Grâce à toi, voilà que Simon, notre Simon, a trouvé l’âme sœur. Ah, t’es fort, Roger ! T’es vraiment fort ! »

Mais Simon n’est pas du genre à se laisser déstabiliser. Droit comme un lampadaire devant le blond, il lui demande les yeux dans les yeux : « Tu sais où se trouve le Passe-Passe ou pas ? »

Le travelo allume une cigarette : « Bon, d’accord… Vous n’êtes pas vraiment

marrants, vous ! Le Passe-Passe, il est de l'autre côté de la rue. Vous voyez ? Là où est parquée la grosse Merco noire : c'est la voiture d'Omar. Faut pas la rayer, hein, on est bien d'accord. Le patron, il aime pas ça. Je sais très bien que vous cherchez à le rencontrer, je l'ai tout de suite vu. Tous ceux qui veulent *boza* viennent voir Omar. Ça me gonfle à la fin ! Des beaux gars comme vous, vous laissez tomber une biche pour remplir de fric les poches d'un sale type. Vous verrez, votre Omar, c'est l'aîné de la laideur ! Même s'il me proposait des millions, je ne lui donnerai jamais mon trou, à ce gros porc-là.

— Omar de Benghazi ?

— Omar de mes deux, ouais ! Allez lui lécher le cul de ma part. Et puis revenez… je suis bien plus inoubliable que ce morpion. Oh mon chéri ! Tu sais, on dit qu'il vaut mieux passer du bon temps avec Marilyn Monroe que pousser le ballon en Mbeng. »

À ces mots, Simon empoigne le travelo. Une pulsion inexplicable. Et quand il le relâche, il lui montre une image de Roger sur son téléphone. « Tu le connais, non, coco ? Je suis sûr que tu le connais, lui.

— Ça changerait quoi ? lui dit le travelo d'un ton à la fois dégoûté et amusé. Tu veux pas me baiser, mais tu veux que je te donne des informations, pauvre d'gueulasse. »

Simon glisse un billet de deux mille francs dans le soutien-gorge du travelo. « Je m'en fous de ton fric, dit l'autre, sans rendre l'argent.

— Eh ? Tu veux quoi ?

— Ton plantain, couillon ! Je veux vos plantains à tous les deux. J'aime la double…

— Quoi ?

— Mmm ! T'inquiètes bébé, ça va très bien se passer. Je t'ai dit que j'ai un master II en fel…

— C'est bon. C'est bon. J'ai compris. »

Quelques putes ricanent non loin de là. Elles doivent se marrer de voir Simon négocier avec le travelo aux longues jambes. « Quatre mille francs, ça irait ? Cinq mille ? » Et il lui fourre de nouveau l'argent dans le soutien-gorge. « D'accord, d'accord. Je l'ai vu dans le coin y a quelques jours.

— Où exactement ? Y a combien de temps ?

— Ekié ! T'es flic ou quoi ?

— Balance ton info, qu'on en finisse, putain !

— O. K. alors, votre homme s'appelle Joker.

— Joker ?

— Oui. C'était le Joker d'Omar. Il a passé un peu plus d'une semaine ici. Deux semaines peut-être. C'était le bras droit d'Omar. Lorsqu'il faut transporter *ça* ou faire transporter ça par les filles, on a besoin d'un homme de confiance, un dur, quoi.

— Et ?

— Eh bien le type sur ta photo, c'était un bien gentil garçon. Et puis, voilà. En quelques jours, il est devenu Joker. »

Simon insiste. « Et Joker aidait à transporter quoi exactement ?

— T'es puceau, mon chéri ? C'est quoi ce genre de question-là ?

— Hein ?

— Tu veux que je te suce pour que tu comprennes mieux ?

— O. K. Bon. Ça va. Et Joker, il est où ?

— Ah je sais pas, moi ! Ça fait peut-être une semaine qu'il est *go*.

— Mais où ?

— Je sais pas, merde ! Tu dois vraiment être puceau, toi. Eh ? Ou à force de te frotter tout seul, tu as fini par perdre l'oreille, je viens de te dire qu'il est *go*. »

Simon enfonce un dernier billet entre ses faux seins en éponge. Le travelo ne minaude plus. « C'est étrange ce qui est arrivé à ton ami. Il voulait absolument jouer au Real Madrid, au FC Barcelone et tout le tralala à la con. Il n'est pas le seul à rêver comme un fou, y en a chaque semaine qui débarquent. Mais lui, Omar l'a pourri. N'est-ce pas que toi aussi tu veux *boza* ?

— Non. Je veux pas *go* en Mbeng.

— Tu veux devenir Joker ?

— Ça ne te regarde pas.

— Ah O. K. ! ça me regarde pas. Eh ? Je ferme ma bouche. Tu n'as qu'à foutre le camp d'ici. Va voir ton gros porc d'Omar. Fais comme Joker. Il était beau gosse et je lui avais même proposé de chanter gratuitement sur son micro… tu sais, chéri… je bave bien, moi… mais il a refusé. Il a préféré La Reine Blanche, cette sale petite cochonne albinos.

— Ah !

— Basta ! *Je mets un string sur ma bouche*. Demandez le reste à Omar. Moi, je ferais mieux de la fermer. Ne lui dites surtout pas que c'est la Gazelle de Melen qui vous envoie, j'ai pas envie de l'avoir sur le cul celui-là. O. K. ?

— La Gazelle de Melen ?

— Chuuut ! »

Et puis le travelo s'éloigne en disant encore à Simon : « Tu vas pas le regretter, je te promets. » Simon sourit. On dirait qu'une barrière entre eux est tombée. Il semble soudain si à l'aise avec ce travelo qu'il ne prête plus attention à moi. Il le rattrape, lui demande son numéro. « Moi c'est la Gazelle de Melen.

— Moi c'est Enrico, dit Simon. Et là-bas, mon frère Norbert. »

XIII

Une serveuse au teint noir ciré nous dirige vers lui : « Hey Omar ! Voici deux lascars qui veulent te parler. »

Il est assis à la terrasse. Avec deux autres mecs, ils boivent des Castel. Je suis surpris : Omar de Benghazi n'a rien du gros porc que nous a décrit la Gazelle de Melen. Il est plutôt bel homme, la bonne trentaine, athlétique. Des dreadlocks lui tombent sur les épaules. Il porte des jeans *destroy* et un T-shirt sans manches. Ce n'est pas l'image du puissant gourou que je m'étais faite : un pervers à moitié plongé dans une piscine de champagne et entouré de filles plantureuses et dénudées.

« Vous voulez boire quelque chose ?

— Une Castel, répond Simon après un instant d'hésitation.

— Et toi ?

— La même chose. »

On s'assied. Omar demande à la serveuse de nous apporter cinq bouteilles de Castel. Les deux autres mecs se lèvent. Ils doivent filer, ils ont un rendez-vous. Omar insiste. Ils réitèrent poliment leur refus. Ils étaient sans doute là pour chercher la voie du *boza*. Après nous, en viendront certainement d'autres.

« Ça va ? s'enquiert Omar, souriant. Il a dû capter notre surprise.

— Oui, oui, répond Simon. Il ajoute : moi c'est Enrico. Voici mon frérot Norbert.

— Je m'en fous de vos *nick* de guignols, *man*. Ici, c'est moi qui les donne, les noms. »

Nous baissons la tête et gardons le silence. Simon boit une gorgée de Castel bien fraîche. Je l'imite. Je sens peser le regard d'Omar sur nous. Si Simon se montre plutôt serein, moi, en dedans, je tremble. Pourtant, Omar n'a a priori rien de menaçant, si ce n'est ce regard, son silence. Et puis son surnom : Omar de Benghazi. Benghazi ! Eh Dieu ! Avec tout ce que j'ai entendu dire dans les

médias sur cette ville libyenne…

Omar attaque, posé et direct : « Vous avez combien pour *boza* ?

— Euh… euh…, hésite Simon. Il faut combien ? »

Omar de Benghazi éclate d'un rire méchant. J'ai envie de faire pipi. Je regarde Simon ingurgiter difficilement sa bière. Omar se reprend. Il a tout de suite compris que nous n'étions pas des candidats au *boza*. Nous n'avons pas « la tête des vrais-vrais *attaquants*, la tête de ceux qui sont prêts à tout pour *go* ». Et puis, La Reine Blanche lui a raconté notre manège.

« Ah La Reine Blanche ! s'exclame Simon.

— Mon ami, on fait pas le malin avec Omar. O. K. ?

— Désolé, grand frère, répond Simon, tête baissée.

— La Reine Blanche est la serveuse que vous avez vue tout à l'heure.

— Mais…, s'étonne Simon. Je croyais qu'elle était albinos.

— T'as ramassé où ces conneries-là ?

— Euh… C'est que…

— À peine arrivés dans mon secteur, vous courez déjà après les travelos ? Pas bon signe, ça. »

Silence.

J'aspire le fond de ma bouteille. Omar fait cul sec avec la sienne. Il doit faire un tour aux W.-C. « Vous savez, mes petits, la bière : on boit, on pisse ! » Il sourit puis s'éloigne dans la foule qui inonde la terrasse.

Simon transpire comme après un marathon. Nous nous regardons quelques secondes et une espèce de fou rire nous gagne. Le fou rire de la peur, du soulagement, du faux courage. Combien de temps va-t-il durer encore ?

Nous ne savons pas à quel genre de malfrat nous avons affaire. Il est impossible de dire si Omar de Benghazi est dangereux. Simon croit que c'est un gars normal. Je réponds que c'est quand même pas innocent d'encourager les gens à *boza*. « Est-ce qu'il a obligé quelqu'un ? insiste Simon. Les gars viennent parce qu'ils ont besoin de son aide, c'est tout.

— Son aide ?

— En tout cas, moi, je ne crois pas qu'il force qui que ce soit. »

Nous nous taisons. Faut pas qu'Omar nous surprenne en train de parlementer. Il ne va pas aimer ça. Il nous accuserait d'avoir profité de son absence-pipi pour

monter fissa un coup contre lui. D'ailleurs, qui sait, est-ce qu'il ne nous a pas mis un micro sous la table ? Il doit être le genre de type à vouloir tout contrôler. Je le fais remarquer à Simon, qui balaie de la main mon délire. Omar de Benghazi est trop puissant pour craindre deux petites mouches. Je n'ai qu'à me taire et le laisser faire, lui Simon. Il faut savoir bien se tenir quand on négocie avec une telle carrure. C'est sûrement un Kadhafi, un guide.

Ma crainte, c'est qu'Omar et sa bande nous kidnappent, comme l'ont fait les *Boko-harameurs* avec la femme du vice-premier ministre. Je fais part de mes inquiétudes à Simon : « *Better* on fuit *sauf que* maintenant qu'il est absent. » « Mon petit Johnny, il me dit. Jusqu'à preuve du contraire, nous sommes au Camer, pas dans une série américaine. Eh ? »

Je ne me sens pas à l'aise dans ce milieu, bien que la musique et la fête tonnent. *J'ai envie de… envie de faire !* Des femmes, fort peu vêtues, se font pincer les fesses, et en redemandent. Elles se font offrir des cocktails et regardent avec tous les mecs une jeunette qui, à brefs intervalles, monte sur une chaise pour tourner son derrière comme des hélices de ventilateur. Tout est trop suggestif. Un gars crie à une fille que ses fesses sont comme des bombes de kamikazes. D'autres, plus discrets, s'endorment devant un match de Champion's League. Une maman grosse comme un bâton de manioc vient nous proposer des brochettes de viande de porc : « Ah, mes fils ! C'est moi-même, Sita Fridolo, qui les ai faites. Si vous en prenez cinq, je vous en offre deux. Comme ça. Cadeau ! » Simon dit non de la tête et l'autre s'énerve : « Regardez-moi ceux-là, avec leur tête comme ça on dirait une télé écran plat ! On voit que vous ne connaissez pas les brochettes VIP de Sita Fridolo. Tant pis pour vous ! »

Nous reconnaissons Omar dans la foule. Il se dirige vers nous. Beaucoup de gens l'interpellent en courbant l'échine : « Oh le grand Omar ! » ou encore « Oh le grand Guide de Benghazi ! Que le Bon Dieu veille sur toi ! »

Il s'assied de nouveau face à nous. Ma peur monte d'un cran. Putain ! J'ai vraiment envie de faire pipi. Simon me tape dans les talons.

« Ici, je l'ai fait appeler Joker, commence Omar. Mais comment sait-il ce que nous sommes venus lui demander ? Votre frère est un vrai gars. Quand on dit mec-là, eh, c'est des gens comme lui qu'on parle. Pas des Daltons comme certains ! » Il allume une cigarette, la tient entre pouce et index et poursuit : «

Lorsque je l'ai vu, j'ai tout d'suite compris que c'était du fer. Un *nguigna*, un *mola*. Un gars avec qui on peut fonctionner nickel. Joker est un Général. Il s'est imposé rapidos comme Premier ministre dans mon gouvernement. Ouais, *man* ! Lui, c'est ce qu'on dit « avoir des couilles ». Les *mougous*, les peureux qui traînent avec les anus déchirés de trav', ça saute aux yeux. »

Simon et moi sommes scotchés. Mon pipi presse. Je transpire et serre les jambes. *I swear* ! je vais tout libérer sur moi comme un gamin.

Sans m'excuser, je me lève brusquement et file aux toilettes.

À mon retour, j'entends Omar dire : « Si ça n'avait dépendu que de moi, *man*, il aurait pu rester ici autant qu'il le souhaitait. Et avoir tout ce qu'il voulait. Je dis bien *tout* ! les vraies *feuilles*, les caisses de luxe, les *nga* avec de belles fesses, les piaules, tout et tout. Hey ! Attendez les mecs, regardez-moi bien, Premier ministre dans mon gouvernement ? C'est pas rien, les gars ! Je dis que *c'est pas rien* ! Mais bon… Il a fait son choix. Je crois que le foot, c'est sa *life*. Voilà ! C'est comme ça. Qu'est-ce que j'y peux, moi ?

— Il est fan de Roger Milla, je lance.

— Ouais c'est ça, espèce de négro, dit l'autre en m'écrasant du regard. En tout cas, j'espère qu'il va y arriver. Parce que le *boza* dont vous entendez parler, mes petits… faut être un dur pour y arriver.

— Il est déjà sorti du Cameroun ? Simon demande, cette fois-ci beaucoup plus calme.

— Peut-être. Je sais pas, *man*. C'est pas ça, mon travail. Mon *work* c'est de montrer le chemin et donner les bons contacts. Le reste, c'est pas mon caca. De toutes les façons, s'il bosse comme il a fait chez moi, je ne me fais aucun souci pour lui. Il va *sauf que* arriver en Mbeng. Je parie qu'on le verra un jour à la télé en train de pousser son ballon tranquillement.

— Mais il est où maintenant ?

— J'ai dit que j'sais pas. Tu es sourd, bougnoule ?

— On peut le contacter ? Un numéro de téléphone ?

— Tu t'prends pour qui, toi ? T'es *mbéré*, hein, t'es flic ? Si je dis que j'sais pas, c'est que *je ne sais pas*. Merde ! »

Je prie Dieu de coudre la bouche de Simon.

Heureusement la serveuse déboule, l'air paniquée. Elle souffle une information à l'oreille d'Omar. Ce dernier soupire. Un *container* de gars s'approche, aussi costaud qu'une armoire. Le garde du corps d'Omar, sans doute. Debout, il se penche vers Simon, lui crache de la fumée au visage et lui dit : « T'as de la chance, *man*. T'es pas mal. Encore un effort et t'peux être un vrai mec. » Simon le regarde droit dans les yeux. Je le savais courageux, mais là, je suis impressionné. « Ton frère doit être encore au pays. On ne passe pas les frontières comme ça. Eh ? *Boza*, c'est avoir de la patience. Petit à petit. Étape par étape. Mais comme Joker est fort, il file. C'est une étoile, le gars. Il est *go* il y a quelques jours. Il poursuit sa route vers le Nigéria. Ngaoundéré, Garoua, Maroua. Tu piges, *mongol* ? On attend, on calcule. Avec un peu de chance et du cash, on passe la frontière et on est chez les *Naija*. Ça peut être rapide, comme ça peut être lent. Même très lent. Faut être dur. Eh ? Allez, bonne chance, mes petits ! »

Omar se dirige vers la grosse Mercedes noire. Son garde du corps et chauffeur lui ouvre la porte arrière. Ils s'éloignent difficilement dans la masse de voitures qui circulent en accordéon.

Aussitôt la serveuse veut savoir si nous avons bien sur nous nos cartes d'identité. Surprise ! Simon reste calme et répond que oui. « C'est bien toi La Reine Blanche ? Tu sais donc où est Roger ? » « La dernière étape du *boza*, elle répond juste, c'est Mokolo. » Puis elle se dirige rapidement dans le bar. Les policiers sont là : « Contrôle d'identité pour tout le monde ! » Scène de panique. Plusieurs gars essayent de s'échapper. Trop tard, nous sommes cernés.

XIV

Lorsque je retrouve Simon, il tapote sur son smartphone. Sita Mpondo a essayé de nous joindre. Nous n'avons pas entendu sonner.

« Et maintenant, elle ne répond pas ?

— Non.

— Elle passe trois appels en absence et elle répond pas quand on l'appelle ? Bizarre, non ?…

— Ce n'est pas Sita Mpondo que je *call*, p'tit filou.

— Eh ? Tu *call* qui alors ?

— La grande blonde. La Gazelle. Veux savoir si elle m'a laissé un faux numéro.

— La Gazelle !? Tu veux dire le travelo ? Mais tu déconnes là, sérieux ! Tu penses moins à nos mères qu'à ce travelo. Tu perds la tête…

— Oh, oh ! On se calme, Johnny. On se calme. O. K. ? »

Nous montons dans un taxi tout pourri – il est aussi vieux que la présence allemande au Cameroun. Les ressorts des sièges nous piquent les fesses, ce qui nous fait aussitôt rire aux dépens du chauffeur : sa voiture doit être son seul bien. Et comme si nous n'étions pas là, il monte le volume de son autoradio, fréquence 102 FM : Radio Kongossa. *La voix des femmes* : une émission de libre parole dans laquelle interviennent les ménagères de tout le pays. La grande question ce soir est le mariage mixte. Les auditrices sont divisées. L'une d'elles, au fort accent anglophone, défend que les sentiments n'ont pas de couleur, pas de frontières : « *no bordas* », elle dit. Une autre s'offusque qu'on puisse donner son *piment* à un bonhomme qui n'aurait jamais entendu parler du royaume Bamoun ou encore du Leader Um Nyobè : « Mais où va le monde ? » Une troisième, la voix fatiguée, se dit prête à tout et tout pour marier sa fille à un Blanc. « Un *vrai* Blanc, je dis. Sauf si vous me trouvez un Camer riche… », elle ajoute en riant. L'animatrice essaye de recadrer le débat en argumentant que seul l'amour doit

passer avant tout. « L'amour ? s'étouffe une intervenante dont la voix suraiguë nous pète le tympan. Est-ce qu'on mange ça ? Madame, je vois que vous vivez bien là-bas dans votre monde de la radio. Eh ? Mais laissez-moi vous dire la vraie vérité : le Blanc, c'est l'argent. Qu'on ne se raconte pas des histoires. Eh ? Regardez-moi : je me bats comme un animal avec mon petit commerce qui me rapporte trois fois rien. La vie est dure, ici ! À la fin du mois, je compte les pièces pour le loyer, l'électricité et l'eau qu'on ne voit même pas, le *mangement* des enfants, le téléphone, le câble de la télé, Ekié ! » Elle pousse un long soupir. L'animatrice veut la couper, mais elle s'impose : « Non, madame ! Laissez-moi parler ! Est-ce que je vous ai dit que j'avais terminé ?… Je disais qu'avec toutes ces charges-là, eh ? Si ma fille de quinze ans me ramène un Blanc aussi chauve que son arrière-grand-père, je vais *sauf que* l'accepter ! » L'animatrice n'en croit pas ses oreilles. Bip. Bip. Biiip.

Cependant, ni moi ni Simon ne prêtons attention au reste de l'émission. Il fait beaucoup plus frais qu'à Douala. Simon cherche la manivelle lève-vitre, et se tourne vers le chauffeur qui se contente de hausser les épaules. Il passe d'une fréquence à l'autre. Rien que des stations chrétiennes. *Donnez vos vies à Dieu, Jésus revient bientôt*. Aussi de la musique traditionnelle : un mélange de mvet, de balafon et de tam-tam ; on se croirait chez les pygmées Baka. Puis le chauffeur s'arrête sur un flash info : un attentat terroriste vient de frapper un village de la région de Kolofata, dans l'extrême-nord du pays. Bilan : huit morts et une vingtaine de blessés, dont certains dans un état grave. Le dispensaire le plus proche est en surcapacité. Les infirmiers ne savent plus où donner de la tête. Il manque de l'eau, des poches de sang frais, tout.

Un monsieur témoigne dans un accent très maghida. Ils étaient assis, ses amis et lui, sur des nattes à boire du thé lorsqu'une détonation s'est fait entendre à quelques mètres. Pris de panique, ils se sont réfugiés dans la case de leur frère-hôte. Certains y sont d'ailleurs restés, prostrés, priant sourate après sourate. D'autres ont quand même fini par quitter ce trou pour aller secourir les blessés sur le lieu de l'explosion. Des flaques de sang, il dit. Cette expression me frappe. Peut-être parce que je n'ai jamais vécu un attentat de l'intérieur. Ces terres sableuses du Nord, je me les représente soudain rouge-argile comme celles du Sud, en pays Béti ou Bamiléké. Le témoin parle de morceaux de cervelles et d'intestins répandus dans la poussière. Il dit : « C'est la bouch'rrrie ici-là. »

Le chauffeur, que l'information laisse impassible – sans doute parce qu'il est trop habitué aux annonces d'attentats –, tourne de nouveau son *tuning*. Il doit espérer retrouver la fréquence de la station Radio Kongossa. En vain. Il ne capte qu'un blabla d'auditeurs et des sermons sans fin sur la gloire de Dieu. Nous apprendrons le lendemain sur les réseaux sociaux que Radio Kongossa s'est fait retirer son droit de diffusion pour avoir mentionné l'attentat. Plusieurs journalistes auraient même été incarcérés pour haute trahison.

Nous retrouvons Sita Mpondo à Olembé. Un masque d'inquiétude sur le visage. Nous lui racontons notre visite à Mini Ferme Melen et les nouvelles récentes, y compris l'attentat.

Sita Mpondo porte un filet à cheveux sur son afro tassée. D'un geste rapide, elle renoue son pagne bigarré et délavé autour de sa poitrine. Elle nous regarde tour à tour, Simon puis moi. Un long silence. Elle finit par dire : « Mes fils, dans ces conditions je pense que *better* vous rentrez à Douala. Ça nous fait mal que Roger soit parti, uhum, mais je ne veux pas vous perdre, vous aussi. C'est trop dangereux de continuer la recherche vers le nord. Vous galérez déjà à Yaoundé, à plus forte raison vous finirez là-bas chez les maghida où les bombes de Dieu vous envoient direct aux Enfers à tous les coins de rue. *I swear* ! Laissez l'affaire-là comme ça. Rentrez à Douala chez vos mères. Eh ? Elles prient sans fatigue. Et quand elles ne prient plus, vous savez ce qu'elles font ? Elles me téléphonent. Elles ont besoin d'être rassurées. Ma parole ! Qu'on me coupe les doigts des deux mains et même la langue s'il vous arrive quoi que ce soit par ma faute. Non oh ! Je ne veux pas, moi, les problèmes ! »

Simon et moi gardons la tête baissée.

Nous sommes de grands garçons, oui, mais pour elle, nous demeurons des nourrissons. Le respect ne se négocie pas. Surtout devant le ton grave de son discours. Mais à ma grande surprise, Simon ose répondre. « Tantie, je suis d'accord avec toi. Le Nord est peut-être dangereux. Mais est-ce que nous allons alors rester comme ça et attendre que le Bon Dieu nous ramène Roger ? Je crois qu'il faut continuer notre recherche. Nous avons eu de bonnes informations ce soir. Nous sommes sur une piste, tu comprends. *Better* on essaye jusqu'au bout. Et si on ne trouve rien d'ici une ou deux semaines, alors on rentre à Douala.

— Et si vous ne revenez pas ? Si…

— Tantie, les bombes savent quand tomber.

— Eh ?

— On va pas provoquer ces fous. Les bombes savent qui cibler. Nous, on cherche simplement notre frère.

— Ah Simon ! Dis-moi que tu blagues. Croire que les bombes ne tuent pas des innocents !…

— Si Jean veut rentrer, qu'il parte. Moi, je continue. Je vais appeler ma mère et lui dire que je prends le train de nuit pour Ngaoundéré. Une fois que je lui aurai expliqué ma démarche, elle comprendra. J'espère qu'elle me comprendra. »

Sita Mpondo reste bouche bée, presque confuse. Elle était persuadée que sa parole porterait. Vraiment les enfants d'aujourd'hui n'en font qu'à leur tête ! Elle n'ajoute pas un mot, se lève et pousse sa carcasse vers la chambre. Même pas un « bonne nuit ». Rien.

Simon me regarde : « Tu viens ? » Quelle question ! Refuser de le suivre reviendrait à faire aveu de lâcheté. Je ne serais donc que le petit Choupi-Choupinours de sa mère. Pas un digne fils des Moussima Bobé ! Et puis que dirait-on à Beedi, à Bonamoussadi et ailleurs ? L'ami de Roger l'aimait décidément plus que son frère de sang…

XV

Lorsqu'il raccroche de sa longue conversation avec sa mère, Simon s'assied au pied du lit pour me consoler.

Il a l'air navré, mais déterminé.

Sa mère, Sita Bwanga, vient de l'autoriser à prendre le prochain train de nuit pour Ngaoundéré. Il me donne une légère tape sur la nuque. Puis de l'index, il me caresse le menton. Je lève la tête tout en évitant son regard, si profond, si sombre malgré l'éclat de la lampe. Comme il m'a vu pleurer, il me dit juste : « Allez, mon Johnny ! Eh ? » Puis il s'allonge sur le lit, en tirant un pagne-couverture sur ses jambes minces et poilues. En quelques minutes, il dort.

Je l'entends ronfler.

À mon tour j'éteins la lumière et m'allonge. Les yeux fermés, j'essaie de trouver le sommeil. Impossible. Non que le ronflement de Simon me gêne. Non. Tout en lui, et jusqu'au ronflement, me rassure. Mais là, je pense à Roger. Je le revois le jour où je n'ai pas pu marquer contre les Marabouts du Désert.

Il était si dépité, ce soir-là, que de retour à la maison, il m'avait engueulé comme le diable : *mougou*, *gaou*, peureux, idiot, écumoire, passoire, femmelette. Il m'avait traité de tous les noms de singe. Il m'avait dit : « Même une toute petite gamine du championnat de claquettes aurait pu mettre ce *mboundja*. Ah, Jean, tu me fous la honte sur tout le corps ! La honte ! »

J'avais fondu en larmes. À la fois parce que Roger avait mis notre frère-ami Simon sur le banc de touche, et parce que j'avais mal à mon orteil. Bon Dieu, nous avions quand même perdu le match d'ouverture face à des adversaires beaucoup moins redoutables ! Avant le match tout le monde à Beedi disait : « Ah, laissez tomber l'affaire-là ! Les Aigles Indomptables contre les Marabouts du Désert, c'est plié d'avance comme un match entre le Cameroun et la Mauritanie. »

Mais je pleurais aussi parce que Roger était en colère. Il savait que je n'avais

pas son niveau en foot. Pas plus en foot que dans les autres sports où je méritais bien ma réputation de *verseur de manioc*, de grand manchot, quoi. Roger, lui, jouait aussi divinement au basket qu'au volley. S'il évitait le hand (sport de filles), il pratiquait plusieurs arts martiaux, en particulier le karaté. Il assurait que c'était pour me protéger, moi qui étais plutôt frêle comme garçon, je l'avoue. Faute de pouvoir être son homme de main ou son coéquipier, j'étais tout bonnement son frère. J'en étais plus frustré encore que lui. Et ça, j'ignore s'il le sentait.

Lorsque maman était rentrée de l'église et m'avait trouvé dans cet état misérable, elle avait explosé. À la vue de mon orteil abîmé, elle avait crié : « Qui t'a fait ça mon Choupinours ? Qui t'a blessé comme ça ?

— Personne.

— Comment ça, "personne » ? Ton orteil est arraché et tu dis que c'est le Saint-Esprit qui l'a fait ? Eh, Choupi ? »

Elle était elle-même en larmes et me secouait.

« Dis-moi, mon Choupi, qu'est-ce qui s'est passé ?

— C'est Roger, Mâ, c'est Roger. »

D'un bond, ma mère avait retiré la ceinture en cuir qu'elle portait et foncé sur mon frère. En la voyant débarquer comme une folle, il avait bien essayé d'expliquer le pourquoi de l'ongle arraché. Trop tard. Quand maman sort d'elle-même, rien ne peut arrêter sa fureur. Elle avait donc cogné Roger de toutes ses forces. Elle le faisait souvent, mais là, c'était la première fois que je la voyais boxer avec un tel déchaînement. « Tu veux tuer mon enfant ?! Hein ?! C'est ça ?! Tu veux tuer mon fils ?! Espèce de vampire ! Satan incarné ! Tu seras vaincu au nom de Jésus ! »

Et moi j'avais essayé, oui, oui, je vous jure, j'avais essayé de mettre un terme à la bastonnade en tirant sur le pantalon jeans de maman. « Non Mâ ! Non Mâ ! Il n'a rien fait, Mâ.

— Tu veux tuer mon fils ?! Espèce de bandit ! Satan ! Lucifer !

— Il n'a rien fait, Mâ ! »

Mais plus je l'avais suppliée à mains jointes et plus elle s'était acharnée sur Roger, mon Roger Milla.

Avant ce jour, lorsque maman commençait à frapper Roger, il avait toujours

imploré son pardon, promis de ne plus recommencer, essayé même d'échapper aux coups. Car elle avait pris pour habitude de le tabasser pour un oui ou pour un non. Un verre cassé, c'était une bastonnade. Un uniforme d'école taché lui valait au moins une dizaine de gifles. Un retour à la maison tardif, après vingt heures, encore et toujours une bonne bastonnade.

Or Roger aimait les matinées des jeunes – des sortes de boums – qui avaient lieu les mercredis après-midi au club Byblos, à Akwa-Centre. Après les cours et ses intenses activités sportives, il filait droit au Byblos avec ses copains. Une occasion aussi pour lui de conclure fissa avec une fille ; il avait de nombreuses admiratrices. Au début, il retournait à la maison, à Beedi, pas plus tard qu'à dix-neuf heures. Maman l'attendait déjà pour le fouetter. Il s'en était fait une raison. Plus elle se montrait violente, plus le lendemain il rentrait tard. Il avait fini par ne plus rentrer du tout.

Cette fois-ci, Roger s'était encore laissé rosser comme un voleur pris en flagrant délit par le voisinage. Sans cri, il s'était recroquevillé en fœtus. Et lorsque maman relâchait ses coups, il levait les yeux pour la défier du regard, comme un boxeur. C'était comme s'il avait voulu lui faire comprendre qu'elle pouvait taper autant qu'elle le souhaitait, il ne lui donnerait plus rien, même pas ses larmes. Maman était furax : « Et il me regarde dans les yeux ! Un vrai sans-respect, ce gosse ! Enfant du malheur ! Satan ! Tu oses me fixer quand je te parle ? Doux Jésus ! Sauve ta pauvre servante. Je vais dire un mot à ton père. Trop, c'est trop ! Soit il est le maître de cette maison et te redresse comme il faut, soit alors je vais m'en charger moi-même. »

Le calvaire ne s'était achevé qu'à l'arrivée de papa. Abasourdi par la scène de violence, il avait hurlé contre maman : « Ah Ngonda ! Ah Ngonda ! Qu'est-ce qu'il y a ?! Tu veux tuer Roger ?

— Aaah ! avait lancé maman en sueur. C'est donc ça… Je comprends tout maintenant.

— Mais comment est-ce que tu peux faire ça à ton propre fils, eh Ngonda ?

— Je dis que j'ai tout compris. C'est donc toi, Claude Moussima ! C'est toi qui montes cet enfant contre moi, qui lui fourres dans le crâne ces idées du diable, qu'il doit nous tuer, *mon* Choupi et moi. Ah oui, oui, j'ai tout compris. Le pasteur Njoh Solo avait raison. Mais ça va pas se passer comme ça dans cette

maison. Le Seigneur ne peut pas être bon et vous laisser faire ça ! Jamais ! »

Papa avait envoyé Roger sous la douche, puis au lit. Que pouvait-il faire de plus ? La parole du pasteur pesait bien plus que la sienne.

Maman n'avait d'ailleurs pas servi Roger à table ce soir-là, tout en prenant soin de me gaver de riz et de sauce d'arachide.

Ce souvenir, aujourd'hui, me brûle encore l'estomac. Je voudrais ne plus y penser. Je n'arrive pas à considérer maman comme un monstre. Pourquoi un tel accès de colère ? Elle était si fatiguée ce soir-là. Elle était… Je tire sur mes épaules un autre pagne-couverture. Dans son sommeil, Simon passe un bras autour de moi.

J'essuie mes larmes et m'endors.

XVI

Il doit être midi lorsque me réveillent les voix de Simon et Sita Mpondo. Ils parlent du voyage de nuit pour Ngaoundéré et sont contents d'avoir pu acheter des tickets à la dernière minute, sans réservation. « Des tickets pour wagon-lit, en plus ! » se réjouit Sita Mpondo. Ce trajet en train entre Yaoundé et Ngaoundéré est tellement sollicité qu'il faut s'y prendre au moins deux jours à l'avance pour s'assurer d'une place. Mais est-ce qu'impossible est camerounais ? Il suffit d'ajouter un petit pourboire, et voilà : vous êtes servis.

Sita Mpondo donne d'ultimes conseils de prudence à Simon, qui la prie de ne pas insister : bien sûr, il ne laissera pas son porte-monnaie dépasser de son pantalon, ni son sac à dos ouvert.

Je regarde autour de moi. La chambre ressemble à la mienne, à Bonamoussadi. Sauf qu'il n'y a pas d'affiches de Roger Milla, encore moins de notre équipe nationale. La même pièce, oui, mais sans l'odeur humide des maillots et des godasses de Roger. Sans lit à étages non plus : Sita Mpondo n'a pas eu d'enfants. Maman dit que ça viendra un-jour-un-jour. À quatre-vingt-dix ans, la Sara de la Bible a encore pu accoucher d'Isaac. Alors, pourquoi paniquer ? Dieu n'en fait qu'à sa tête. S'Il n'a pas donné d'enfants à Sita Mpondo, Lui seul en connaît la raison et on ne va pas l'emmerder pour ça.

Cela fait deux petits jours à peine que nous sommes partis de Douala, cependant ma table de bureau me manque. C'est assis là que tous les soirs je récitais le Psaume 23 avant de me coucher. *L'Éternel est mon berger, je ne manquerai de rien*. Il y a peu, à cet endroit, je me demandais si j'allais réussir mes premiers examens universitaires, si les conseils de Simon me seraient utiles pour les passer, comme lui, haut la main. « Par la grâce de Dieu », disait toujours maman.

Elle me manque aussi. Au téléphone, sa voix est faible, même après qu'elle

m’a reconnu. Sans doute a-t-elle beaucoup pleuré. En guise de nouvelles, je ne lui apprends rien, juste deux mots. Elle est contente de m’entendre. Je raccroche sur la Gazelle de Melen. « C’est à cause de ce genre de monstres, elle dit, que le Bon Dieu a détruit Sodome et Gomorrhe. » Maman est persuadée que Dieu a voulu éprouver notre foi en mettant sur notre route une Gazelle à la queue pointue.

À part ça, la vie de maman n’a pas tellement changé. Je la connais par cœur. Elle passe des heures dans une nouvelle église pentecôtiste ; elle a quitté celle du Vrai Évangile depuis la mort de papa. Eh Dieu ! Combien de fois m’y a-t-elle emmené : il fallait absolument me sauver du filet du Mal qu’elle voyait en Roger. Le mardi, elle m’obligeait à suivre les séances d’étude biblique. Le pasteur Njoh Solo nous enseignait à faire des miracles en transformant par exemple les eaux de nos soucis en rire. Et puis les vendredis soir, je ne pouvais pas regarder ma telenovela préférée : *Le Triomphe de l’amour*. Je devais assister aux réunions de sœurs en Christ. Elles s’asseyaient toutes en cercle, comme dans les clubs d’alcooliques anonymes des séries américaines. Je me souviens qu’une fois, une des sœurs s’était plainte d’être à la fois cocufiée et battue par un mari qui voulait la mettre à la porte. La femme du pasteur lui avait dit avec aplomb, avant d’inviter le groupe à prier dans une sorte d’idiome spécifique à ceux qui ont reçu le Saint-Esprit :

« Toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment l’Éternel. »

Maman n’a jamais émis que deux souhaits dans ses prières. Et si Dieu avait vite exaucé le premier : papa avait acheté une maison, Il se refusait à réaliser le second : Roger ne changeait pas. Le pasteur Njoh Solo pensait que le diable s’était installé dans le cœur de mon frère. Il devait donc en être délivré.

Un vendredi, pendant ladite réunion, maman avait éclaté en sanglots en confiant aux sœurs ses déboires avec Roger. Il venait de se faire renvoyer du collège la « Conquête du Savoir » après avoir engrossé une de ses camarades de classe, Sylvie Mbarga. La mère de cette dernière avait aussitôt débarqué chez nous. Je la revois qui tient d’une main ferme sa fille, de l’autre un balluchon qui devait contenir des effets. Maman était en train de se trémousser au rythme d’anciens makossa : ceux de sa jeunesse. Elle jugeait que ces makossa-là

auraient fait déhancher jusqu'au Saint-Père. Cela tombait rudement mal. La mère de Sylvie Mbarga n'était pas d'humeur à remuer du popotin avec maman. « Hey, vous madame ! C'est à vous que je parle ! Au lieu d'éduquer votre fils, vous dansez, c'est bien ça ? »

« Oui, je danse. Et toi, c'est qui ?

— Moi, je suis la mère de cette fille-ci que ton fils a engrossée.

— Et qui t'as dit que c'est mon fils qui lui a ballonné son ventre-là comme ça ? Une fille bien éduquée n'ouvre pas ses cuisses : tu lui as au moins appris ça ?

— Telle mère, tel fils, l'autre avait répondu, furibonde. Femme indigne ! Pisseuse, va ! »

Devant ses sœurs en Christ, maman s'était bien gardée de raconter qu'elle avait bondi sur la mère de Sylvie Mbarga, l'avait frappée, lui avait déchiré la robe. Et bien sûr, pas un mot non plus sur la bastonnade qu'elle avait tout de suite infligé à Roger.

L'avortement de Sylvie Mbarga, quelques semaines plus tard, l'avait un peu soulagée.

Bref. Maman prie matin-midi-soir. Sans relâche. Comme une vraie sentinelle, la Bible en guise d'épée, elle combat le mauvais esprit là où elle le sent. Ayant eu la preuve que Dieu avait exaucé son premier vœu, elle s'accrochait rudement au second. Elle s'y accrochait tellement qu'elle avait fini par y dépenser une fortune. « Donnez pour recevoir » : le pasteur Njoh Solo parlait ainsi. Et maman avait donné. Oh qu'elle en avait donné, des liasses de billets pour la quête et pour la dîme ! Son problème avec Roger l'obsédait tant qu'il fallait toujours qu'elle glisse un petit quelque chose dans la main de Dieu pour qu'Il le mît au top de Ses priorités. À force de donner, maman avait été promue diaconesse. Le pasteur disait en avoir reçu l'ordre de Dieu : « Mon serviteur Njoh Solo, prends ma fille Ngonda Moussima Bobé comme diaconesse dans mon temple. »

Papa, ayant découvert que maman versait autant de cash à l'église, s'était mis en colère et lui avait ordonné de ne plus rien dépenser dans « ces sectes-là ». Et maman de lui répondre que les dons n'allaient pas dans les poches du pasteur, comme il le croyait, mais directement au ciel. Papa en avait ri à gorge déployée. Un rire aigre. « Mon épouse Ngonda ! Oh ma pauvre femme ! Le ciel… Mais où donc es-tu allée chercher une bêtise pareille ? Ton pasteur prend simplement

l’argent que toi et les autres cons vous lui donnez, il le lance au ciel dans l’intention peut-être que Dieu se serve, allez hop ! mais il récupère tout ce qui retombe. Voilà comment ça fonctionne, pauvre idiote ! »

Maintenant que papa est mort, je pense qu’elle n’a plus assez d’argent pour payer dîme et offrande : ça doit lui fendre le cœur.

Au téléphone, tout à l’heure, j’ai promis à maman d’être sage. Je l’ai assurée de réciter le Psaume 23 au moins cinq fois par jour. Elle a dit « Amen » puis a raccroché.

Roger est à Maroua, d’après Simon. Il vient de me le dire. « Tu as pu l’avoir ? Qui t’a dit qu’il était là-bas ? » Son indic, apparemment, est la Gazelle de Melen. Eh Dieu ! Encore ce travelo ! Il a pu lui téléphoner ce matin. Et comme il sait que je n’ai aucune confiance en cette folle à la mords-moi-le-nœud, il ajoute : « J’ai aussi causé avec la Reine Blanche, sur Facebook. Elle m’a débloqué. » Roger serait donc à Maroua chez El Hadj Bassirou, pour quelques jours encore. El Hadj Bassirou est le fils spirituel d’Omar de Benghazi. C’est le dernier Camer qu’on voit avant de passer au Nigéria.

XVII

Sita Mpondo nous conduit à la gare ferroviaire de Yaoundé, en plein dans le quartier populaire d'Elig Essono. Une foule compacte, au niveau de la barrière de sécurité, nous surprend lorsque nous arrivons à bord de la petite Toyota Starlet rouge. « Qu'est-ce qui se passe là ? » s'exclame notre tantie, agacée. « J'espère qu'ils n'ont pas eu la bonne idée de faire une campagne d'évangélisation ici. » Elle grogne quelques reproches contre les pouvoirs publics qui laissent pousser les églises pentecôtistes comme de la mauvaise herbe. Elle se parque difficilement dans un buisson contre un des nombreux tourne-dos de la gare. Le gérant lui crie : « Oh là, madame ! Mais madame ! Vous voulez qu'on rentre dans votre voiture pour arriver dans mon resto. Eh ?

— Mon frère, répond Sita Mpondo en penchant la tête comme pour exprimer une supplique enfantine, je vais seulement accompagner mes fils ici-là à la gare et je reviens vite-vite retirer ma voiture. »

Le type du restaurant laisse faire, tout en menaçant d'envoyer le véhicule de notre tantie à la fourrière si jamais elle ne le déplace pas avant une heure. Sita Mpondo grommelle : « Est-ce que lui-là qui parle il a une autorisation de vendre ? Est-ce qu'il a une patente ? Faut pas qu'il embête les bons et nobles citoyens comme nous autres. »

Pas plus Sita Mpondo que nous ne comprenons le pourquoi de ce rassemblement devant la gare. Sita Mpondo est souvent venue dans le coin, mais jamais elle n'a vu un tel attroupement. Devant nous, une dame aux fesses aussi lourdes que ses énormes valises nous explique que les militaires ont imposé des fouilles systématiques aux voyageurs sur tout le territoire. C'est ainsi depuis tôt ce matin.

« Eh ? s'étonne Sita Mpondo. Pourquoi ça ? N'y a-t-il pas mieux à faire dans ce pays ?

— C'est à cause de Boko Haram, ma sœur. » La dame chuchote, comme si le

poids de ses fesses avait soudain écrasé sa voix. « On dit que Boko Haram est partout. Que même les petites-petites filles avec le drap sur la tête peuvent venir ici nous *boko-haramiser*. »

Heureusement, nous sommes partis tôt. Simon y tenait pour notre premier voyage en train. Il craignait de rater l'heure.

Après consultation de son smartphone, Simon confirme : en réaction aux attaques des fous d'Allah, le gouvernement de notre Papa-président a décidé non seulement d'interdire le voile intégral, mais aussi de procéder à des fouilles générales et systématiques dans une bonne partie de l'espace public : les ministères, les aéroports, les écoles, les campus universitaires, les hôpitaux, les bars, les marchés, les mosquées, les églises, les gares routières ou ferroviaires et tous autres lieux susceptibles d'accueillir une foule. Une loi antiterrorisme devrait être votée bientôt au Parlement, sur la requête de notre Papa-Président. « Ah ! s'écrie Sita Mpondo en prenant un air de gouaille. Même éternuer va devenir un acte terroriste ! »

Une dizaine de militaires, à quelques pas, essayent de mettre de l'ordre dans cet immense tas humain. Une file indienne s'organise, mais elle reste inexorablement camerounaise. Ladite dame aux fesses lourdes est drôlement chahutée. Elle est toute contente que Simon lui donne enfin une petite place dans la file, où tout le monde la bouscule. « Que Dieu te bénisse, mon fils. »

De l'autre côté de la barrière, une autre dizaine de contrôleurs s'affairent à la fouille. Nous découvrons, avec un rire un brin surpris un brin agacé, d'étranges appareils : les détecteurs de métaux. « C'est quoi encore ces jouets chinois-là ? » demande un monsieur à bout de patience. Un éclat de rire dans la foule. « On va tout voir dans ce pays », commente Sita Mpondo.

La fouille semble plus compliquée pour les femmes. Les contrôleurs leur disent : « Hey toi, avec ton grand *kaba ngondo*-là, tu es sûre que tu ne caches pas une bombe là-dedans ? » Ou bien : « Ma sœur, est-ce que ce sont vraiment tes seins comme ça-là ? Parce que le genre-ci, on dirait que ça va seulement exploser d'un moment à l'autre. »

Malgré la torpeur, la fatigue et l'attente, l'ambiance est bon enfant. On se tord de rire lorsqu'une voyageuse demande que les détecteurs de métaux nous renseignent sur les trésors que doit cacher l'énorme coiffure de l'épouse de notre

Papa-président. Un enfant pleurniche. Sa mère menace de l'enfermer dans une valise. Une jeune femme, au téléphone, mène une bataille d'invectives : « Oui, c'est ça ! Si c'était pour ta pouffiasse-là, tu te serais vite déplacé. Mais comme c'est moi, Monsieur n'a pas le temps ! »

Les voyageurs qui ont eu la mauvaise idée de porter une gandoura se voient fouillés avec beaucoup plus d'attention. « Lève bien tes mains, toi ! le contrôleur commande à un type qui doit être du Nord. C'est vous qui apportez les bombes dans notre pays. Eh ?

— Pardon Chef ! Pardon ! N'est-ce pas que c'est notre pays à nous tous ?

— Tu la fermes, mouton ! Et puis, c'est quoi ce gros truc comme ça là-bas en bas ?

— Quoi, Chef ?

— Là-bas en bas, je dis.

— Mais c'est mon… c'est mon… Chef…

— Quoi ?! C'est ton *plantain* comme ça ? Pooo-popo ! Passe de ce côté qu'on vérifie. Depuis quand le truc-là est long comme ça ? »

Encore un énorme voile de rire sur la foule. Les filles ricanent tout en se mettant sur la pointe des pieds pour mieux voir le type au sexe stupéfiant.

Nous franchissons finalement la barrière de contrôle. Après avoir présenté nos titres de transport et nos pièces d'identité, nos sacs à dos sont éventrés. Les détecteurs de métaux fonctionnent-ils ? Bien que Sita Mpondo n'ait pas de titre de transport, elle *salue bien* le contrôleur. Il lui sourit de toutes ses dents jaunes et lui fait aussitôt signe de circuler. Notre tantie n'ouvre pas même son sac.

Il est bientôt vingt et une heures. Près de trois quarts d'heure de retard. Encore de longues accolades et nous voilà partis.

Par la fenêtre de notre voiture-lit, Simon et moi répondons comme nous pouvons aux grands moulinets d'au revoir que nous adresse, du quai, Sita Mpondo, de plus en plus en petite à mesure que le train s'éloigne. Pourvu qu'elle ne se fâche pas avec le serveur du tourne-dos…

De nouveau, nous sommes seuls au monde. Le temps joue contre nous. « Nous devons être à Maroua dans les vingt-quatre heures », dit Simon avec un calme qui masque mal son inquiétude.

Si la Gazelle de Melen et la Reine Blanche ont dit vrai, il ne faudra pas

perdre une minute à Ngaoundéré, prendre tout de suite un bus pour Garoua. Trois ou quatre heures pour ce trajet. Puis de Garoua à Maroua, encore trois ou quatre autres heures et le tour est joué. Dans l’idéal, nous devons être à la porte d’El Hadj Bassirou le lendemain soir.

XVIII

Pour éviter des mauvaises rencontres, Sita Mpondo nous a conseillé de ne pas quitter notre wagon, « Je dis même pas votre cabine. O. K. ? » Une hôtesse frappe à notre porte pour la commande de nos dîners. « Nous avons tout ce qu'il faut », répond Simon. La jeune femme s'attarde sur son torse nu, lui fait un sourire entendu et s'en va.

Simon mange des bâtons de manioc avec du poulet frit ; Sita Mpondo en a acheté la veille chez sa restauratrice préférée. Allongé dans le lit inférieur, j'observe Simon. Tout en lui me fascine : son torse, ses abdos, son visage, ses yeux, ses lèvres… sa barbe si bien rasée. De mon côté, toujours pas un poil.

Douala me manque ! J'ai l'impression d'avoir quitté le pays. Heureusement que je suis en compagnie de Simon : dans le cas contraire, je mourrais d'angoisse et de chagrin. Je n'ose pas le lui avouer ; il se moquerait de moi. « Et ceux qui cherchent à *boza*, alors ? », me dirait-il certainement sur un ton espiègle.

Roger me manque. Ma mère. Mon père. Mais pas seulement eux. Pâ Bomono, notre chef de quartier à Bonamoussadi, jamais loin d'un verre de vin de palme. Et la tenancière du très fréquenté bar Empereur Bokassa. Ah cette femme !… Je la revois en train de chasser ses derniers clients soûls et braillards. Il se pourrait qu'elle n'ait jamais trouvé de soutien-gorge assez grand pour contenir tout ce qu'elle a de seins. Sa poitrine est l'attraction principale des hommes de Bonamoussadi. On l'a surnommée Miss Lolo. Quand Miss Lolo passe, toutes les femmes mariées – même la vieille Mâ Bomono – retiennent leurs époux. Je n'ai jamais compris pourquoi Miss Lolo a choisi le nom « Bokassa » pour son bar. Un joueur des Nyanga Boys m'avait dit qu'elle avait été la maîtresse d'un proche de l'empereur centrafricain. Il m'avait dit que l'argent de ce diamantaire lui avait permis d'ouvrir son commerce.

Simon me demande si j'ai faim. Le regarder m'a nourri. Je souhaite plutôt écouter des anciens makossa, surtout le *Konkaï makossa* de Charlotte Mbango, celui que maman écoute lorsqu'elle veut verser un peu de joie dans son cœur. Dommage, Simon n'a que des tubes de RnB dans son téléphone. Je n'aime pas, moi, ces trucs américains. Et puis, le pasteur Njoh Solo nous a interdit ce genre de musique. Il nous avait même révélé que lorsqu'on passait ces musiques à l'envers, on entendait la voix de Lucifer lui-même. « Soyez vigilants, mes chers frères et sœurs en Christ, il avait conclu. Gardez vos oreilles loin des choses des mécréants. »

Nous avons emporté des livres avec nous : *Ville Cruelle* d'Eza Boto et *Le fils d'Agatha Moudio* de Francis Bebey. Simon me recommande le premier. Il veut relire Francis Bebey, un classique de nos années d'études. Je lui en ai maintes fois lu des extraits, en dictée.

S'il aime particulièrement ce roman, *Le Fils d'Agatha Moudio*, c'est parce qu'il lui rappelle l'histoire de sa mère.

Sita Bwanga vient d'une famille pauvre. Elle est née et a grandi à Ngodi-Akwa dans un taudis que ses parents avaient construit trop vite. On avait placé quelques morceaux de parpaings sur la toiture rouillée pour qu'elle résiste aux vents des saisons d'hivernage. Chez les Bwanga, on ne mangeait qu'une seule fois par jour. C'était le sort de la grande majorité des habitants du coin. Le reste du temps, il y avait des fruits, beaucoup de fruits : des mangues, des cannes à sucre, des goyaves, des bananes et bien plus encore. La jeune Bwanga n'était pas allée loin dans ses études. Devenue femme, elle avait vite été objet de convoitise pour de nombreux hommes. Plusieurs étaient venus *parler* à ses parents. Ils avaient dit leur intention de *cogner à la porte* pour verser une dot.

Les parents Bwanga avaient promis leur fille à Kamga, un riche homme d'affaires originaire de l'ouest du pays. Personne n'ignorait qu'il avait déjà deux épouses. Du moment qu'elles vivaient loin de Douala – à Yaoundé pour la première et à Limbé pour l'autre – tout était possible. Et même la petite Bwanga était d'accord.

Très vite, Kamga avait sorti la famille du besoin. Les choses s'étaient

précipitées. On parlait de plus en plus de *cogner à la porte* et de préparer le mariage civil. D'autant plus que la jeune Bwanga était tombée enceinte. C'était très beau. Kamga avait couvert sa future épouse de mille cadeaux et honneurs. Il n'avait plus d'yeux que pour elle. Tant pis pour les seins-babouches des rivales de Yaoundé et de Limbé ! Ces femmes-là n'étaient plus que des citrons pressés.

Jusqu'à l'accouchement, Sita Bwanga avait fait la fierté de sa famille. Mais sa fille, eh Dieu !, elle est née avec une peau gravement trop claire. Bon, O. K., admettons que Sita Bwanga avait une peau couleur banane (ce que Kamga affectionnait le plus chez elle), mais là quand même, ça ne *donnait* pas.

Le parlement des commères de Ngodi-Akwa avait siégé de toute urgence à la fontaine publique du quartier. Elles en étaient persuadées, la jeune Bwanga avait *fait Agatha Moudio* : elle avait trompé son mari au point d'enfanter avec un autre, d'une autre race. « La honte au pluriel ! » elles avaient tranché avant de se taper dans les mains de rire. Tis ! Tos !

Un mois après la naissance de Kotto – l'aînée de Simon – on y avait vu plus clair : Kamga portait d'énormes cornes. Mais est-ce que la mère Bwanga allait laisser un gendre aussi fortuné que Kamga lui passer sous le nez ? Elle avait décidé de prendre les choses en main. Et comment ! Elle avait argumenté qu'il y avait du sang blanc dans sa lignée. « Depuis des sièèècles ! » avait-elle crié avec conviction sur tous les toits de Ngodi-Akwa. Oui, ce sang blanc avait été laissé dans le ventre d'une de ses aïeules par les tout premiers colons allemands… Non, par les Portugais, qui avaient jugé bon d'appeler le fleuve Wouri, *Rio dos Camarões*, Rivière des Crevettes. Une élue du parlement des commères avait dit en séance plénière : « Eh ? Si Mâ Bwanga est blanche, alors mon cul l'est aussi ! »

Au bout d'une année, l'évidence était là : Kotto n'était pas du liquide de Kamga. Et *sable dans la sauce*, je vous le jure sur la tête du pasteur Njoh Solo, elle n'était même pas l'enfant d'un Blanc – comme dans *Le fils d'Agatha Moudio* de Francis Bebey. Non. La petite Kotto était le fruit d'une semence asiatique ! *Badluck* ! Que n'avait-on pas dit de ses petits yeux bridés, de ses cheveux trop lisses et de sa peau couleur cuivre !

Kamga s'en était allé, furieux. Il avait menacé de se faire rembourser les cadeaux qu'il avait déjà offerts à sa promise. Il avait traité les parents Bwanga de *feymen*, d'escrocs, d'arnaqueurs, de voleurs, de sorciers, de… Oh qu'il lui avait

manqué des mots assez durs pour les qualifier !

C’est Simon lui-même, après une dictée, qui m’avait raconté cette histoire. Du coup, j’avais compris pourquoi sa sœur – que je n’avais que très peu connue à Beedi quand nous étions gamins – ne lui ressemblait pas du tout. Le père de Simon ? C’est une tout autre histoire, j’imagine. Tout ce que je sais de lui, c’est qu’il aurait été le grand amour de Sita Bwanga. Il est parti très tôt, tué par une impitoyable fièvre typhoïde.

Kotto vit maintenant à Paris, où elle pose comme mannequin pour les grandes tailles…

Quand Simon me dit que sa sœur aimerait qu’il aille continuer ses études à Paris, j’écarquille les yeux de panique. Il ajoute qu’il n’est pas comme Roger, lui, il se sent bien au pays.

XIX

Lorsque je me réveille, le train est à l'arrêt.

J'ouvre la fenêtre de notre cabine et c'est le noir le plus profond. Je ne sais pas où nous nous trouvons, pourquoi nous sommes là. Je jette un coup d'œil sur le lit d'en haut : Simon est absent. Pas de panique. O. K. ? On respire. Il doit être aux toilettes. Je l'attends plusieurs minutes. Peut-être un quart d'heure. Comme il ne revient pas après vingt minutes, je commence à m'inquiéter. Je me demande si son absence et le fait que le train est arrêté sont liés.

Dans le couloir, deux voix masculines se désolent qu'aucune information n'ait été communiquée depuis plus d'une heure. Elles disent aussi que des commandos anti-Boko Haram, en route pour le front à la frontière avec le Nigéria, sont descendus du train en vue d'assurer notre sécurité.

Là, je panique pour de bon.

Bordel ! Où est passé Simon ?

Lorsque j'arrive dans le wagon-restaurant, c'est la débandade. On dirait que tous les voyageurs s'y sont donné rendez-vous. Sur leur visage : l'effroi, la peur, mais aussi de la lassitude. Certains parlent de panne. Ils fustigent le matériel roulant, aussi vieux apparemment que la présence de Charles de Gaulle au Cameroun. D'autres font allusion à un simple arrêt d'approvisionnement. « Du n'importe quoi ! répond un monsieur à la tête carrée. Comment peut-on se ravitailler en pleine nuit, en pleine forêt, et sans l'ombre d'un petit village comme ça dans le coin ? »

Une information revient systématiquement dans la bouche des voyageurs : une attaque *boko-haramique* aurait eu lieu ! Ces fous de Dieu opèrent souvent en coupant les routes, piègent les voyageurs d'un train, les assaillent, les

dépossèdent de leurs biens, et surtout leur font réciter par cœur des passages du Coran. Et là, eh Allah !, la moindre erreur vous vaut une main coupée. Mais il n'est jamais trop tard, puisqu'on demande à une dame maghida enrubannée dans ses pagnes bigarrés de nous enseigner séance tenante un ou deux versets du Coran, les plus connus. *Tout ce qui est dans les cieux et la terre glorifie Dieu. Et c'est Lui le Puissant, le Sage*. Nous ânonnons ce verset. J'y ajoute même : *Car c'est à Toi qu'appartiennent : le règne la puissance et la gloire*… L'un de nous s'écrie : « Et si nous citons tous le même verset coranique, n'est-ce pas que les *boko-harameurs* vont se dire que nous les prenons pour des imbéciles ?

— C'est bien ce que j'étais en train de me dire, appuie un vieux barbu.

— En tout cas, moi je ne vais pas me mettre à apprendre le Coran à deux heures du matin. *Better* je meurs pour Yésu. Au moins comme ça, je pars, moi, au paradis. Sans escale !

— Idiot ! Parce que tu crois vraiment à ces conneries de paradis-là ?

— Oui, oui, le paradis existe, ajoute un homme visiblement soûl, sa bouteille de Castel en main. Le paradis, c'est le pa-palais de notre Papa-président à Étoudi. »

Le fou rire gagne toute la voiture-restaurant.

Mais d'un coup on entend des tirs. Et tout le monde se couche. Silence. Effroi. Doux Jésus ! Où est passé Simon ? Je tourne la tête à gauche, à droite. Dans mon cœur, je récite : *L'Éternel est mon berger, je ne manquerai de rien*. Et puis j'essaie de me rappeler le verset coranique. Je l'ai déjà oublié. Merdouille !

Discrètement, je tire mon téléphone de ma poche pour envoyer un message d'alerte. À qui ? Pas à ma mère, non, non, non. Elle mourrait de savoir son petit Choupi dans une telle situation. Et Sita Bwanga, elle demanderait après son fils. Peut-être, Sita Mpondo… Non. Elle aussi paniquerait. Elle crierait qu'elle nous avait bien prévenus du danger. C'est à Simon que j'ai envie de téléphoner. Eh Dieu, où est-il, mon Simon ?

Nous entendons un bruit de bottes, une branche sèche qui craque. On dirait qu'on poursuit quelqu'un. Mais sont-ce les *boko-harameurs* qui pourchassent nos militaires, ou nos militaires qui les pourchassent ? Que Jésus revienne donc, bon sang ! Le pasteur Njoh Solo et sa femme disent que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment l'Éternel. Alors, si c'est mon jour, eh bien, je suis prêt !… Mais non ! Je ne veux pas mourir !

La voix du soûlard de tout à l'heure nous interpelle. Le con, il glousse : « Cal-calmos ! Calmos ! Un hélicoptère présidentiel va venir nous chercher. » Certains d'entre nous répriment un fou rire. Moi, je garde la mâchoire serrée.

Enfin quelqu'un annonce d'un haut-parleur : « Mesdames et messieurs, notre train repart dans quelques minutes. Nous vous prions de nous bien vouloir nous excuser pour le petit désagrément. » Un grand Aaah ! de mécontentement s'élève dans le wagon. Une femme s'emporte : « Le cul de vos mères ! Entendu ? Le gros cul de vos mères au carré ! La peur mange mon ventre et tout ce que vous trouvez à dire c'est « nanani nanana, notre train repart dans quelques minutes » ? Bande de voyous ! Assassins ! Terroristes ! *Boko-harameurs* ! » Elle n'est pas la seule. Les insultes pleuvent. D'autres s'accrochent déjà à leur téléphone : ils doivent poster l'info sur Facebook ou essayer de contacter leurs proches.

Simon ne répond toujours pas à mes appels.

On acclame les militaires lorsqu'ils remontent à bord. Ils suent abondamment et respirent comme des marathoniens en fin de course. Impossible de savoir ce qu'ils ont fait dehors. Mais ce qui me frappe chez eux, c'est leur jeunesse et leur extrême beauté. Peut-être avons-nous le même âge.

Les femmes poussent des hourras et des youyous. Elles étalent leurs pagnes et foulards au sol pour que les militaires marchent dessus comme Jésus le dimanche des Rameaux. Les soldats nous sourient, les doigts levés en forme de V. Mais que s'est-il passé réellement dehors ? Sous le manteau d'acclamations, j'entends dire qu'ils auraient poursuivi de simples vilains coupeurs de route, ce n'étaient certainement pas des terroristes de Boko Haram. Aka ! Faire tout ce boucan pour des bricoles, eh ? D'après le soûlard de service, nos commandos ont simplement tiré en l'air. « Attendez ! At-attendez ! qu'il crie. Laissez-moi vous dire la vraie vérité dans ça, c'est notre Papa-président qui nous a sauvés. » Encore des rires, et chacun y va de sa petite analyse. Tous les voyageurs disent s'y connaître en terrorisme. Quelqu'un finit par lancer : « Allez serveur ! Une bière bien fraîche pour tout le monde. C'est moi qui paye ! »

La voie est libre. Le train se remet en branle.

Je retourne dans la cabine et j'y trouve Simon. « Putain de merde ! Tu étais où, eh ? » Aucune réponse. « Tu fais chier, merde ! Espèce d'enculé, d'enfoiré.

Connard au carré ! Qu'est-ce que tu foutais ? J'ai failli me pisser dessus à t'attendre ! » ! En guise de réponse, Simon baisse la tête, prend son Nouveau Testament version Gédéons. Mais j'insiste. Je lui arrache sa Bible et la jette ! Je ne me calmerai pas, ça non. *Mouf* ! Qu'il me parle, ce salaud ! J'ai besoin de son regard ! Qu'il me rassure, me dise quelque chose, bordel ! Il s'imagine même pas combien je me suis inquiété pour lui ! Est-ce qu'il s'en rend compte, nom de Yésu ? Je chiale comme une madeleine. Simon s'approche, me passe une main très douce dans les cheveux et me prend enfin dans ses bras. « Johnny, ça va aller. O. K. ? Il faut juste qu'on prie beaucoup pour que nous arrivions sains et saufs à Ngaoundéré. »

XX

Il est treize heures lorsque nous arrivons là-bas. Trois heures de retard, sans compter le temps que nous avons perdu dans les fouilles à Yaoundé. Bien que l'épisode de la veille ait laissé en nous (en moi, en tout cas) une forêt de peurs, nous sommes quand même soulagés d'avoir encore la tête vissée sur les épaules. Simon me demande d'oublier les histoires du train : « L'essentiel est que nous soyons en vie et que nous soyons aussi tous les deux, eh ? »

Sur le quai, le serveur du wagon-restaurant crie après les passagers : « Hey ! Attendez ! Où est le monsieur qui a commandé les bières pour tout un wagon ? » Personne ne le calcule. « Tchiéé́é ! Le type-là a fui comme ça avec mon fric ! Je vais dire quoi maintenant à Bolloré ? »

Simon m'a légèrement distancé. Il s'est dépêché, en fait, de rattraper l'hôtesse passée la veille prendre nos commandes de dîner. Une grande connivence entre les deux, immédiate. On dirait qu'ils se connaissent depuis toujours. Je bous de rage. Qui est donc cette garce pour qu'il lui montre ses dents ? Voyons Simon, elle ressemble à une truie, cette hôtesse. Une guenon. Du gros n'importe quoi, celle fille ! Au moins la Gazelle de Melen, avec ses longues jambes, sa perruque blonde et ses faux seins, je la trouvais pas mal. Une sorte de biche ! Mais celle-ci ressemble à une mangue rancie. Regarde donc son nez, bon sang ! Aussi large qu'un double tuyau d'échappement. Et puis, elle *met le ndjansan*, hein, elle se blanchit la peau. Ses coudes, genoux et phalanges demeurent noir foncé. Salope, va ! On appelle ce genre de femmes, les *fanta-coka*. Simon, d'évidence, se fout pas mal de ce que je pense de l'hôtesse.

Il est très content de marcher à côté d'elle. Et je comprends nettement mieux, d'un coup, son absence, cette nuit, dans le wagon. Pas besoin qu'on me dessine la chose.

Ils se font une bise d'au revoir. Tout ça dégouline d'affection. Ah comme j'ai envie de l'étrangler, celle-là !

Après avoir acheté une recharge de téléphone à la gare, Simon appelle l'une après l'autre nos mères et les rassure. Il ne me les passe pas. Je n'ai pas spécialement envie de leur parler non plus. Que le monde entier me foute la paix là ! Il leur dit que je vais bien. Tant mieux. Je sens qu'il redoute que je leur raconte l'attaque de notre train.

La gare routière se trouve précisément en face de la grande mosquée. Une foule suante y fait la queue. Sacs au dos, Simon et moi transpirons comme des frappeurs de parpaings. Nous jouons des coudes pour obtenir plus rapidement nos billets. Il faut présenter une pièce d'identité, négocier le prix du trajet en fonction des bagages, et si possible, ajouter un petit quelque chose si l'on rechigne à s'asseoir à côté d'une poule ou d'un mouton de la Tabaski. Après ce petit cirque, nous pouvons normalement embarquer dans le prochain bus en partance pour Garoua. Sauf que non. Avec nos numéros de billets, nous ne pourrons partir que dans le bus suivant ou même celui d'encore après. Un *motorboy* est censé nous appeler à la criée.

Patience s'impose. Omar de Benghazi nous avait prévenus.

Je m'affale donc sur l'un des longs bancs abîmés et sans dossier qu'il y a là, dans cette imitation de salle d'embarquement. Une adolescente au visage criblé de boutons tient dans ses bras un bébé morveux dont elle est probablement la mère. Elle vient de soulever son gilet pour lui fourrer un de ses petits seins dans la bouche. Eh Dieu !… Pas loin de là, des bambins chétifs, pieds nus et crasseux, jouent au foot avec un noyau d'avocat. J'essaie de le leur retourner quand ils me l'envoient dans les jambes. Toujours aussi nul pour taper la balle…

Le minaret, de l'autre côté, sonne l'appel à la prière : *Allahu Akbar* ! Les hommes qui tiennent une bouilloire dans la main doivent revenir de séances d'ablution. Tous étalent sur le sol leurs nattes bigarrées en plastique et font des gestes gracieux et instinctifs avec leurs chapelets avant de prier pour de vrai. Les femmes, elles, campent derrière, avec leurs voiles très colorés. Moment solennel.

Simon, qu'encore une fois je n'ai pas vu disparaître, revient de je ne sais où. Il dit que nous ne partirons certainement pas avant une bonne heure. Et lui, il jette un œil dur à la mosquée. Il n'a pas envie de rester au milieu de ces gens qui courbent l'échine, s'agenouillent et puis se cognent le front contre le sol. « Allons faire un petit tour. Il doit y avoir du bon *suya* pas loin. »

Nous sommes trois sur une moto-taxi Hyundai. Le conducteur est un gamin à peine sorti de la puberté. Il roule avec une totale insouciance. Il lâche même de temps en temps son guidon pour remettre droit sa casquette. Simon est assis dans mon dos. Il sait que j'ai la frousse et me tient serré. Allez, on peut oublier la *fanta-coka*, mon Simon est de retour. Mes genoux continuent quand même de trembler et l'ado-chauffeur s'en aperçoit : « T'as peur ? », il ricane. Bon sang, ah Simon, on n'a qu'à descendre, je lui dis en tournant la tête. Mais descendre signifierait aussi perdre le précieux contact physique que j'ai avec lui. Seigneur, que notre course s'arrête, et ne s'arrête pas !

Le gamin-chauffeur, bloqué tout soudain par un embouteillage non loin de l'esplanade du Lamidat de Ngaoundéré, nous débarque de force : « Débrouillez-vous, les gars ! »

La foule est en liesse du fait que des cavaliers enturbannés chevauchent à bride abattue sur la chaussée. Leurs bêtes, blanches, noires, chinoises, sont harnachées de froufrous multicolores. Hommes et femmes dansent au rythme d'une musique traditionnelle.

Simon me tapote l'épaule : « On n'a pas de temps à perdre avec ce folklore, viens. Allons chercher notre *suya* et foutons le camp. Suis sûr qu'il y a un *suyaman* de ce côté-là. »

Le bus qui nous conduit à Garoua est surchargé et la chaleur y est impitoyable. Même pas la clim balbutiante de Security Voyage ! Nous sommes les uns sur les autres et Simon, sans que je le cherche, est vraiment contre moi. La fille mère au bébé morveux est assise devant nous, elle ne fait rien d'autre qu'allaiter son nourrisson. Deux messieurs se plaignent des conditions dans lesquelles on voyage. Le chauffeur leur propose de descendre et de faire la route à pied. Ils maugréent puis la ferment.

Notre voisin, un type svelte et aussi noir que la sauce *mbongoh*, nous demande si nous sommes de la région. Non, répond Simon. Le monsieur n'en est pas surpris. Nous ressemblons plutôt aux gens du Sud qu'il connaît bien. Lorsque Simon lui dit que nous sommes de Douala, il explose de joie. « Moi, je

travaille comme prof de maths au lycée de New-Bell. Je vais comme ça rendre visite à ma famille. »

En discutant avec lui, nous constatons que, même s'il était dans un autre train de nuit que nous, il a, lui aussi, vécu une frayeur de même nature : arrêt en rase campagne, tirs, panique.

Le minibus ralentit : un tronc d'arbre sec est couché en travers de la chaussée. Des militaires s'approchent d'un pas nonchalant, comme si la chaleur les avait vidés de toute vitalité. Ils commandent aux passagers de descendre. La barrière de fortune est ensuite dégagée pour que le bus, vide, avance de quelques mètres. Aux militaires, le chauffeur donne les papiers de son véhicule et un généreux pourboire pour, à la fois, les requinquer et accélérer les choses. Après une fouille expéditive des parties motrices du bus et de la soute (ils n'iront pas jusqu'à vérifier l'intégrité des moutons bêlant sur le toit), l'un après l'autre, bras légèrement écartés, nous nous laissons balayer le corps par les détecteurs de métaux et nous montrons aux militaires nos pièces d'identité. Cette opération semble faite pour nous rassurer.

Nous repartons cependant avec trois passagers en moins : ils n'avaient pas leurs papiers. Simon me dit qu'à ses yeux, étant donné l'allure déguenillée des types qui ont été emmenés, ils n'avaient certainement pas sur eux le petit billet de banque qu'il faut pour adoucir le cœur des contrôleurs. Tant pis pour eux. Plus loin, nous embarquons quatre vieux messieurs sortis de nulle part. Ils paient le tarif complet.

Après deux ou trois contrôles de la même espèce, Simon raconte à Oumarou, le prof de maths, la raison de notre voyage. Sur son téléphone, il lui montre une photo de Roger. Oumarou secoue la tête, navré : ce visage ne lui évoque rien. Il salue notre courage. « J'aurais voulu avoir des frères comme vous, les petits. » Il nous rappelle néanmoins le danger que nous courons à trop traîner dans la région. Il a perdu deux amis dans des razzias *boko-haramiques* à Mora et à Koza, tout près de la frontière. Il dit connaître de nombreuses jeunes femmes qui ont été violées devant tout le village, notamment devant leur famille, leurs parents, leurs enfants. Ce sont des femmes anéanties qui ne peuvent plus entendre une sourate sans tout de suite revoir ces fous d'Allah qui les récitaient tout en les baisant. Du coup, on ne sait plus très bien quoi en faire. Même si,

comme ils disent, elles ont été ensemencées par le Prophète, on veut pas, nous, épouser des femmes déjà souillées. Alors on finit par les donner aux guerriers d'Allah. *Allahu Akbar* !

« Vous savez mes frères, continue le prof de maths avec son accent bien maghida, là-bas au Sud, on ne nous dit rien des attaques de ces voyous. Les gens boivent leurs bières et dansent comme si de rien n'était, alors que ces fous-là ils avancent et nous écrasent de jour en jour, comme des moustiques. » Silence. Oumarou continue avec aplomb : « Ce sont les Blancs, l'origine de tout ça. Ils essayent de déstabiliser le pays. Comme nous sommes en paix ici chez nous, non, ça ne leur va pas. Il faut seulement qu'ils viennent tout gâter. »

Oumarou parle des routes du *boza*. Il y en aurait une aussi dans le Sud-Ouest qui mènerait à Calabar, dans le sud du Nigéria. Mais depuis que des milices du delta du Niger kidnappent à tour de bras, les candidats au *boza* passent désormais plutôt par Mokolo, tout à l'ouest de la ville de Maroua. Le prof ajoute, la gorge dilatée de gouaille : « Qui sait, peut-être que je m'y lancerai moi aussi un de ces jours. Le pays-ci devient trop dur, mes frères. Trop *dur* ! Regardez-moi, hein, je travaille comme un fou, et ça fait trois mois que je n'ai pas touché mon salaire. Rien ! Je vais voir ma famille comme ça dans mon village, les mains vides. Est-ce que vous trouvez ça normal, hein ? Quand on demande nos salaires, le Trésor dit avoir débloqué les fonds. Mais pour qui ? On ne voit rien venir. Le proviseur nous a simplement dit que nous étions libres de démissionner, si nous ne nous estimions pas satisfaits. Mais entre nous, mes frères, hein, qui va se lever comme ça un beau matin, dans notre pays-ci, pour rendre son tablier ? Qui ?! On est obligés de rester là, de supporter. *On va faire comment* ? »

Le chauffeur se gare une nouvelle fois sur le bascôté de la route. Je jette un œil par la vitre : aucune barrière, aucun militaire. En fait, c'est la pause-prière pour Allah. Les trois quarts du bus descendent. Ils ont tous une natte coincée à l'aisselle et une bouilloire d'ablution à la main.

J'en profite pour me dégourdir les jambes et acheter quelques dattes et cacahuètes salées. « Ah Simon, je dis, nous n'allons pas arriver à Maroua ce soir. Eh ? Il est bientôt dix-huit heures et nous ne sommes même pas encore à Garoua. » Simon, sans rien dire, court pisser dans un buisson. Je lui crie : « Les maghida

ici ne vont pas t’attendre si tu perds du temps. Eh ? »

XXI

Lorsque nous débarquons enfin à Garoua, je me demande si nous sommes encore au Cameroun. Les paysages d'arbustes isolés et les étendues de sable fin qu'on voit à l'horizon tranchent tellement avec le vert brut et dur des forêts du Sud, je n'en reviens pas.

La nuit est déjà tombée. Nous n'aurons pas eu l'occasion de contempler les hippopotames qui sommeillent, dit-on, sur les rives calmes de la Bénoué. Un vent léger et frais dissipe l'odeur d'essence frelatée du bus ; il souffle en soulevant la poussière, par endroits, comme dans un tourbillon.

Simon demande à Oumarou une adresse pas chère pour passer la nuit. Oumarou propose de nous accueillir dans son village, à environ une heure de là. Mais nous sommes trop épuisés pour faire encore de la route. Nous devons impérativement prendre à l'aube le premier bus pour Maroua car nous voulons arriver tôt chez El Hadj Bassirou. Le prof réfléchit. Tout près d'ici, il connaît La Savane Rose, une auberge tout à fait paradisiaque pour les gens de passage. « Vous y serez très bien servis ! » qu'il rigole avant d'ajouter : « Vous pourrez même avoir une belle *climatisation* si vous le souhaitez. »

Pour aller là-bas, nous longeons la rue du Pont, une grande voie bitumée et très commerciale. Des petits revendeurs d'essence frelatée racolent tous les cent mètres. Des gamins nous hèlent : « Le *zoua-zoua* moins cher ici, tontons ! Venez acheter ! » Quelques étals en bois charançonné jonchent les trottoirs sableux. Des dépanneurs y vendent des cigarettes-bonbons-chewin-gum. Le volume de la musique, dans les quelque deux ou trois bars, est si bas que j'en viens à regretter l'étourdissant tapage de l'Empereur Bokassa de Miss Lolo ou du Passe-Passe d'Omar de Benghazi. Je me dis que maman se sentirait bien ici, il lui faudrait seulement un peu de *Konkaï makossa*.

Au moment de l'appel à la prière, c'est le même invraisemblable défilé des croyants.

Les femmes sont plutôt minces. Sur notre chemin, pas une qui ait les formes plantureuses de la dame rencontrée à la gare de Yaoundé. Beaucoup sont voilées de larges pagnes colorés semblables au sari indien. Certaines ont un piercing discret sur une aile du nez. Je suis frappé par les tatouages au henné représentant des motifs floraux qui recouvrent les mains et les pieds d'une jeune femme. Elle porte un bébé dans son dos. Une balafre marque sa joue droite.

Nous passons devant la BIR, la Brigade d'Intervention Rapide. Des jeunes commandos nerveux campent devant le mur et les barbelés qui signalent l'entrée dans la zone sécurisée. Eh Dieu, on dirait des chiens méchants ! Ils n'ont rien de la flemme des soldats-contrôleurs de bus ou de la gouaille des surveillants de la gare ferroviaire de Yaoundé. Ah Roger, mon frère ! Voilà qu'à cause de toi, nous sommes devant des militaires armés jusqu'à l'os ! Ma crainte monte d'un cran lorsque Simon me souffle que ces gens de la BIR ne savent rien foutre d'autre que tuer. Je les imagine en train de nous scanner derrière leurs lunettes de soleil portées en pleine nuit. Simon sourit à ma remarque et me commande de rester discret. Il me dit : « Regarde seulement devant toi et avance. »

Quelques dizaines de mètres plus loin, Simon me montre du doigt un grand bâtiment de commerce. Bon sang : une succursale de la SNBC ! Tout de suite une pluie de souvenirs inonde ma tête. Je repense aux premiers verres de bière que papa nous a fait goûter pour nous éviter l'eau-Lipton du robinet, à son malaise bien sûr, et, un instant, je le revois même aux obsèques, dans son cercueil, droit dans son costume trois-pièces ridicule et beau comme un dieu-sans-chaussures.

Après de brillantes études chez les demi-Blancs d'Algérie et du Maroc, papa avait fait carrière comme brasseur à la SNBC, à Yaoundé et à Douala. « Par la grâce de Dieu », il en était devenu *seulement* directeur adjoint à la fabrication. Pas d'embouteillage de bière sans son aval. L'ébriété latente était son état ordinaire, son état de lucidité. Même au volant. Maman lui disait : « Claude ! C'est la bière que tu fabriques qui va finir par te tuer. Eh ? » Lorsqu'elle se

plaignait, papa invoquait, entre deux hoquets, des raisons professionnelles : « Qui a bu ? Moi… Moi je ne bois jamais ! Je ne fais que goûter ce que je fabrique. C'est tout ! »

La nouvelle de la mort de papa avait vite été connue en ville. Maman avait fait un maximum de tapage. On avait accroché de grandes banderoles aux fenêtres de notre maison et partout dans le quartier, entre les poteaux électriques. Cela avait fini par constituer, sur plus d'un kilomètre, une sorte de « parcours de deuil », un peu comme il existe des parcours sportifs. Et le jour de l'enterrement, le corbillard l'avait suivi à petite allure. Derrière, les parents, les amis et les gens du quartier portaient avec soin de grands portraits de papa et des gerbes de fleurs artificielles. Un orchestre traditionnel avait naturellement accompagné ce cortège, car tout ici a besoin de musique. Et de bruit ! On ne s'en plaint jamais. Bien que la mairie ne nous ait pas autorisés à disposer de la voie publique, on avait bâché une rue et installé des chaises en plastique blanc. Les voitures nous contournaient en klaxonnant, mais sans plus. On n'allait quand même pas maugréer contre une veuve.

Pour la boisson, on n'avait pas eu à s'inquiéter ; les responsables de la SNBC s'étaient chargés de la bière. Ils nous avaient aussi remis une enveloppe conséquente pour les préparatifs des cérémonies.

On avait égorgé quatre énormes vaches du Nord. Puis dix grosses truies de Fokoué. Une vingtaine de chèvres et de moutons avaient été abattus par le vieux Nkono, l'oncle de maman. Je me souviens de ce sang qui giclait dans la cour de la maison, s'infiltrait dans le sol fangeux. Le vieux Nkono avait tourné le regard vers le ciel : « Oh vous qui nous avez précédés ! Vous nos *bassogol sogol* ! Rendez votre terre légère pour accueillir votre fils Claude Moussima Bobé. »

On avait partagé des kilos et des kilos de viande dans le quartier. On s'était bien sûr, parfois, cogné et écorché les genoux pour récupérer un morceau de chair ou d'os supplémentaire : la viande de bœuf coûte cher au Cameroun. Chaque famille était venue prendre sa part. Les mamans en avaient cuisiné dans des sauces *mbongoh* et tomate qu'elles avaient par la suite rapportées aux longues soirées mortuaires.

On avait pourtant divisé les tâches par groupes. Certains étaient prévus pour la cuisine, d'autres pour pleurer et nous rappeler ainsi qu'il s'agissait quand

même d’un événement triste. Une association de femmes du quartier, Les Dames Voisines, et un orchestre traditionnel s’étaient proposé de mettre un peu d’ambiance. Et quelle ambiance ! Les gars de l’orchestre, avec leurs tam-tams, balafon, nkuu et gongs avaient joué du Makounè, du Békèlè ou encore du Bog Bés. Les funérailles sont aussi une fête.

En dehors de Roger qui avait fugué quelques jours avant, les grands absents étaient les frères et sœurs en Christ de l’Église du Vrai Évangile. Eh Dieu ! Que d’épluchures ! Quel sabotage ! Ils avaient raconté partout que maman avait tué son mari, oui, oui, elle n’était qu’une sorcière, une insoumise que Dieu avait frappée. N’est-ce pas que la Bible demande aux femmes de se soumettre à leur mari comme au Seigneur ? Le pasteur Njoh Solo, lors d’un de ses prêches dominicaux, avait interdit à tous les membres de sa congrégation de se rendre aux funérailles de papa. « Voyez-vous, mes chers frères et sœurs en Christ, le Bon Dieu a puni notre diaconesse Ngonda Moussima à cause de sa mauvaise conduite. La main puissante de l’Éternel frappera toujours qui désobéira à Sa parole. »

Maman s’était sentie trahie. À bout de force, elle avait dit : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu’ils font. » Puis elle avait ajouté : « Qu’ils aillent tous en enfer, ces fils de putes ! » Elle se sentait d’autant plus meurtrie qu’elle avait suivi à la lettre les conseils du pasteur. Sans lui, jamais elle n’aurait gardé papa à la maison, elle l’aurait conduit à l’hôpital dès ses premiers malaises. Mais elle y croyait. Elle y croyait dur comme caillou. L’huile bénite, l’eau bénite, le sel béni, ses genoux écorchés à force de prier, sa Bible… autant d’armes de guerre qu’elle utilisait contre le malin qui possédait son mari, mais surtout son fils.

Je me souviens très bien de ce mardi soir où le pasteur Njoh Solo avait convoqué maman après la séance d’étude biblique : « Ma sœur, la Parole dit que si ta main droite est cause de péché, alors coupe-la et jette-la loin de toi. » Il avait continué avec une tonalité plus grave encore : « Dieu me montre que tu ne progresseras pas dans ta foi avec ton fils. Éloigne-le de toi. Ne sais-tu pas qu’il suffit d’une graine pourrie dans un grenier pour qu’il en soit dévasté ? Or moi, prophète-serviteur de l’Éternel, je te le dis, ton mari et ton fils Roger sont les graines qui feront pourrir ton grenier. Je dis bien, *tout ton grenier* ! Et c’est

grave, ça ! Il faut absolument te séparer de ces gens pour suivre tranquillos tranquille la voie du Seigneur. »

XXII

À La Savane Rose, les murs de notre chambre sont recouverts de moisissure, la peinture s’écaille par endroits. Au sol, des carreaux manquent. Simon, dégoûté, écrase un cafard. Le plafonnier au-dessus de nos têtes ventile un son aigre et strident, pareil à la voix de l’inspectrice salotologue du commissariat central de Yaoundé. Je suis à bout de force. J’ai faim, j’ai soif, je veux me doucher, dire mes psaumes, dormir.

Avant de me coucher, toutefois, en allumant le vieux poste de télévision posé sur une vieille table, je tombe sur la chaîne nationale. Elle diffuse un reportage sur la beauté des paysages dans l’extrême-Nord sur un fond de musique folklorique de la région. On y voit des crêtes montagneuses, des amoncellements de pierres grises venues on ne sait d’où, des arbustes secs, verts, jaunes, même roux. Les roux d’ailleurs détonnent. Et je suis frappé par les grappes de maisonnettes en torchis avec leur toit de chaume et tout le charme paysan d’une région que je sais, moi, clairement hostile. Des femmes malingres, la poitrine dénudée, pilent des graines en chantonnant. Tout s’accorde : leurs voix aiguës, le son de leurs pilons qui tombent toup ! toup ! dans un mortier en bois, les mains qu’elles frappent deux fois en l’air entre chaque coup… Des enfants, près d’elles, jouent dans la poussière, insouciants. Ils sont en train d’avaler on ne sait pas quoi, peut-être une graine perdue ou un rare ver de terre que la vigilance des poules n’aura pas su repérer.

Le reportage continue avec des images des émissaires de notre Papa-président. Ils apportent des cadeaux aux populations nécessiteuses : des sacs de riz, de l’huile d’arachide, du sucre, du sel, des graines et bien d’autres provisions. Une vieille femme tire son fichu sur sa tête et, de ses mains noueuses, chasse les mouches qui s’agitent autour d’elle. Elle remercie un envoyé papa-présidentiel, engoncé, lui, dans son costume trois-pièces, et toute sa délégation en tailleur.

« Avec quelle eau vont-ils cuisiner ce riz-là ? » s'emporte Simon, avant de parler de lavage de cerveau, de foutaise, de propagande, de… « Ils nous prennent pour des cons ou quoi ?! » Je le trouve sévère. Après tout, ces dons vont améliorer un tant soit peu la vie des villageois. Simon secoue la tête : « Ce qui est bête, il dit, c'est que beaucoup de gens pensent comme toi. On vous montre des trucs à la télé et vous y croyez.

— N'est-ce pas que tu crois aussi à ce que tu vois sur Facebook ?

— Mais c'est pas pareil, Johnny ! Sur les réseaux sociaux, ce sont des témoins qui parlent, directement… Tiens, qu'est-ce qui fait que nous sommes ici ? C'est quoi la raison de notre voyage, eh ? Seulement à cause de Roger ? Mais il n'est pas le seul à vouloir *boza*, Roger. Qu'on nous explique pourquoi les gens veulent *sauf que go*. Qu'est-ce qu'ils fuient ? Depuis que nous avons quitté Douala, toi-même tu as vu de tes propres yeux comment le pays est beau, riche. Il y a tout ici. Je dis bien *tout*. Mais les gens préfèrent quand même *go*, même s'il faut mourir en route, même si on va les traiter comme des animaux là-bas, ils veulent que *go*. Pourquoi ? Eh ? »

J'éteins la télé. Nous nous taisons pendant un bon moment.

Simon se déshabille. Je vous jure qu'il est tout nu. Tout nu devant moi. *Notre Père qui es aux cieux* ! J'essaye de me concentrer sur ma prière et ne pas trop regarder son plantain-là… *Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien*… Tu parles, le pain quotidien ! Quel calvaire ! Je croise les pieds. Je dois, c'est sûr, être rouge de la tête aux orteils. Aussi rouge tomate qu'un noir peut l'être quand on lui met un bon plantain et de si belles fesses athlétiques comme ça sous les yeux. Ah Yésu ! Mais Simon, lui, ne doit se douter de rien. Il continue de parler, de dénoncer, critiquer et critiquer encore les bonnes œuvres de notre Papa-président. Moi, je n'entends plus que les battements monstrueux que ça fait dans ma poitrine et surtout là-bas, dans mon pantalon. Je vais exploser. Je supplie le pardon divin et diable ! *Thank God* ! Comme je suis soulagé quand Simon part à la douche et que je me retrouve seul. Ah Simon…

Beedi et Bonamoussadi sont dans le même arrondissement, le cinquième. Mais à la différence de Bonamoussadi, Beedi est un quartier très populaire. Les

chaussées y sont mal bitumées. Les trottoirs sont poussiéreux et bordés de caniveaux à l'odeur fétide. Les bars et les églises pentecôtistes se côtoient, se narguent et quelquefois s'emboîtent. Des commerces de toutes sortes longent la route principale : salons de coiffure hommes-femmes-enfants, garages-recéleurs de pièces détachées, couturières sans formation, tradipraticiens aux potions magiques et bien d'autres négoces de détail où l'on vend des cigarettes à l'unité, des allumettes, des bougies ou encore des bonbons rose-jaunes mentholés. Les gamins appellent ça les bonbons alcoolisés.

En saison sèche, un large voile de poussière enveloppe le quartier. L'air y est chaud et étouffant. Il suffit de faire trois pas pour remplir une mare de sueur. À la saison des pluies, en revanche, les bas-fonds du coin (surnommés les *sôlô-quarter)* sont submergés. Les ustensiles de cuisine et les manuels scolaires flottent sur les eaux sales comme des nénuphars de mangrove. Les mamans se pressent de sauver les vêtements du dimanche : parce qu'il faut rendre grâce à Dieu en toutes circonstances. Les parents n'oublient surtout pas d'emporter sur leur tête la télévision. Pas question de rater un seul match de Champion's League ou un épisode de la telenovela mexicaine *Le Triomphe de l'Amour*, où Victoria Ruffo continue de chercher désespérément sa fille Maria Desamparada.

C'est dans ce Beedi-là que j'ai grandi au début des années 2000. Simon était, à cette époque-là, notre voisin. Avec sa mère et sa sœur Kotto, il habitait la maisonnette en planches derrière la nôtre. C'était bien avant que Sita Bwanga ne construise sa Maison-Blanche à Ngodi-Akwa.

Plusieurs fois par semaine, avant le chant du coq, Simon venait frapper à la fenêtre de la chambre que j'occupais avec mon frère ; nous partagions le même matelas en caoutchouc mousse étalé à même le sol. Alors que Roger continuait de ronfler, moi, je prenais ma bassine en aluminium et rejoignais Simon. Ensemble, nous descendions les sentiers des *sôlô-quarter* jusqu'au marigot Ngon-èh. C'est là qu'avec d'autres enfants nous remplissions nos récipients. Simon m'aidait à poser ma bassine en équilibre sur la tête. Une fois chargés, nous remontions prudemment les pentes glissantes jusqu'à nos maisons respectives. Il nous fallait faire au moins trois ou quatre allers-retours pour emplir le fût rouillé qui trônait à l'entrée de chacune de nos habitations.

Nos robinets étaient secs une fois sur deux. De toutes les façons, nous ne buvions ni l'eau-Lipton du robinet, encore moins celle dysentérique du marigot

Ngon-èh. Nous consommions l'eau de forage que mon père utilisait pour la fabrication des bières à la SNBC. Il en puisait dans des bidons de cinquante litres qu'il balançait dans la malle arrière de sa vieille Peugeot 504. Il prévoyait toujours un ou deux jerricanes pour notre voisine Sita Bwanga. Simon venait chercher ces réserves. Lorsque l'eau potable manquait, mon père disait avec gouaille : « Qu'on ne vous trompe jamais, mes garçons. L'eau la plus propre au monde, c'est la bière ! » À l'insu de nos mères, Roger, Simon et moi avions alors le droit de consommer quelques verres de bonne mousseuse.

Simon ne buvait jamais jusqu'à l'ivresse. Ce qui forçait l'admiration de papa. Quel gosse, ce Simon ! À un moment donné, il disait : « Je dois aller faire mes devoirs » ou encore « C'est bon, je vais me coucher. Il faut être à l'heure demain matin à l'école ».

Nous fréquentions, tous les trois, le collège la « Conquête du Savoir ». La ponctualité était de rigueur, surtout les lundis matin. Ces jours, tous les élèves se rassemblaient dans la cour de récréation : un vaste champ bétonné entre deux grands bâtiments peints en gris. Le directeur de l'établissement, un monsieur filiforme au dos courbé, se tenait au centre de ce décor strict, non loin du mât en haut duquel flottait notre drapeau national. De part et d'autre de l'espace réservé au directeur, nous formions deux blocs rangés en ordre serré. On aurait cru des troupes prêtes pour une parade militaire.

Simon se trouvait en face de moi, à la tête du rang opposé. Un éternel sourire aux lèvres. Mais ces matins-là, je savais que ce sourire m'était adressé, à moi *tout seul*, car il le ponctuait d'un clin d'œil amical, fraternel. Un peu taquin. Je lui rendais un sourire discret en guise d'accusé de réception. Puis on reprenait la mine sérieuse que le contexte nous imposait. On chantait l'hymne national à tue-tête, les bras le long du corps. Ensuite, on écoutait le directeur nous crier le discours hebdomadaire que nous connaissions par cœur : « Mes amis, la chance ne sourit qu'à celui qui travaille dur. Ni Dieu ni aucun marabout ne fera rien que votre tête ne puisse faire elle-même. Soyez bosseurs et ayez une bonne présentation. Le reste viendra tout seul. »

Simon était toujours propre : des pompes soigneusement cirées, un pantalon kaki aux plis impeccables, une chemisette bleu ciel avec quatre poches avant. L'une d'elles, en haut et à droite, endossait l'écusson de l'établissement. Sa mère

y avait brodé au fil rouge ses nom et prénom, Moudjonguè Simon. Il a toujours su prendre soin de lui : il avait les cheveux coupés à ras. Les ongles bien taillés. Le visage lisse. La veille, il prenait le temps de se raser la barbe car, oui, il en avait déjà une à cette époque-là. Ce qui le rendait, à mes yeux, plus adulte, rassurant. Il savonnait son menton poilu jusqu'à ce que mousse apparaisse. Dans sa main gauche, il tenait un morceau de miroir et, dans l'autre, son rasoir Bic jetable. Il tordait le cou dans tous les sens pour repérer et éliminer le moindre poil. Lorsqu'il se rasait, je l'observais avec fascination, en me demandant si moi aussi j'allais avoir, un jour, une barbe. (Même Roger n'en avait pas encore, à quatorze ans.)

Quelquefois, en semaine, Simon réclamait que je lui fasse des dictées. Tandis que je lui lisais des textes piochés dans les rares livres que nous avions à notre disposition, Roger, lui, se moquait de ma manière de détacher les syllabes. Il soutenait qu'en lisant de cette façon, j'aidais Simon à faire le moins de fautes possible. « Au collège, ajoutait-il, les camarades font tout pour induire les autres en erreur. »

Simon et Roger étaient dans la même classe de 3e. Ils préparaient leur examen national du brevet. L'épreuve la plus redoutée était la dictée. Pour cette raison, la direction du collège avait instauré des dictées journalières. Chacun à son tour, les élèves étaient chargés de lire un texte de leur choix. Une faute d'orthographe, un point de perdu. Deux points en moins pour une faute de grammaire. Pour les accents, les cédilles ou les apostrophes, un demi-point. Simon me racontait que les camarades se montraient encore plus sévères que leurs enseignants. Ils se transformaient en de véritables détectives Derrick. Ils filaient la moindre erreur. À la fin, avec une note inférieure à 15/20, il fallait réécrire le texte cinq fois et sans nouvelle faute, bien sûr. Et si, par malheur, dans son contrôle plus ou moins expéditif, un prof dénichait une nouvelle faute, l'élève était battu.

La fessée servait à dresser les enfants.

Or, comme moi, Simon avait peur du fouet. Avant nos séances de dictées, il me soufflait souvent : « Je ne veux pas me faire battre, eh Johnny ! » Il détestait ça ; pas seulement en raison de la souffrance physique que cela engendrait, mais également, et avant tout, à cause de la honte. Il trouvait injuste que maman batte

autant Roger à cause d'une toute petite sortie en boum. Les matinées des jeunes du mercredi après-midi, ce n'était vraiment pas son truc. Il préférait passer du temps avec moi, à lire, faire les devoirs ou regarder la télé. Il m'avait raconté un soir qu'il s'était fait fouetter devant ses camarades parce qu'il n'avait pas fait, « par oubli », avait-il précisé, un devoir de mathématiques. Lui Simon, l'élève toujours cité en exemple, en avait ressenti l'aîné de la honte ! D'où son aversion pour la chicotte. Et ça, il ne l'aurait jamais avoué à ses compagnons de classe, non, surtout pas à Roger. Celui-ci l'aurait traité soit de trouillard, soit de femmelette.

Simon n'avait presque jamais de notes en dessous de 15. À la sortie des classes, je lui demandais souvent : « Alors, comment ça s'est passé avec ta dictée aujourd'hui ?

— Trop facile ! il répondait en jubilant. Zéro faute !

— Et Roger ?

— Bof ! il soupirait en haussant les épaules. Je pense qu'il va devoir recopier cinq fois son texte. »

Sur le chemin de retour, Simon m'expliquait bien des choses que je n'avais pas comprises en cours. Par exemple le théorème de Pythagore. Il me disait : « Tu vois Jean, c'est très simple. Ouvre bien tes oreilles et écoute-moi : dans un triangle rectangle, hein, le carré de la longueur de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des longueurs des deux autres côtés. Tu comprends ? » Je fronçais les sourcils. Il le formulait et reformulait un certain nombre de fois afin que je puisse, à mon tour, répéter clairement cette règle. Mais je n'y parvenais pas. Du moins pas comme lui. Je pensais à Roger. Simon et moi le savions bien : il ne recopierait pas son texte. Il préférait ses entraînements de football. La fessée ? Oh qu'il n'en avait rien à foutre ! C'était comme si les raclées qu'il recevait à la maison l'avaient endurci.

XXIII

Tout nu, Simon s’était endormi dans le lit.

Et ne nous soumets pas à la tentation… Mais le mal est déjà fait, l’abomination, je l’avais déjà commise. Je m’étais branlé deux fois sous la douche en pensant à lui. Je me demande d’ailleurs s’il a entendu mon plaisir, tant j’ai eu du mal à l’étouffer.

Alors que je quitte la chambre pour me chercher à manger, mon téléphone sonne : c’est maman. Elle est heureuse de m’entendre. Je lui dis que nous sommes bien arrivés à Garoua. Elle crie son étonnement, sa joie. Elle n’est jamais allée aussi loin. Elle ne connaît que Douala et Yaoundé. Je lui dis que nous prendrons demain le premier taxi-brousse pour Maroua. Non, elle n’a pas à s’en faire : nous avons encore assez d’argent.

Un long silence. « Allô ? Tu es là ? » Elle est là, mais elle pleure et ses hoquets me parviennent comme des missiles. Tout va bien ? Un court silence. J’insiste. Elle dit que ça ira, « par la grâce de Dieu ». Elle ajoute aussitôt, la voix glaireuse et rauque : « Claude est un salaud, tu comprends, mon Choupi ! Un vrai connard. Je me demande comment j’ai même pu passer ma vie avec un sale type comme lui. Un gros porc ! Je prie Dieu que ton frère ne devienne pas comme ça. » Encore un long sanglot et voilà qu’elle raccroche sans même me dire un petit « Ciao ! ». Eh Dieu ! Bien sûr que je suis inquiet. Oui, elle passe son temps à pleurer depuis la mort de papa. Elle lui promet coups et morsures quand ils se retrouveront face à face, là-haut, chez Yésu. Mais ce soir, c’est différent : il y a une rage sourde dans sa voix. Je réveille Simon et lui en parle. Les yeux rivés au plafond, il pousse un long soupir, garde le silence. J’essaye de rappeler maman pour savoir de quoi il en retourne : « Bienvenue sur la messagerie vocale de… » On devrait peut-être téléphoner à Sita Bwanga. Je peux rentrer immédiatement, s’il le faut. Je peux… « Oh mais Simon ! Tu as perdu ta langue ?

— Non, dit Simon, serein. Ça va aller. Ta mère a seulement besoin de repos.

— Quoi ? C'est quand même bizarre, non ? Qu'est-ce qui se passe *encore* ?

— On se calme, hein, mon Johnny. »

Il me prend dans ses bras. Mais non ! Faut surtout pas le faire, ah Simon ! Est-ce tu ne vois donc pas que tu es tout nu ? Comme s'il avait entendu ma supplique désespérée, il enfile un short et prend un air sérieux que je lui connais bien. « Viens t'asseoir ici. Eh ? Viens par là. »

Simon va me raconter quelque chose. Mon cœur bat à tout rompre. Est-ce qu'il m'avouera (enfin !) que *nous sommes sur le même réseau* ? Non. L'aîné de la déception ! Il dit que c'est une histoire que sa mère lui a confiée il n'y a pas si longtemps, quelques jours après la fugue de Roger. Il me fait promettre d'être muet comme un poisson fumé. « *I swear* ! »

Il raconte que cela remonte à un terrible vendredi de 1989, les grandes vacances approchaient. Maman n'avait que seize ans. En rentrant du lycée Joss où elle préparait son brevet, elle avait trouvé sa mère assise sur un petit banc en bois devant leur maison, à Deïdo. Mbôbo Yayi coupait du manioc qu'elle allait cuisiner pour le repas du soir. Maman lui avait proposé son aide. Mais Mbôbo Yayi n'avait pas répondu, enfermée dans ses pensées. Ngonda s'était alors assise à côté d'elle pour couper du manioc : un coup de couteau aux deux extrémités du long tubercule, puis deux ou trois morceaux qu'on épluche méticuleusement en évitant de jeter beaucoup de la précieuse fécule.

« La famille Moussima Bobé veut *te prendre chez eux*, avait fini par dire Mbôbo Yayi.

— *Me prendre chez eux* ? Comment ça ?

— Ils disent que tu serais bien pour leur fils Claude.

— Claude Moussima Bobé ?

— Tu sais, il travaille maintenant à Yaoundé à la SNBC, il sera bientôt affecté ici même, à Douala. C'est un garçon bien éduqué et sa famille est respectable.

— Est-ce qu'on mange le respect-là ? avait demandé maman.

— Ah, Ngonda !

— Mâ, je ne vous comprends plus dans cette famille. Un jour, vous dites que les Moussima Bobé sont nos parents, puis un autre jour, vous dites que je dois épouser un de leurs fils. Est-ce qu'on se marie avec son frère, eh ? »

Mbôbo Yayi avait continué sa besogne en silence, raconte Simon, qui continue :

« O. K., avait repris ta mère. Si tu trouves que c'est bon pour moi, j'accepte. Mais leur fils-là, eh, il peut quand même attendre la fin de mes études, non ? Tu sais, je dois passer un bac dactylo pour devenir secrétaire.

— Tu as bien parlé, ma fille. Je vais voir ça avec ton père. Je pense que les Moussima Bobé seront d'accord. Nous partons la semaine prochaine au village pour les vacances. »

À l'arrivée à Pout-Loloma, c'était l'effervescence. On ne parle que de la soirée dansante, prélude en vérité à la fête traditionnelle des Elog Mpoo qui doit se tenir, quelques mois plus tard, en l'honneur de la grande famille Bassa.

Ta mère a sorti sa robe fuchsia aux épaulettes très larges. Une grosse ceinture en simili cuir lui affine la taille. Et pour se démarquer des filles de la brousse, elle a mis ses boucles d'oreilles à clapets, les grandes, dorées, en forme d'étoile de mer. (Je me souviens moi-même avoir vu ces boucles d'oreilles-là sur une photo de maman jeune. Du rouge sur les lèvres et les pommettes, elle était classe avec ses petits escarpins vernis et ornés de nœud papillon sur la pointe.) Si elle avait souvent pensé que la coiffure imposée dans son lycée – une coupe très courte – la desservait, ce jour-là, au contraire, elle avait constaté que son allure de garçon manqué accentuait sa féminité.

À chaque tube, ils avaient chanté à tue-tête, même lorsqu'ils ne connaissaient pas les paroles. Par exemple le tube *Ma ding ma wog* de l'Équato-Guinéen Maélé. Sur ce son, ta mère avait dansé, dansé, danséé.

Quelqu'un alors l'avait saisie par la taille. « Ah Claude, tu fais quoi là ?

— Je m'amuse comme toi, chérie.

— Moi, ta chérie ? Depuis quand ça ? »

Elle avait néanmoins accepté de bon cœur ce tour de danse, envoûtée par la voix grave de Grâce Decca. Très spontanément, naïvement aussi, elle avait porté ses mains autour du cou de ton père qui lui avait même donné un petit bisou sur le front à la fin de la danse. Et puis, en rigolant, elle était sortie dans la brousse et

s’était mise à courir. Mais Claude l’avait rattrapée.

Je te répète texto le dialogue que m’a raconté ma mère l’autre jour :

« Eh ma chérie, où vas-tu comme ça en courant ?

— Ah Claude ! Je veux pisser. Je dois me dépêcher, sinon ça sort.

— Et tu vas chez toi pour un petit pipi ? Vas-y là, dans la forêt. Personne ne te regarde.

— C’est toi que tu appelles « personne » ?

— Eh, tu as peur de moi, ma chérie coco ?

— *I beg*, Claude, laisse-moi rentrer. En plus on dit qu’il y a des serpents méchants dans cette brousse. *Better* je…

— Allez !… Je suis avec toi. Faut pas *trembler* comme ça, mon amour. Eh ? »

Ngonda avait fini par céder. Elle s’était timidement déshabillée, là, dans un buisson. Claude s’était rapproché d’elle pour la protéger des regards. La protéger ? Yeuch ! Tu parles. À peine avait-elle remis sa culotte que déjà lui, il avait baissé la sienne et sorti son dur plantain. Ah Yésu !, ça avait pétrifié ta mère. Claude ne ressemblait plus du tout alors à cet homme charmant avec qui elle venait de danser. Celui-ci, elle aurait voulu le frapper, le mordre, lui fracasser la tête avec un *mbobotò*, un gros caillou.

« Ah Claude, nous ne sommes pas mariés, elle avait réussi quand même à lui dire, le cœur presque arrêté.

— Mariés ou pas, ça ne fait rien, ma chérie.

— Si, si, si. Je veux pas. Et je connais même pas ces trucs-là.

— Mais ma chérie, c’est mieux comme ça. »

Elle l’avait supplié d’attendre. Il n’avait pas à lui faire ça à elle. Et où ? En pleine brousse ! Le comble pour elle qui arrivait de la ville. Non, il n’avait qu’à attendre encore un peu ! Dans quelques mois, dans quelques années, elle lui serait plus dévouée et soumise qu’il ne l’avait rêvée, ça c’était sûr. Elle le lui avait promis : elle serait l’arachide bien moulue de son ndolè, elle serait le sucre de son tapioca, elle serait même, oui, oui, le piment qu’il écraserait tous les soirs à volonté. Tout ça rien que pour lui. Mais pour ça, il fallait qu’il patiente. Or tout ce que ta mère avait débité ce jour-là comme salades et carottes pour l’empêcher de faire ça, avait au contraire excité Claude au centuple. Il était persuadé qu’elle aimait ça, la coquine, la garce, qu’elle en avait envie tout autant que lui, de son plantain et de sa sève.

C’est comme ça que ta mère a conçu Roger.

XXIV

En sortant de La Savane Rose, je remarque une jeune femme au visage en partie caché derrière un pagne qu'elle porte en voile. Elle cogne à la porte d'une chambre. Une voix d'homme répond : « Un instant, j'arrive ! » Et lorsqu'elle me voit, elle baisse aussitôt les yeux. Je note une scène semblable devant une autre porte, avec une autre *pimentière*. J'espère que le monsieur de la réception est muni d'un détecteur de métaux pour contrôler ce va-et-vient des filles.

Je déambule dans les ruelles de Garoua. C'est beaucoup plus calme qu'à Douala ou Yaoundé. Il y a là, à ma gauche, la Boulangerie du Marché. J'hésite. Ce doit être cher. Je me rabats sur les marchands en bordure de route. J'achète à l'un d'eux un bout de pain avec du *suya*. À peine l'ai-je entamé qu'un gamin se pointe, le regard implorant. Son crâne déjà chauve est plein de teigne, ses haillons empestent. Dans un premier temps, je recule. Puis je lui offre mon pain et deux pièces de monnaie. Il me sourit, s'éloigne en sautillant.

Je pense à maman. Pourquoi ne m'a-t-elle rien dit à moi, son Choupi ? Quelle honte d'apprendre ça dans la bouche de Simon. C'est vrai, il est aussi mon frère, oui, enfin… Mais c'est pas par lui que je dois découvrir une telle horreur. Et Roger est-il au courant de toute cette histoire ? Eh Dieu !

C'est étonnant qu'après avoir subi ça, maman ait quand même vécu toutes ces années avec papa. Elle devait sans doute avoir un petit brin d'amour pour lui. Un tout petit brin. Enfin, d'amour ou bien de désir. Parce que dans le cas contraire, elle ne lui aurait quand même pas fait un autre enfant. À moins que je ne sois pas le fils de papa. Qui sait ? Peut-être qu'à cette époque à Pout-Loloma, on faisait déjà ce que font les chefs de villages du Nord aux filles victimes des *boko-harameurs* : les livrer à leurs agresseurs…

Bien que je sois la copie crachée de Ngonda, j'ai quelques airs de mon père. Voyons ça : j'ai à peu près le même le nez. Pas aussi épaté que le sien, mais quand même. Enfant, nous nous amusions à traquer les ressemblances avec nos

parents. Roger me disait souvent que j'ai les doigts aussi longs et fins que ceux de papa. Elle était bien difficile à voir, cette similitude, mais à force, j'avais fini par y croire. Oui, oui, c'est vrai : j'ai les doigts pareils à ceux de papa… et de maman ; elle les a tout aussi longs et fins… Bref, pourquoi me gratter le cul avec toutes ces réflexions à deux balles. C'est pas la priorité ! Ce qui est sûr, c'est que maman n'a pas *fait Agatha Moudio* ; je suis aussi noir que *mon père*.

En plus, maman m'a eu dans une époque où elle fréquentait déjà fanatiquement l'église du Vrai Évangile. Jamais elle ne se serait permis une liaison. Celles qui cocufiaient leurs époux ou qu'on soupçonnait de vouloir le faire étaient sur-le-champ excommuniées. Mais je dois reconnaître que chaque fois que j'ai vu le fils de la Sœur Roberta, j'ai été frappé par sa ressemblance avec le pasteur Njoh Solo. J'ai fait cette remarque un jour à maman. « Il ne faut pas blasphémer, mon Choupi. »

N'y pensons plus. Je garde l'espoir de rencontrer demain Roger chez El Hadj Bassirou. Ce que je vais lui dire ? Je n'en sais rien, moi. En tout cas pas *l'histoire* de maman. Peut-être que je lui demanderai simplement de rentrer chez nous. Ou bien je le persuaderai que maman est navrée de la souffrance qu'elle lui a fait subir. Sans trop savoir, d'ailleurs, si c'est bien le cas. Car elle est comme ça, maman : elle ne sait pas demander pardon. Elle refuse d'avoir tort. Une maman, d'après elle, doit toujours avoir raison. Elle est le Dieu de ses enfants sur terre.

Un soir, après les cours au collège, j'avais trouvé Ngonda à la maison, assise dans le fauteuil du Chef. Elle était avec Roger et deux messieurs. Je connaissais déjà le plus jeune. Il avait repéré mon frère lors de son premier match avec les Nyanga Boys de Bonamoussadi. J'ai su plus tard que l'autre monsieur s'appelait Ayissi et souhaitait manager l'avenir footballistique de Roger.

« Monsieur Ayissi, avait commencé maman sur un ton calme, mais ferme. Pour l'amour du ciel, laissez mon fils tranquille. Il n'a que dix-sept ans. Au lieu de lui conseiller d'étudier, vous prenez le ballon pour le lui enfoncer dans sa grosse tête. Est-ce que le ballon, c'est une vie, eh ?

— Madame…

— Je vous ai demandé si jouer au ballon est une vie. Est-ce que c'est un vrai travail ? Nous voulons tous un bon avenir pour nos fils : qu'ils se lèvent le matin, enfilent leur costume-cravate, prennent leur mallette et aillent travailler. C'est ça, avoir un vrai-vrai boulot. Vous comprenez ?

— Madame, était intervenu l'entremetteur, vous savez, on peut très bien gagner sa vie en jouant au football. Regardez par exemple…

— Est-ce que j'ai *branché* celui-là ? avait rétorqué maman, impulsive. Est-ce que je t'ai adressé la parole ? Si le ballon permettait de vivre, tu ne serais pas là, assis dans mes fauteuils, tout débraillé comme le seul rescapé d'une famille de vendus. Et puis, toi c'est qui dans toute cette affaire ?

— C'est l'agent Bernard Donkeu, avait répondu Roger.

— Donkeu ?! Il ne manquait plus qu'un Bamiléké dans tout ça. »

Je n'ai jamais compris ce que maman reproche aux Bamilékés. Rarement je l'ai entendue parler d'eux en bien. Elle les traite de perfides, de malhonnêtes, de sournois qui se font du fric sur le dos des autres. Elle ajoute souvent que s'il lui arrive de traîner avec eux, c'est juste parce qu'ils ont la mainmise sur l'économie du pays. Elle dit : « Ce sont nos Juifs à nous. » Quand elle parlait ainsi à la maison, papa s'agaçait : « Ah Ngonda, le tribalisme n'est pas chrétien. Eh ? » Maman répondait que si Dieu n'avait pas Lui-même été un peu tribaliste, alors jamais Il n'aurait choisi et élu un seul peuple sur la terre.

« Nous sommes ici pour parler du talent de votre fils et pas des Bamilékés, avait recadré Monsieur Ayissi, transpirant de malaise.

— Ah bon ?! Vous venez chez moi m'agresser, me traiter de tribaliste et je dois me laisser faire. C'est ça ?

— Personne ne vous a agressée, madame…

— Et maintenant, vous me traitez de menteuse.

— Mais madame…

— Dehors !

— Mâ, s'il te plaît, était intervenu Roger.

— Toi, tu la fermes quand je parle ! Doux Jésus ! Alors comme ça, tu trouves normal d'amener des salopards chez moi pour me manquer de respect… Ah Roger ! Qu'est-ce que je vais faire de toi, eh ? Dis-moi ce que je peux faire pour

te récupérer. Allez, je compte jusqu'à trois, si ces voyous ne disparaissent pas, c'est la main de Dieu qui les frappera. »

L'agent Bernard Donkeu et le manager Ayissi s'étaient levés. Puis Ayissi avait demandé : « Est-ce que nous pouvons au moins dire deux mots à votre mari ?

— Mon mari ? avait rigolé maman. Ma parole écrase celle de mon mari. Ça ne sert à rien de prendre des raccourcis dans mon dos pour faire quoi que ce soit. Non, c'est non. O. K. ? Débrouillez-vous pour que Roger aille à l'école. Regardez mon Choupi, hein, regardez-le… c'est son cadet de deux ans et il va bientôt passer son bac. Tu n'as pas honte, hein, Roger ? Et vous ces bons à rien, ces *rientons*, vous l'encouragez dans la bêtise.

— Mais madame…

— Sortez de chez moi ! Sinon ça va mal finir.

— Madame…

— J'ai dit, dehors ! »

Roger avait essayé d'en parler avec papa, de le convaincre. En vain. Papa lui avait dit qu'il ne pouvait pas remettre en cause une décision aussi clairement prise par sa femme. Par exception, peut-être, mais il était d'accord avec elle. Il reprochait aussi à Roger sa lenteur dans ses études. Il l'avait, une fois de plus, comparé à moi.

XXV

De part et d’autre de la route goudronnée, la savane s’étend à perte de vue. Au loin, on aperçoit un troupeau de vaches maigres aux longues cornes. Un jeune berger, canne à la main, essaye tant bien que mal de les diriger. Une fois près d’elles, le chauffeur ralentit. Les bêtes libèrent la voie à leur rythme, sans empressement. Leur façon de brouter est si chaloupée qu’on les croirait perchées sur des talons aiguilles.

Sur la route, les fouilles policières se font plus fréquentes. Chaque fois, c’est le même tralala : sortir du véhicule, présenter sa pièce d’identité, se faire palper par les détecteurs de métaux, puis remonter quelques mètres plus loin. Le tronçon entre Garoua et Maroua est encore plus surveillé. Et le paysage, derrière les vitres, absolument époustouflant ! Depuis deux heures, c’est dingue ! Mais quand je me rappelle que derrière cette magnifique végétation, ces amoncellements de pierres et ces montagnes couleur caramel se terrent quelques fous d’Allah, la beauté du paysage en prend un sacré coup.

À la gare routière Sahel Voyage de Maroua, Simon consulte anxieusement son téléphone. Il essaye encore une fois de contacter la Reine Blanche sur Facebook, en vain : elle l’a de nouveau bloqué. *Shit* ! Et puis la 4G n’a pas encore déposé ses balluchons par ici : le numéro de la Gazelle de Melen ne passe donc pas. Ce qui me réjouit.

Il fait rudement chaud. Simon tremble et sue abondamment. Il s’éponge avec son t-shirt. Lorsque je lui demande si tout va bien, il me crie dessus : « Laisse-moi tranquille, bordel ! » Puis il s’éloigne, revient et dit dans une colère noire : « Tu fous rien depuis le début du voyage, toi. Tu fous *absolument* rien ! Même après ce que je t’ai raconté hier, tu fais aucun effort, Johnny. *Aucun* ! T’es là qu’à pleurer comme un gamin, tu fais sans cesse ton pédé ! Roger avait raison, t’es vraiment le Choupi de ta mère ! C’est à se demander si c’est ton frère que nous cherchons ou le mien ? »

Je reçois ces mots comme une flèche. Dans la bouche de Simon, ils sont encore plus durs que les coups de Roger.

Abattu, je m'assieds sur une petite pierre devant le guichet de Sahel Voyage. Au moment où une femme, pour payer son ticket, dénoue son pagne, un billet en tombe sans qu'elle s'en rende compte. Je vais pour le lui signaler quand un garçonnet le ramasse et le rend à la dame. Celle-ci, en souriant, le remercie dans une langue que je ne comprends pas. Elle lui donne même une pièce et je le vois, ce petit, qui s'éloigne, heureux. Si on m'avait dit que pareille scène pouvait se produire au Cameroun, je n'y aurais jamais cru : peut-être parce que, jusque-là, mon Cameroun se limitait à Douala.

Je rattrape le garçonnet, lui dis que je cherche un ami. Il fronce aussitôt le regard. Est-ce qu'il parle seulement français ? Alors que je cherche une manière de me faire comprendre par des gestes, il me répond d'une voix fluette : « *Walahi bilahi*, grand ! Il y a beaucoup de papas ici à Djoudandou. Tu cherches quel papa exactement ? » Je soupire. Quel con j'étais à croire qu'il ne parlait pas français. « Monsieur Bassirou. El Hadj Bassirou », je lui réponds. Le petit me fait un grand sourire. « Alhadji Bassirou ?

— Non, El Hadj Bassirou.

— C'est la même chose, grand.

— T'es sûr ?

— *Walahi Bilahi*, c'est la même chose ! On s'appelle comme ça quand est déjà parti là-bas dans la maison d'Allah, à La Mecque.

— O. K. Je cherche alors Alhadji Bassirou.

— Tout le monde ici à Djoudandou connaît Alhadji Bassirou ! »

Le gosse me fixe : « *Tu cherches aussi la route* ? » Non, non, non. Je cherche quelqu'un. Mon frère.

Est-ce qu'il peut m'aider ? Pas sûr. Il dit qu'il doit encore porter beaucoup-beaucoup de valises s'il veut rapporter trois sous à sa *daada*. Simon nous rejoint, toujours aussi nerveux. Je lui explique la situation et il file un gros billet au petit Yaya. C'est bien mérité ! J'en suis sûr, il ne va pas nous rouler, ce petit gars. « Allez, Yaya, on y va ! »

Comme nous ne lui avons pas permis de porter nos sacs, Yaya gambade devant nous comme un cabri. À sa suite, nous traversons quelques ruelles

sablonneuses où poussent des arbustes miraculeux, secs, au feuillage vert. Quelques commerçants en gandoura attendent d'improbables clients sous des parasols multicolores. Encore et toujours cette odeur d'essence frelatée, le vrombissement migraineux des motos-taxis, le rire strident des femmes une calebasse vissée sur la tête, un pousse-pousseur transpirant, des gamins qui courent après une jante de vélo rouillée. À l'exception de deux militaires, main sur la gâchette, visage fermé, debout devant leur pick-up bleu foncé, ce quartier du désert est plutôt calme.

D'un geste, Yaya nous désigne un groupe d'hommes et dit : « Vous voyez là-bas, ce sont les *baapa*, les tontons. Ils sont dans le comité-vigilance. Comme Boko Haram tue partout maintenant, nos *baapa* surveillent le quartier, les mosquées, les marchés. Quand ils voient des gens bizarres-bizarres comme les filles-burqa, allez hop !, ils les arrêtent et appellent les militaires. Les commandos de brigade arrivent, piiin-pooon ! Piiin-pooon ! Si c'est les filles de Boko Haram, aaah !, les commandos les arrêtent, les jettent en prison et décorent les tontons, c'est pour leur dire *ossoko*, merci. Mais souvent, les tontons n'ont pas de chance, eh Allah ! C'est seulement une petite fille qui partait tranquillement tranquille au marché acheter du mil pour sa *daada*. Alors, les commandos de brigade la laissent filer. Moi, quand je serai grand, je serai militaire et je jetterai toutes les petites filles-burqa en prison, parce que *wahali Bilahi* !, on ne sait jamais avec ces filles-là. Faut faire très-très attention avec elles ! »

Justement, un tonton se détache du groupe et s'approche. Il porte de simples tongs et un boubou délavé sur lequel sont bien visibles trois médailles. Il tient très sérieusement une pétoire en bandoulière comme s'il s'agissait d'une kalach' dernier cri. Il salue d'abord le petit Yaya : « *Saanou ! Jam' na ?* » Ils échangent quelques mots dans leur langue – je saurai plus tard qu'il s'agit du fulfuldé –, puis le tonton s'adresse à nous : « Bonjour mes frères, moi c'est Alidou Chabib. Je suis le chef du comité de vigilance anti-Boko Haram ici à Djoudandou. Yaya m'a tout expliqué, mais déjà je dois voir vos sacs. » Nous nous exécutons sans broncher. Alidou Chabib n'a pas le fameux détecteur de métaux. Il palpe directement nos sacs, nous les rend et dit : « Qu'Allah vous protège. J'espère que vous allez retrouver votre frère. Bonne chance ! » Nous lui souhaitons à notre tour bon courage dans sa mission et surtout beaucoup de médailles.

Quelques minutes plus tard, Yaya s'arrête : « Vous voyez là-bas ? qu'il nous demande, la maison là-bas en face de la mosquée. C'est la maison d'Alhadji Bassirou. » Simon lui donne un dernier pourboire. Yaya l'en remercie. « Je dois retourner à la gare, il nous dit. J'ai encore beaucoup de travail aujourd'hui. Bonne chance ! » Il nous fait un au revoir de la main et le voilà parti.

Chez Alhadji Bassirou, une jeune femme nous reçoit. Une femme plantureuse, souriante, au visage rond. Elle nous installe à la terrasse poussiéreuse, sur deux petits tabourets, et nous montre de dos Alhadji Bassirou, en pleine séance de prière. Sous sa grande gandoura blanche, je remarque, en plus de son embonpoint, sa peau aussi claire et cuivrée que celle de Kotto.

Quelques minutes après, il égrène devant nous un chapelet au bout duquel pend un pom-pom. « *Assalam' Alaykum* ! » qu'il nous dit en nous serrant la main, l'un après l'autre. Est-il vraiment le fils spirituel d'Omar de Benghazi ? Ce fidèle n'a pas dû boire une goutte d'alcool de sa vie. Surtout pas dans des bars jusqu'à des heures tardives. On l'imagine mal dans des quartiers aussi chauds que Mini Ferme Melen avec son lot de travelos, de prostiputes et de voyous. En plus, il est beaucoup plus âgé qu'Omar. Sa chéchia rouge sur la tête ne cache pas des cheveux bouclés et grisonnants. Deux rides profondes lui creusent le front marqué d'une énorme tache noire – lui, c'est un *vrai* musulman.

Il s'assied sur une natte en face de nous et sert le thé à l'arabe, en levant et baissant le bras régulièrement. La jeune femme nous apporte du bissap. Je termine mon verre d'un coup, tant j'avais soif. Bizarrement, je me sens très à l'aise ici. Quant à Simon, il n'a pas touché son verre. Il observe Alhadji Bassirou avec beaucoup de méfiance.

« Hazim et les autres sont partis pour Mokolo avanthier dans la nuit », nous dit Alhadji Bassirou sans que nous lui ayons demandé quoi que ce soit. Il poursuit : « On m'a annoncé ce matin qu'ils ont réussi à passer la frontière du Nigéria. Qu'Allah soit loué ! Ils arriveront à Maiduguri peut-être ce soir si tout se passe bien. »

Simon et moi nous interrogeons : qui est Hazim ? Alhadji Bassirou boit encore une gorgée de thé puis continue : « Il ne s'appelle plus Roger, ni Joker.

Tout ça, c’est fini. C’est du passé. Il s’appelle désormais Hazim Mouzzafar. *Barak’Allah* ! Que Dieu soit béni ! Une nouvelle âme lui a été accordée. Hazim a prononcé la *shahada* et s’est soumis à la volonté du Trèshaut. »

Alhadji Bassirou est au courant de notre voyage. Il a beaucoup prié pour nous et remercie le Ciel de nous avoir protégés. Il a essayé de retarder autant que possible, d’un ou deux jours, le départ de Hazim. Mais il ne pouvait pas faire plus. Hazim Mouzzafar était déterminé à s’en aller. Et puis les autres n’allaient pas attendre cent sept ans ses frères.

« De toutes les façons, j’ai très vite su que votre présence n’allait rien changer. Hazim vous savait en route. Il pouvait vous attendre, mais ce n’était pas dans son idée. Le pays-ci n’est pas fait pour lui. On n’y joue pas au foot comme lui veut y jouer. Vous comprenez ? Ses parents, vous, la peine qu’il a pu vous causer, il a tout remis entre les mains d’Allah, Lui seul, le Tout-Puissant rendra justice le Jour du Jugement. Qu’est-ce que je pouvais faire de plus que lui donner ma bénédiction ? *Inch’Allah*, qu’il réussisse ! »

À ma très grande surprise, cette révélation effondre Simon. Il fond en larmes, comme un nourrisson. Je ne l’ai jamais vu dans un tel état. Alhadji Bassirou le prend dans ses bras. Mais Simon est inconsolable. Eh Dieu ! Où est donc passé mon dur Simon ? Dur, mon cul, ouais ! Il n’est que le Choupi chouchouté de sa mère Bwanga ! Celui qui traîne avec les travelos blondes et les laides filles *fanta-coka*. Voilà l’homme courageux qu’il est. Elle n’a qu’à pleurer, la pauvre tapette ! Yeuch !

Je demande un nouveau gobelet de bissap, fais cul sec et vais marcher un peu, seul, dehors. Oh que j’ai tellement de choses à raconter à maman ! « Allô, Mâ ?

— Oui, mon Choupi. Dis-moi. Où êtes-vous ? Vous l’avez retrouvé ? »

L’auteur remercie Amaury Nauroy pour son accompagnement.

Achevé d’imprimer
en mars deux mille dix-huit
sur les presses de L.E.G.O. à Lavis, Italie
pour le compte des Éditions Zoé
Composition Nicolas Levet, Genève